H. PETITMANGIN

HISTOIRE SOMMAIRE *DE LA* LITTÉRATURE LATINE



J. DE GIGORD

HISTOIRE SOMMAIRE
ILLUSTRÉE
DE LA
LITTÉRATURE LATINE

PAR

H. PETITMANGIN

Agrégé des Lettres

QUINZIÈME ÉDITION

PARIS

J. DE GIGORD, ÉDITEUR

RUE CASSETTE, 15

—

1957

PRÉFACE

Nous sommes sans illusion sur la place que peut tenir aujourd'hui dans les programmes l'enseignement méthodique de l'histoire de la littérature latine. Les proportions restreintes de ce volume l'indiquent assez. Nous n'en croyons pas moins que cet enseignement reste indispensable.

*Les nouveaux programmes officiels répètent que des « notions élémentaires » sur l'histoire de la littérature latine doivent être données à propos des versions et des explications d'auteurs. Quant aux instructions ministérielles, elles remarquent que le manuel « ne doit intervenir que dans la mesure où il complète et relie les notions tirées des lectures ». Évidemment, on éprouve encore quelque peine et peut-être quelque honte à se dégager complètement des illusions où les théories de Rousseau avaient engagé bien des gens aux beaux temps de la méthode directe. On en revient pourtant. On soupçonne enfin qu'autour d'un grain de vérité banale la logique sophistique de l'auteur de l'*Émile *avait entassé les erreurs. On veut bien avouer que l'élève ne peut pas plus fabriquer son histoire de la littérature à l'aide de notions éparses, qu'il ne peut se créer à lui-même*

sa grammaire; on avoue que les explications du professeur à propos des textes ont besoin d'être reliées par un fil que le manuel peut seul fournir. Le bon sens le disait depuis longtemps, mais il a fallu, pour dessiller certains yeux, le caractère lamentable des résultats obtenus. Ces résultats auraient été plus désastreux encore si l'expérience de la plupart des maîtres n'avait su tempérer la rigueur de certaines méthodes.

Le présent manuel a voulu être le fil destiné à coordonner les connaissances acquises par la version et l'explication des auteurs. A ce point de vue, des renvois assez nombreux pourront rendre service aux professeurs et aux élèves qui ont entre les mains nos Versions latines commentées. *Ce rôle de lien logique destiné à rattacher des notions éparses et à en permettre la révision méthodique exigeait à la fois de la brièveté et de la clarté. On verra que l'ordre des idées, si nécessaire à la clarté, est marqué ici avec un luxe d'indications typographiques qu'on peut trouver excessif, mais dont de longues années de pratique nous ont démontré l'utilité aussi bien pour l'intelligence que pour la mémoire.*

La biographie des auteurs pouvait être abrégée d'autant plus aisément qu'il nous reste, sur la plupart, fort peu de renseignements certains. Nous n'avons insisté que quand ces détails biographiques étaient réellement utiles à l'intelligence de l'œuvre ou de l'époque, comme c'est le cas, par exemple, pour Cicéron.

Dans les jugements portés sur les œuvres, on trouvera peut-être nos éloges trop mesurés. L'admiration superstitieuse des anciens a certainement diminué beaucoup depuis cent ans; ou plutôt, cette admiration, devenue plus judicieuse à proportion des progrès de l'histoire, a dû faire un choix. Si Quintilien n'est plus un oracle, si l'on ose critiquer Tibulle, du moins les plus grands génies, les Cicéron, les Virgile, les Horace n'ont rien perdu de l'estime où tant de générations les ont tenus.

Nous insistons surtout sur les auteurs expliqués dans les classes; sur quelques autres aussi, en raison de leur importance

comme Catulle et Juvénal. Nous glissons sur ceux qui, n'ayant aucune valeur supérieure, ne peuvent intéresser que parce que le hasard a sauvé leurs ouvrages de la destruction. Nous laissons délibérément de côté un bon nombre d'écrivains dont le nom seul nous a été conservé. On trouvera d'ailleurs, dans la table alphabétique, l'indication de quelques auteurs de mince importance littéraire dont il n'est pas question dans le volume et sur lesquels, cependant, on peut à l'occasion désirer trouver un renseignement sommaire.

La littérature chrétienne a été traitée avec une brièveté qui nous était imposée par l'ensemble de notre plan. En réalité, la pensée chrétienne forme un monde distinct qui mériterait d'être étudié à part. Or, il s'agissait seulement ici de fournir les indications nécessaires à l'intelligence de l'art littéraire des classiques. Nous pensons d'ailleurs que ce que nous disons de la littérature chrétienne permettra de mesurer néanmoins la valeur intellectuelle et morale de cette partie importante de la littérature latine.

L'illustration abondante de ce volume est fournie presque exclusivement par des documents antiques reproduits par les procédés photographiques. Elle n'a pas pour but d'égayer à tout prix et au hasard une matière assez aride. Elle vise un but plus relevé. Nos élèves sont de leur temps : ils ne comprennent aisément et ne s'intéressent vivement qu'à ce qu'on peut, dans la mesure du possible, leur mettre sous les yeux. L'influence durable du romantisme sur la littérature, aussi bien que l'invention de la photographie et de la photogravure, en ont fait des « visuels » très exigeants. On ne peut plus les traiter comme des élèves d'autrefois, dont l'imagination était aisément satisfaite. Nous espérons que le choix de ces documents aura aussi pour effet de leur donner quelques notions de l'art antique et de former leur goût. Les explications placées en regard de ces gravures se proposent ces divers buts. Elles nous ont paru indispensables pour aider les élèves à tirer de l'illustration tout le profit possible.

On trouvera en tête de ce volume un court tableau de l'histoire de la littérature grecque. Il nous a semblé que les élèves qui n'étaient pas destinés à faire une étude spéciale des auteurs grecs ne pouvaient cependant pas ignorer les lignes générales et les grands noms de cette littérature, dont la connaissance, au moins sommaire, est si nécessaire à l'intelligence de la littérature latine.

H. PETITMANGIN.

Avril 1926.

TABLEAU DE LA LITTÉRATURE GRECQUE
POUR SERVIR D'INTRODUCTION
A L'HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE LATINE

I. — PRÉLIMINAIRES

SOMMAIRE. — 1. Origine du peuple grec. — 2. Rôle civilisateur. — 3. Traits essentiels. — 4. La langue grecque. — 5. La littérature grecque. — 6. Périodes de la littérature grecque.

1. **Origine du peuple grec.** — Les Grecs étaient originaires d'Asie. A l'époque homérique, les peuples grecs, dans leur ensemble, sont désignés sous le nom de *Danaens*, d'*Achéens*, d'*Argiens*. Plus tard ils se nomment eux-mêmes *Hellènes*. Le terme de *Grecs* fut employé par les Romains, bien qu'il ne s'appliquât primitivement qu'à une peuplade de l'Épire.

2. **Rôle civilisateur.** — Le peuple grec occupe dans l'histoire du monde une place très importante, car sa civilisation est, soit directement, soit indirectement par l'intermédiaire des Romains, *le point de départ des civilisations modernes.* Cela est vrai surtout au point de vue *intellectuel* et *artistique.*

3. **Traits essentiels.** — Tandis que, au point de vue littéraire, l'*imagination* prédomine chez les races orientales (Hébreux, Arabes), la *raison* chez les peuples latins (Romains, Français), la *sensibilité* chez les peuples du Nord (Germains, Anglo-saxons), le peuple grec était caractérisé par un *heureux équilibre* de ces trois facultés. Il était donc merveilleusement doué pour les lettres et les arts. Toutefois, l'intelligence des Grecs dégénérait aisément en *subtilité;* en outre, les Romains les accusaient de *frivolité.*

4. **La langue grecque.** — Le grec était apparenté au latin, au celtique et au germanique. C'était une langue *harmonieuse* dans les sons, *riche* dans son vocabulaire et ses flexions, *simple* et *souple* dans sa syntaxe. Cette langue fut divisée longtemps en *dialectes* (Ionien, Dorien, Attique, etc.); une *langue commune*, issue de l'Attique, se forma seulement à partir de l'époque d'Alexandre (IVe siècle avant J.-C.).

5. La littérature grecque. — Seule de toutes les littératures occidentales anciennes et modernes, la littérature grecque est entièrement ***originale;*** les Grecs, en effet, n'apprenaient que leur propre langue et ne recouraient à aucun modèle étranger. Seule elle est ***continue,*** c'est-à-dire que les genres littéraires s'y sont succédé dans un ordre normal et naturel : l'*épopée* est née la première de l'imagination d'un peuple enfant; le *lyrisme*, de la sensibilité passionnée d'un peuple jeune; le *théâtre* et la *prose*, de la raison réfléchie d'un peuple adulte.

6. Périodes de la littérature grecque. — On peut distinguer :

1° La ***période primitive*** (Xe-VIe siècle avant J.-C.), qui comprend les épopées homériques, les poèmes d'Hésiode et le lyrisme dorien. On peut y rattacher les premiers essais d'histoire et Hérodote lui-même (Ve siècle).

2° La ***période attique*** (Ve-IVe) : c'est l'époque classique des Grecs. Les grands écrivains, fort nombreux alors, sont pour la plupart athéniens. Cette période comprend le *siècle de Périclès* (Ve) et le *siècle d'Alexandre* (IVe).

3° La ***période alexandrine*** (IIIe et IIe) : la ville d'Alexandrie, fondée par Alexandre, est alors le centre de la *civilisation hellénique*.

4° La ***période romaine*** (Ier avant J.-C. jusqu'au Ve après J.-C.). La Grèce est alors sous la domination de Rome. C'est une période de *décadence* où les grands écrivains sont rares.

II. — PÉRIODE PRIMITIVE

SOMMAIRE. — CHAP. Ier : *La poésie épique.* — 1. Premières poésies et premiers poètes. — 2. Les aèdes. Homère. — 3. L'Iliade. — 4. L'Odyssée. — 5. Hésiode. — CHAP. II : *Le lyrisme.* — 1. Le lyrisme des Grecs. — 2. Pindare. — CHAP. III : *La prose.* — 1. Origine de la prose. — 2. Hérodote.

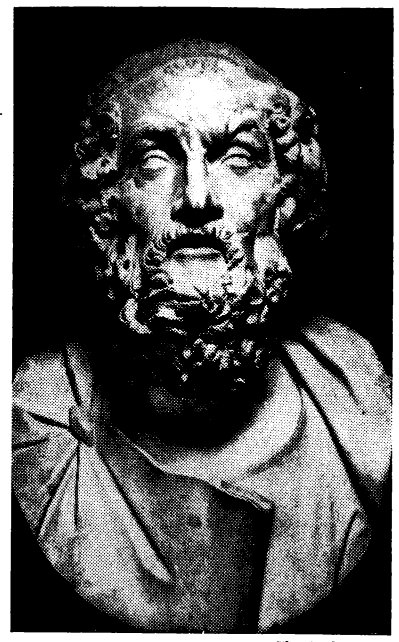
CHAPITRE Ier : LA POÉSIE ÉPIQUE

1. Premières poésies et premiers poètes. — Les premières poésies grecques furent des *hymnes* en l'honneur des dieux. Quant aux premiers poètes, ils ne nous apparaissent que comme des per-

sonnages légendaires; inspirés par les Muses, ils sont des civilisateurs, des prophètes et des thaumaturges; tel fut *Orphée*.

2. Les aèdes. Homère. — **a**) La poésie prit ensuite pour thème les exploits guerriers embellis par la légende. C'est le temps des *aèdes* (chanteurs); analogues à nos trouvères du moyen âge, ils débitaient des compositions narratives qui peuvent être considérées comme la forme primitive de l'épopée.

b) Vers le xe siècle, la production épique des aèdes fut considérable. Deux poèmes de cette époque, l'*Iliade* et l'*Odyssée*, furent plus tard (VIIIe siècle) arrangés et mis par écrit. On les attribuait à un aède aveugle nommé *Homère;* mais ils sont probablement le résultat de nombreux remaniements (question homérique).



Cl. Anderson.

Homère (Musée du Capitole). Les musées modernes possèdent plusieurs bustes antiques d'Homère qui ont entre eux des analogies incontestables. Il ne faut pas se hâter d'en conclure que ce sont des portraits authentiques. Les sculpteurs d'aujourd'hui représentent encore souvent des personnages d'autrefois dont il est impossible de connaître les traits réels. Les anciens aimaient à placer des bustes de ce genre dans leurs bibliothèques. Dans celui-ci, qui a été fort admiré, on voit que le sculpteur antique, grec probablement, a voulu marquer nettement la cécité que la tradition attribuait à Homère.

3. L'Iliade. — L'*Iliade* (poème sur *Ilion* ou *Troie*) raconte un épisode du siège de Troie : *la colère d'Achille.* Le héros grec, mécontent d'Agamemnon qui lui a enlevé une captive, refuse de continuer la lutte. Les Troyens reprenant l'avantage, il consent à envoyer au combat son ami Patrocle, auquel il prête ses propres armes. Mais Patrocle est

tué par Hector. Achille revient au combat pour venger son ami et tue le Troyen. Les épisodes les plus célèbres sont les *adieux d'Hector et d'Andromaque* et l'*entrevue d'Achille et du vieux Priam* qui vient lui demander le cadavre de son fils.

Il faut remarquer dans ce poème :

a) L'***idéalisation*** dans la peinture des hommes et des choses. Tout apparaît plus grand et plus beau que nature. Cette idéalisation demeurera la caractéristique du poème épique.

b) Les ***discours*** nombreux que s'adressent les guerriers et qui ont fait appeler Homère le père de l'éloquence.

c) Les ***comparaisons*** généralement empruntées aux grands spectacles de la nature. La comparaison devient dès lors un ornement obligatoire de l'épopée.

d) Les ***caractères*** individuels et pourtant typiques : Achille est le type du courage bouillant; Hector, du courage malheureux; Priam, de la vieillesse majestueuse; Agamemnon, de l'autorité fière de ses prérogatives; Andromaque, de l'amour conjugal.

e) Le ***merveilleux***, c'est-à-dire l'intervention des dieux dans l'action : les poètes épiques se croiront désormais obligés d'employer des procédés analogues.

4. L'Odyssée. — **a**) L'*Odyssée* (poème sur Ulysse) est sans doute un peu plus récente que l'Iliade. Elle raconte le retour d'Ulysse dans sa patrie après le siège de Troie. Ce siège a duré dix ans et le héros court pendant dix autres années les plus périlleuses aventures avant d'atteindre l'île d'*Ithaque*, où il retrouve sa fidèle épouse *Pénélope* et son fils *Télémaque*.

b) L'Odyssée est à la fois un roman d'aventures et une épopée domestique. Tout y est peint avec plus de simplicité que dans l'Iliade : aussi les épopées familières procèdent-elles de cet ouvrage.

5. Hésiode. — Tandis qu'Homère n'est peut-être qu'un poète légendaire, Hésiode (vers 800 avant J.-C.) nous est mieux connu. C'était un paysan de Béotie qui a réuni dans un poème didactique, intitulé *Les travaux et les jours*, des préceptes moraux et des conseils techniques à l'usage des campagnards. On lui attribuait aussi une généalogie poétique des dieux : la *Théogonie*.

CHAPITRE II : LE LYRISME

1. Le lyrisme des Grecs. — Les Grecs eurent, au VIIe siècle et au VIe, une poésie lyrique extrêmement abondante. Elle est presque entièrement perdue. Seules, les œuvres de Pindare nous restent avec des fragments d'autres poètes.

On distinguait :

a) La ***poésie gnomique*** ou sentencieuse (*gnomé*, sentence). On y rattache le nom de *Tyrtée*, de *Solon* et de *Théognis*.

b) La ***poésie satirique***, qui était surtout représentée par les ïambes d'*Archiloque*.

c) La ***poésie érotique*** ou amoureuse, cultivée par *Alcée*, *Sapho* et *Anacréon*.

d) La ***poésie chorale***, destinée à être chantée en public et qui célébrait surtout les vainqueurs aux jeux. *Pindare* et *Simonide* en étaient les principaux représentants.

2. Pindare. — a) ***Biographie.*** Originaire de Béotie (vers 500 avant J.-C.), *Pindare* parcourut le monde grec. Les rois et les vainqueurs aux jeux le chargeaient de composer des odes en leur honneur. — b) ***Œuvres.*** Il nous reste de lui quatre livres d'*Odes triomphales* (Olympiques, Pythiques, Néméennes, Isthmiques). La matière de ces odes est empruntée à l'*éloge personnel* du vainqueur, à une *légende mythologique* concernant la famille ou la patrie du personnage ou l'institution des jeux, enfin, à des *conseils moraux*. — c) ***Appréciation.*** L'auteur passe d'une idée à l'autre avec la plus grande liberté. Ce « beau désordre », s'ajoutant à une hardiesse extrême dans les images et à des allusions devenues obscures pour nous, en fait un écrivain d'une interprétation difficile.

CHAPITRE III : LA PROSE

1. Origine de la prose. — La poésie des Grecs était *morale* et *narrative*. Aussi, dès que la prose apparaît, elle tire de la poésie morale la *philosophie* et, de la poésie narrative, l'*histoire* (VIe siècle).

a) La ***philosophie*** apparaît dans les maximes attribuées aux *Sept sages*, dans les *fables ésopiques*. Le VI[e] siècle est l'époque des grands philosophes, à la fois physiciens et moralistes, tels que *Pythagore*.

b) L'***histoire***, à ses débuts, se rattache encore directement aux légendes épiques concernant la fondation des villes ou les généalogies illustres. *Hérodote*, le premier, la dégage de ses origines poétiques.

2. **Hérodote.** — Originaire d'Halicarnasse, Hérodote (480-425) voyagea beaucoup; il séjourna même en Egypte. Il a intitulé son ouvrage les *Histoires*, d'un mot grec qui signifie « information ». Il y raconte la lutte des Grecs contre les Perses, depuis Crésus jusqu'à Xerxès. Mais de nombreuses digressions nous font aussi connaître d'autres peuples.

On note dans son œuvre : **a)** un certain *manque de critique* qui lui fait accepter facilement les légendes; **b)** un *esprit religieux* et *moral* qui le rend attentif à l'instabilité des choses humaines; **c)** un *style abondant*, *simple* et *gracieux*, qui fait de lui le type même du conteur.

III. — PÉRIODE ATTIQUE

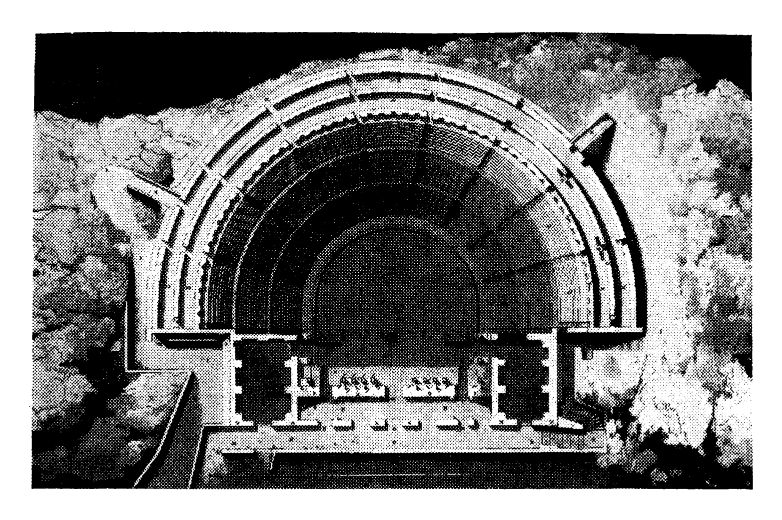
SOMMAIRE. — CHAP. I[er] : *La tragédie.* — 1. Origine du théâtre. — 2. Organisation. — 3. Caractères généraux. — 4. Les auteurs. — 5. Eschyle. — 6. Sophocle. — 7. Euripide. — CHAP. II : *La comédie.* — 1. Origine. — 2. La comédie ancienne. Aristophane. — 3. Comédie moyenne. — 4. Comédie nouvelle. — CHAP. III : *L'histoire.* — 1. Thucydide. — 2. Xénophon. — CHAP. IV : *La philosophie.* — 1. Les sophistes. — 2. Socrate. — 3. Xénophon. — 4. Platon. — 5. Aristote. — 6. Théophraste. — 7. Conclusion. — CHAP. V : *L'éloquence.* — 1. L'éloquence en Grèce. — 2. Principaux orateurs. — 3. Démosthène. — 4. Eschine.

CHAPITRE I[er] : LA TRAGÉDIE

1. **Origine du théâtre.** — Le théâtre grec est né du culte de Bacchus. Thespis imagina d'interrompre le chant du *dithyrambe* pour faire réciter des vers par un personnage qui donnait ainsi la réplique au chœur. Ce fut l'*origine de la tragédie*.

2. **Organisation.** — Les Grecs avaient une organisation du théâtre qui différait entièrement de la nôtre.

a) Le ***théâtre*** était en plein air. Il se composait de gradins semi-circulaires adossés à une colline. Entre la scène et les gradins, dans l'espace libre nommé *orchestre*, évoluait le chœur.



Plan du théâtre grec de Taormina (anc. *Tauromenium*, en Sicile). Son théâtre était l'un des plus beaux de l'antiquité. Placé sur un rocher, dans un site merveilleux, il dominait la mer en vue de l'Etna. Il était creusé dans le sol et même en partie taillé dans le roc. Les théâtres romains sont, au contraire, le plus souvent élevés sur des substructions (cf. p. 34), mais les dispositions essentielles du théâtre grec y sont maintenues. Les gradins où s'asseyaient les spectateurs sont coupés par des escaliers allant de l'orchestre au sommet. Des allées concentriques, visibles ici, facilitaient la circulation.

b) Les ***représentations*** étaient considérées comme des *cérémonies religieuses*. Tout le monde y assistait. C'étaient aussi des *concours* où un jury attribuait des rangs à trois poètes dont les œuvres étaient successivement représentées.

c) Les ***acteurs*** portaient un *masque expressif*, qui servait de porte-voix, et des *chaussures spéciales* (cothurnes pour la tragédie, brodequins pour la comédie) qui grandissaient la taille.

Il n'y avait que trois acteurs, dont le premier s'appelait *protagoniste*. En changeant de costume et de masque, ils se chargeaient de plusieurs rôles. Le *chœur* était composé d'une quinzaine de personnes.

3. **Caractères généraux.** — La tragédie grecque se distingue surtout de la tragédie moderne par les traits suivants :

a) Les ***sujets*** sont toujours nationaux, étant puisés dans les légendes héroïques et religieuses de la Grèce.

b) La ***structure*** est plus simple. Une intrigue s'y dessine à peine. Les actes, nommés *épisodes*, ne sont séparés que par les chants du chœur. Les *unités* sont donc observées dans ces pièces, mais d'une façon toute spontanée.

c) L'***émotion*** produite est surtout la *pitié* et la *terreur*, excitées par la vue de catastrophes souvent sanglantes.

4. **Les auteurs.** — L'histoire de la tragédie grecque se résume dans les noms d'*Eschyle*, de *Sophocle* et d'*Euripide*. Leur âge relatif est donné par la date de la bataille de Salamine (480 avant J.-C.) : Eschyle, âgé de quarante-cinq ans, y combattit contre les Perses; Sophocle, âgé de quinze ans, chanta le pæan après la victoire; Euripide naquit cette année-là, et même, selon certains, le jour du combat.

5. **Eschyle.** — Il nous reste d'*Eschyle* (525-456) sept tragédies dont les plus connues sont les *Perses*, *Prométhée*, et la « trilogie » de l'Orestie (*Agamemnon*, les *Choéphores*, les *Euménides*).

On remarque dans son théâtre : **a**) des idées sombres et terribles concernant la vengeance divine et la fatalité; **b**) la simplicité et la grandeur imposante de l'action; **c**) la hardiesse toute lyrique du style.

6. **Sophocle.** — Il nous reste aussi de Sophocle (495-405) sept tragédies dont les principales sont *Electre*, *Œdipe roi*, *Œdipe à Colone*.

On remarque chez lui : **a**) une religion plus douce et plus humaine que celle d'Eschyle; **b**) une action qui, plus habilement conduite, évolue déjà vers l'intrigue; **c**) la beauté idéale des caractères. Il disait lui-même qu'il peignait les hommes tels qu'ils devraient être, tandis qu'Euripide les montrait tels qu'ils sont.

7. Euripide. — Il nous reste d'Euripide (480-406) dix-sept tragédies. Citons : *Iphigénie à Aulis* (imitée par Racine), *Iphigénie en Tauride* (imitée par Gœthe), *Alceste*, *Médée*, *Electre* et *Oreste*.

On remarque chez Euripide : **a**) une philosophie très hardie et peu respectueuse de la tradition; **b**) un don particulier du pathétique; **c**) un style simple, souvent très proche du ton de la conversation familière.



Cl. Alinari.

Sophocle (Musée de Latran.) On ne sait pas exactement les raisons qui ont fait attribuer à cette belle statue grecque le nom de Sophocle. Elle est drapée d'une façon un peu théâtrale, mais, par l'ensemble de l'attitude comme par l'expression de la physionomie, elle rappelle assez bien la sérénité, la noblesse, l'élévation qui caractérisent la poésie de Sophocle. A côté de lui on voit un *scrinium* ou coffret à manuscrits.

CHAPITRE II : LA COMÉDIE

1. Origine et périodes. — La comédie dérive d'une cérémonie du culte de Bacchus, le *cômos*, procession burlesque où des paysans barbouillés de lie échangeaient de grossières plaisanteries.

On distingue trois périodes dans l'histoire de la comédie grecque : la *comédie ancienne* (ve siècle); la *comédie moyenne* et la *comédie nouvelle* (ive siècle).

2. Comédie ancienne. Aristophane. — La comédie ancienne est caractérisée par la bouffonnerie, les attaques personnelles, les préoccupations politiques. Son principal représentant est *Aristophane*.

Nous avons conservé d'*Aristophane* (445-380) onze comédies; la plupart doivent leur nom à la composition du chœur : les *Nuées*, satire dirigée contre les

sophistes, contre Socrate surtout; les *Chevaliers*, où l'auteur tourne en ridicule le démagogue Cléon; les *Guêpes*, qui raillent la manie processive des Athéniens; les *Grenouilles*, où Euripide est sévèrement jugé.

Ces pièces révèlent : **a**) des idées politiques et sociales très *conservatrices* : Aristophane défend constamment la tradition; **b**) la *verve exubérante* et fantaisiste de l'auteur, qui nous montre des chœurs de guêpes, d'oiseaux, de nuées, etc.

3. Comédie moyenne. — Vers la fin de la carrière d'Aristophane, la comédie se dépouille peu à peu de son caractère agressif et bouffon pour se rapprocher de la peinture de la réalité familière : tel est déjà le *Plutus* d'Aristophane.

4. Comédie nouvelle. — La *comédie nouvelle* représente l'aboutissement de l'évolution de la comédie moyenne. Il nous en reste peu de chose; mais elle nous est assez bien connue grâce aux imitations latines de Plaute et de Térence. *Ménandre* en était l'auteur le plus estimé; on vantait surtout la finesse de sa psychologie.

CHAPITRE III : L'HISTOIRE

L'histoire est représentée à l'époque attique par *Thucydide* et *Xénophon*.

1. Thucydide. — *Thucydide* (460-395) fut stratège (général). Exilé à la suite d'un échec, il composa l'histoire de la *guerre du Péloponèse*, à laquelle il avait pris part.

On note dans son ouvrage : **a**) l'*apparition de la critique*, qui conduit l'auteur à vérifier l'exactitude de ses renseignements; **b**) la *philosophie de l'histoire;* **c**) *l'ordre rigoureux* : Thucydide s'impose l'ordre chronologique et décrit les opérations militaires saison par saison; **d**) le *style concis* et *tendu* jusqu'à l'obscurité : cette manière d'écrire accuse encore la profondeur de la pensée.

2. Xénophon. — **a**) Disciple de Socrate dans sa jeunesse, *Xénophon* (430-355) prit part à l'expédition que Cyrus dirigea contre son frère Artaxerxès. C'est lui qui, après la bataille de Cunaxa,

ramena les mercenaires grecs. Au retour, mécontent de la politique athénienne, il se mit au service de Sparte.

b) Ses œuvres d'histoire sont : 1° l'*Anabase* ou Retraite des dix-mille, où il raconte l'expédition de Cyrus et le retour des Grecs; 2° les *Helléniques*, qui continuent le récit de Thucydide. Le premier ouvrage est une merveille de simplicité et de naturel; mais le second est entaché de partialité en faveur de Sparte.

CHAPITRE IV : LA PHILOSOPHIE

1. Les sophistes. — Les *sophistes* étaient à la fois des maîtres de philosophie et des professeurs d'éloquence. Habitués à manier des raisonnements subtils et captieux, ils ébranlaient souvent par leur enseignement les bases de la religion et de la morale.

2. Socrate. — Socrate (469-399) fut confondu avec les sophistes par beaucoup de ses compatriotes. Cependant sa manière de vivre et sa doctrine auraient dû empêcher une confusion qui eut pour résultat sa condamnation à mort.

a) Sa ***doctrine,*** qui se résumait par la maxime « connais-toi toi-même », enseignait à tirer de soi le meilleur parti pour la pratique de la vertu.

b) Sa ***méthode*** comprenait deux procédés, l'un négatif, l'autre positif : 1° l'*ironie socratique* qui consistait à interroger le disciple pour bien le convaincre de son ignorance; 2° la *maïeutique* qui, également par de simples questions, réformait les préjugés et faisait découvrir la vérité.

Socrate n'a rien écrit mais son enseignement a été transmis par ses disciples *Xénophon* et *Platon.*

3. Xénophon. — Outre l'*Anabase* et les *Helléniques*, Xénophon a écrit : 1° les *Mémorables*, recueil d'entretiens familiers de Socrate sur divers sujets de morale; 2° l'*Economique*, où il expose l'art d'administrer sa maison et ses biens; 3° la *Cyropédie* ou « éducation de Cyrus », où les idées de Socrate se mêlent à l'influence des habitudes lacédémoniennes.

4. Platon. — Le plus illustre disciple de Socrate, *Platon* (428-347) voyagea dans la Grande Grèce et se fixa à Athènes, d'où il

était originaire. Il a composé des *dialogues* admirables pour leur naturel et leur variété. L'école issue de son enseignement s'appelle l'*Académie*. Ses principaux ouvrages sont : 1° l'*Apologie de Socrate*, discours que Socrate est censé prononcer devant ses juges; 2° le *Criton*, où l'on voit Socrate refuser de s'évader de prison pour ne pas désobéir aux lois; 3° le *Phédon*, où Socrate, sur le point de mourir, expose à ses disciples ses idées sur l'immortalité de l'âme; 4° la *République*, où Platon prétend tracer le plan d'un gouvernement idéal, dans lequel les philosophes détiendraient le pouvoir.

5. Aristote. — **a**) Disciple de Platon, puis précepteur d'Alexandre, *Aristote* (384-322) a traité dans ses ouvrages les sujets les plus divers : philosophie, sciences, littérature. L'école philosophique qui procède de lui est l'école péripatéticienne. — **b**) Il a eu sur la philosophie du moyen âge (scolastique) une influence prépondérante; sa *Poétique* et sa *Rhétorique* ont été étudiées avec le plus grand respect au XVIe siècle et au XVIIe.

6. Théophraste. — Disciple d'Aristote, *Théophraste* nous a laissé des *Caractères*, qui ont été traduits, puis librement imités par La Bruyère.

7. Conclusion. — A partir du IIIe siècle avant J.-C. la philosophie devient surtout pratique. Trois écoles sont alors en vogue :

1° Le ***scepticisme*** ou *pyrrhonisme*, du nom de Pyrrhon, son fondateur; cette doctrine enseigne le doute et l'indifférence.

2° L'***épicurisme,*** issu d'Epicure, prétend que le but de la vie est la recherche du plaisir.

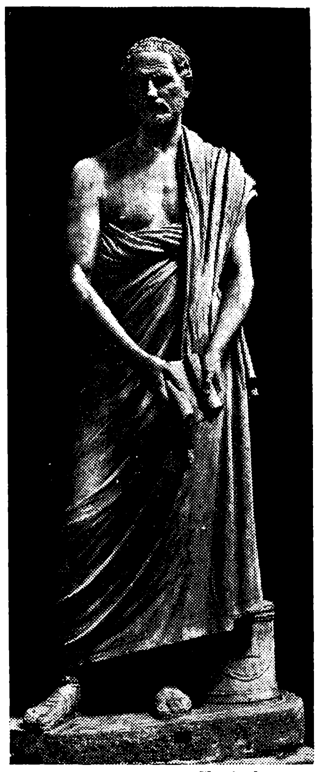
3° Le ***stoïcisme,*** dont Zénon est le fondateur, soutient au contraire que le souverain bien réside dans la vertu.

CHAPITRE V : L'ÉLOQUENCE

1. L'éloquence en Grèce. — Les Grecs étaient naturellement doués pour l'éloquence. Leur goût de la politique, des procès, des fêtes publiques encouragea chez eux l'éloquence politique et judiciaire, ainsi que l'éloquence d'apparat.

2. Principaux orateurs. — La fin du ve siècle et le ive sont l'époque des grands orateurs. Citons *Lysias*, célèbre par la simplicité élégante de ses plaidoyers; *Isocrate*, auteur du *Panégyrique*, discours qui célèbre Athènes et dont le titre est devenu synonyme d'éloge. Mais les deux plus fameux orateurs grecs sont *Démosthène* et *Eschine*.

3. Démosthène. — **a)** Démosthène (383-322) soutint à Athènes la politique de résistance à la Macédoine. Il fut réduit à s'empoisonner. — **b)** Ses chefs-d'œuvre sont, parmi les plaidoyers, le *Discours sur la couronne*, où il se défend contre les adversaires de sa politique, et, parmi les harangues, les *Philippiques*, où il dénonce l'ambition du roi Philippe de Macédoine. — **c)** Ses discours sont universellement admirés pour leur *sincérité vigoureuse* et leur *concision énergique*, qu'on oppose souvent à l'abondance un peu verbeuse de Cicéron.



Cl. Anderson.

Démosthène (Musée du Vatican). Il tient dans ses mains un *volumen* qu'il a achevé de dérouler. On a plusieurs portraits antiques du grand orateur, auquel les Athéniens avaient fait élever une statue après sa mort. Un petit buste de bronze, trouvé à Herculanum et sur lequel est gravé le nom de Démosthène, a permis de reconnaître ses portraits avec assez de certitude. Près de lui, un *scrinium*.

4. Eschine. — Partisan de l'accord avec la Macédoine, *Eschine* était l'ennemi politique de Démosthène, qui le fit exiler. *Moins nerveux* que lui, il sait disposer les arguments avec *plus d'adresse*.

IV. — PÉRIODE ALEXANDRINE

SOMMAIRE. — 1. Caractères généraux. — 2. Théocrite.

1. Caractères généraux. — **a)** *Alexandrie* où régnaient les Ptolémées devint, à partir du IIIe siècle, la capitale intellectuelle de l'*hellénisme*. Les savants et les érudits prennent alors le pas sur les écrivains.

b) Le défaut général des *auteurs alexandrins* est de manquer d'inspiration. Par suite, la composition d'ensemble est négligée tandis que les détails sont minutieusement ciselés. Un seul poète important est à citer : *Théocrite.*

2. Théocrite. — Originaire de Sicile, *Théocrite* (IIIe siècle av. J.-C.) a dû vivre au moins quelques années à Alexandrie. Il nous reste de lui un certain nombre d'*Idylles* (petits tableaux), qui se distinguent toutes par la *grâce* et le *naturel;* elles comprennent :

a) Des ***morceaux épiques,*** analogues à des fragments d'épopée (*Héraclès enfant*);

b) Des ***mimes,*** dialogues familiers empruntés aux scènes de la vie journalière (*Les Syracusaines:* promenade de deux femmes dans Alexandrie, un jour de fête);

c) Des ***Bucoliques,*** pièces pastorales, supérieures, par leur *simplicité* et leur *naturel*, à toutes les imitations postérieures.

V. — PÉRIODE ROMAINE

SOMMAIRE. — 1. Généralités. — 2. Polybe. — 3. Plutarque. — 4. Lucien. — 5. La littérature chrétienne. — 6. Conclusion.

1. Généralités. — La décadence s'accentue encore lorsque la Grèce est sous le joug de Rome. Cependant la langue grecque est alors étudiée dans tout le monde romain. En quatre siècles on ne trouve que trois écrivains importants : *Polybe*, *Plutarque* et *Lucien.*

2. Polybe. — **a)** *Polybe* (IIe siècle avant J.-C.) fit partie de l'entourage de Scipion l'Africain. Son *Histoire universelle* raconte les événements arrivés dans le monde romain durant la période des guerres puniques. — **b)** Cet ouvrage est le résultat de longues recherches. Polybe est, à ce point de vue, le meilleur historien de l'antiquité. Malheureusement, son style est terne et banal.

3. Plutarque. — Plutarque (46-120 après J.-C.) passa sa vie dans sa petite ville de Chéronée, en Béotie. La traduction de ses œuvres en français, au XVIe siècle, par Amyot, en a fait l'écrivain grec le plus populaire chez nous. Il a composé :

1° Des ***Vies parallèles*** des hommes illustres de la Grèce et de Rome. Ces biographies sont appelées *parallèles* parce qu'elles placent toujours un Grec à côté d'un Romain (Alexandre et César; Démosthène et Cicéron, etc.).

2° Des ***Œuvres morales*** qui comprennent une foule de *traités* sur les sujets les plus divers.

4. Lucien. — **a)** Originaire de Syrie, *Lucien* (IIe siècle après J.-C.) voyagea beaucoup, vint même en Gaule, à Lutèce, et se fixa longtemps à Athènes. C'est un philosophe à l'esprit mordant. — **b)** Ses œuvres, très variées, touchent à tous les sujets; mais on connaît surtout ses *Dialogues des morts*, qui ont inspiré ceux de Fénelon.

5. La littérature chrétienne. — Les écrivains chrétiens, particulièrement au IVe siècle, rendent quelque éclat à la littérature grecque. Les *Pères de l'Église grecque* les plus éloquents furent *saint Basile*, *saint Grégoire de Nysse*, *saint Grégoire de Nazianze* et surtout *saint Jean Chrysostome* (bouche d'or). Leurs œuvres sont principalement composées d'*homélies* ou sermons familiers.

6. Conclusion. — La littérature grecque ne disparaît pas brusquement. Elle se prolonge jusqu'au XVe siècle. Mais, à partir du VIe siècle, elle reflète un esprit nouveau et une civilisation toute différente; aussi s'appelle-t-elle alors la *littérature byzantine* (VIe-XVe).



Cl. Giraudon.

Rome personnifiée (Bronze antique de la Bibliothèque nationale). Tite-Live (XLIII, 6) rapporte qu'en 170 avant J.-C. il y avait déjà en Asie un temple consacré à la déesse Rome. A partir d'Auguste, Rome est traitée dans tout l'empire comme une divinité dont on unit le culte à celui d'Auguste. Ses attributs ordinaires sont ceux de Minerve ou de la Junon Sospita des Romains : elle est casquée et armée de la lance et du bouclier (cf. p. 131). On voit ici qu'elle porte la *bulla*, primitivement réservée aux enfants, mais qui était aussi un insigne des triomphateurs (cf. p. 151). Les écrivains patriotes, comme Tite-Live, ont favorisé cette apothéose en glorifiant l'œuvre de la ville souveraine.

HISTOIRE
DE LA
LITTÉRATURE LATINE

NOTIONS PRÉLIMINAIRES

SOMMAIRE. — I. *Le tempérament littéraire des Romains.* — 1. Rapports de la race et de la littérature. — 2. Le tempérament romain. — 3. Influence de la famille. — 4. Influence des idées politiques. — 5. Influence de la religion. — II. *La langue et la littérature des Romains.* — 1. La langue latine. — 2. La littérature latine. — 3. Périodes de la littérature latine.

I. — LE TEMPÉRAMENT LITTÉRAIRE DES ROMAINS

1. **Rapports de la race et de la littérature.** — **a**) Pour bien comprendre la littérature latine et pour en saisir l'importance, il convient de se rappeler qu'elle est l'*expression du tempérament d'un peuple* qui a joué un rôle décisif dans l'histoire de l'humanité. Cette littérature a longtemps contribué et contribue encore à perpétuer l'influence de la civilisation romaine sur les peuples modernes.

   b) Cette littérature, il est vrai, *n'est pas entièrement originale*, puisqu'elle a été créée en grande partie d'après les modèles grecs. Mais elle n'en porte pas moins en elle les traits les plus caractéristiques de l'âme romaine. Ces traits sont assez forts pour s'affirmer nettement en dépit de l'imitation.

   c) En effet, *la race romaine présente une physionomie toute spéciale* qui se révèle non seulement dans le tempérament des individus, mais encore dans l'organisation de la famille, dans la conception de l'État et dans la religion.

2. **Le tempérament romain.** — En dépit des différences qui existent nécessairement entre les individus, on peut se faire une idée assez précise du caractère romain en général.

a) Les Romains appartiennent à une *race de laboureurs* qui, pendant de longues générations, ont dû cultiver un territoire médiocrement fertile, tout en le défendant contre des voisins belliqueux. Par leur origine, ce sont des paysans et des soldats. Aussi trouve-t-on plus aisément chez eux des *hommes positifs, à tendances utilitaires, que des penseurs ou des artistes.*

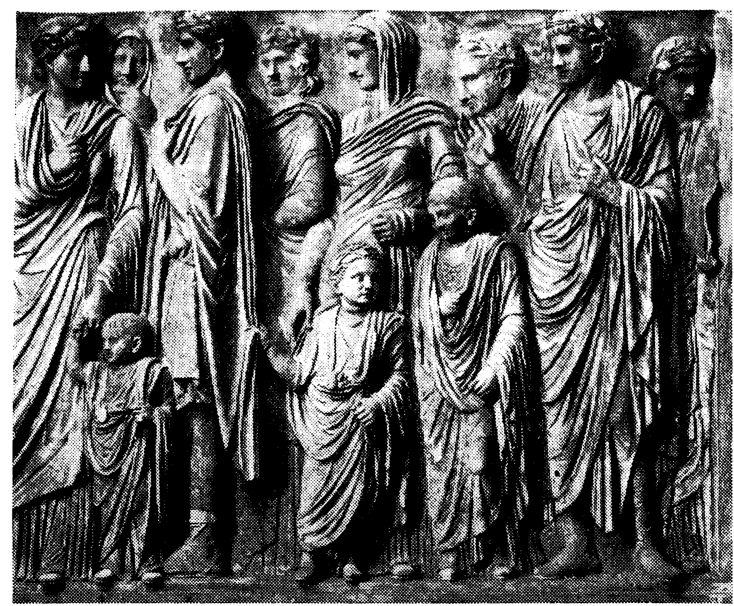
b) De fait, chez le Romain, *la raison prédomine sur la sensibilité et sur l'imagination* (cf. p. 1). Son *intelligence* est peu portée à la spéculation purement théorique, mais plutôt aux réalisations pratiques. Sa *sensibilité* s'affinera difficilement et recherchera toujours les impressions fortes plutôt que délicates. Son *imagination*, assez limitée, ne l'emportera jamais loin du réel ou du possible.

3. **Influence de la famille.** — **a**) Les affections de famille influent beaucoup sur le tempérament littéraire, spécialement sur l'affinement de la sensibilité. Or, à l'origine, *la famille romaine est fondée sur l'autorité* presque exclusivement. Le père de famille est le maître absolu de sa femme et de ses enfants : ce pouvoir s'étend même jusqu'au droit de vie et de mort.

b) Cependant les liens d'affection se substituent de plus en plus à l'autorité, et dans les œuvres littéraires, qui n'apparaissent qu'à une époque assez tardive, il est souvent question de la tendresse familiale. Mais toujours *cette affection reste subordonnée à l'esprit de solidarité entre les générations et surtout au souci de l'intérêt général.*

4. **Influence des idées politiques.** — La conception des relations entre l'État et l'individu a une grande importance pour le développement de la personnalité. Or, *pour le Romain, l'État est tout et l'individu, peu de chose.* Il est convaincu que l'intérêt de la collectivité est la loi suprême à laquelle tout doit céder. Aussi les auteurs parlent peu de leur personnalité intime et beaucoup des affaires publiques. Comme la seule occupation digne du citoyen est la *politique*, les écrivains se croient obligés de faire leur apologie et de démontrer leur utilité sociale. Quand les Romains se trouveront écartés de la politique par l'établissement de l'Empire, une source importante d'inspiration se trouvera tarie.

5. Influence de la religion. — Les Romains se vantaient d'être le peuple le plus religieux; mais leur religion, plus morale d'ailleurs que celle des Grecs, n'était pas, comme elle, capable



Cl. Alinari.

Famille romaine se rendant à un sacrifice. Cette sculpture provient d'une construction de l'époque d'Auguste appelée l'*Ara Pacis* (autel de la Paix). L'autel proprement dit était entouré d'un mur orné de bas-reliefs qui représentaient un cortège religieux. La tradition avait gardé le souvenir de ce monument, mais ce ne fut qu'au XVIe siècle qu'on en retrouva, près de la place San Lorenzo, des fragments importants et bien conservés qui sont aujourd'hui dispersés dans plusieurs musées. Celui-ci est à Florence (Galerie des Offices). Les physionomies indiquent qu'il s'agit de portraits et l'on a voulu voir dans les personnages représentés ici des membres de la famille d'Auguste.

de fournir à la poésie une matière abondante et variée : peu de légendes, mais des superstitions, et un culte purement formaliste; des dieux sans nombre, tous abstraits, auxquels *la littérature devra substituer le polythéisme anthropomorphique des Grecs.* Cependant, plus d'une fois, *l'esprit religieux des Romains donnera de la gravité et de la majesté à leurs ouvrages.*

II. — LA LANGUE ET LA LITTÉRATURE DES ROMAINS

1. La langue latine. — a) ***Son origine et son histoire.*** Le latin est une langue indo-européenne, apparentée au grec. Assez pauvre au début, elle s'est enrichie de mots empruntés aux dialectes voisins (osque, ombrien), à la langue étrusque, plus tard à la langue grecque et même aux idiomes barbares. Elle ne se fixa qu'assez tard (fin du IIe siècle avant J.-C.) *et ne devint une langue littéraire qu'à la suite d'efforts persévérants.* Une certaine différence subsista toujours entre cette *langue littéraire* et la *langue usuelle* ou populaire.

b) ***Ses caractères.*** — Le latin n'était pas aussi harmonieux que le grec. On pouvait lui reprocher une *certaine lourdeur* et *quelque monotonie* dans les sons. C'est une langue d'orateurs de plein air plutôt que de poètes. Le latin resta toujours *plus pauvre que le grec*, soit pour le nombre des mots, soit pour la variété des flexions. Notamment, les mots composés ne s'y formèrent jamais aisément. Le latin *n'a pas non plus la souplesse* du grec. La solidité et la rigueur de sa syntaxe lui donnent un peu de raideur, mais aussi de la *brièveté*, de la *gravité*. Cela lui permet surtout de construire de majestueuses périodes.

2. La littérature latine. — Les caractères essentiels de la littérature latine sont les suivants :

a) *Elle est d'importation étrangère.* — Privée de l'exemple des Grecs, Rome serait peut-être restée, comme Sparte ou Carthage, une ville puissante, mais incapable de création artistique.

b) *Elle s'est développée tardivement.* — Pendant 500 ans, Rome reste sans productions littéraires dignes de ce nom. Les premières imitations des Grecs sont même accueillies avec défiance. Au Ier siècle avant J.-C. les écrivains se croient encore obligés de *prouver l'utilité de leur rôle.* C'est seulement au début de l'empire que la littérature obtient pleinement droit de cité à Rome.

c) *L'esprit positif et réaliste y domine.* — La poésie y est moins cultivée que la prose : surtout le *lyrisme* est rare et peu spontané : c'est le *genre didactique* qui aura les préférences.

En prose, les genres en vogue sont ceux qui se rapportent à la vie pratique et à l'action : l'*éloquence*, l'*histoire*, la *morale*.

d) *Elle est impersonnelle.* — Les tempéraments individuels s'y marquent moins que le génie de la race. La vie familière, les préoccupations intimes en sont d'ordinaire absentes. Cela lui ôte de la variété, mais lui donne de la *gravité* et de la *majesté*.

e) *Elle est d'inspiration nationale.* — En dépit de l'imitation étrangère, elle est vraiment nationale, non seulement parce qu'elle reflète fortement l'esprit romain, mais parce que la *tradition*, le *patriotisme*, le souci des *affaires publiques* y tiennent une grande place.

3. Périodes de la littérature latine. — On peut diviser la littérature latine en six périodes, d'ailleurs fort inégales. Les œuvres les plus importantes appartiennent toutes au Ier siècle avant J.-C. (*aurea latinitas*) ou au Ier siècle après (*argentea latinitas*).

1° ***Période archaïque*** (754-240), depuis la fondation de Rome jusqu'à la représentation à Rome des premières pièces imitées des Grecs.

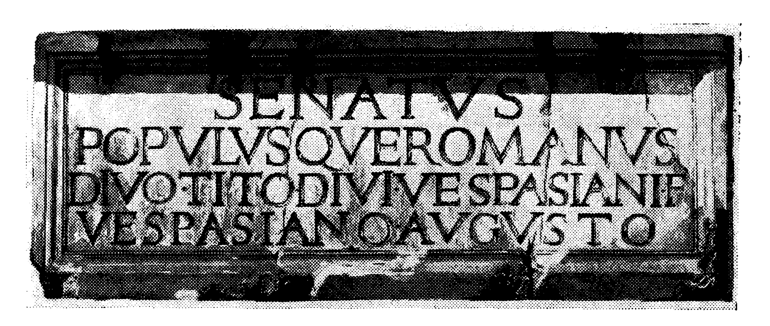
2° ***Période d'initiation à la littérature grecque*** (240-80), qui s'étend jusqu'aux débuts de la carrière oratoire de Cicéron.

3° ***Époque de Cicéron*** (80-43), depuis les débuts de cet orateur sur le Forum jusqu'à sa mort.

4° ***Époque d'Auguste*** (43 avant J.-C. — 14 ans après), depuis la mort de Cicéron et l'avènement d'Auguste, jusqu'à la mort de cet empereur. Ces deux époques réunies (80 avant J.-C. — 14 après) forment la *période classique* de la littérature latine.

5° ***Premier siècle après Jésus-Christ*** (14-117 après J.-C.), depuis la mort d'Auguste jusqu'à celle de Trajan.

6° ***La décadence*** (117-476 après J.-C.), depuis l'avènement d'Hadrien jusqu'à la chute de l'Empire romain d'Occident. Quant au Ve et au VIe siècle, on peut les considérer comme une période d'évolution vers le moyen âge.



L'écriture officielle des Romains : une inscription sur l'arc de triomphe de Titus à Rome. L'alphabet romain dérive de celui des Grecs; il paraît avoir été emprunté aux Eubéens de Chalcis, dont les colonies s'étaient de bonne heure établies en Campanie et en Sicile. Ces lettres latines, que nous avons conservées comme capitales et majuscules, se distinguent par leur simplicité et leur clarté. Elles semblent faites pour les inscriptions lapidaires et nous les employons encore ainsi. C'est d'elles que sont dérivées toutes les formes de notre écriture française. L'inscription reproduite ici se trouve sur la partie centrale de l'attique. Elle rappelle que le monument fut élevé par le Sénat et le Peuple romain en l'honneur de Titus Vespasianus Augustus, fils de Vespasien. L'épithète de *divus*, qui se donne aux empereurs jugés dignes de l'apothéose après leur mort, montre que cet arc de triomphe ne fut construit ou achevé que sous Domitien.

PREMIÈRE PARTIE

PÉRIODE ARCHAÏQUE (754-240 avant J.-C.)

SOMMAIRE. — 1. Pauvreté littéraire de cette période. — 2. Insuffisance de la langue et de la versification. — 3. La poésie à l'époque archaïque. — 4. La prose à l'époque archaïque. — 5. Conclusion.

1. Pauvreté littéraire de cette période. — **a)** *Militairement et politiquement, ces cinq siècles sont glorieux pour Rome :* après avoir défendu son indépendance contre ses voisins, elle s'est assuré l'hégémonie dans l'Italie centrale, puis dans toute la péninsule. Elle a même commencé à porter ses vues au-delà des mers : en 241, elle termine victorieusement la première guerre punique.

b) *Mais cette longue période est très pauvre littérairement.* Sous prétexte que le récit des origines de Rome et l'histoire des rois offre un aspect nettement légendaire, on a cru pouvoir en conclure que les Romains avaient dû posséder primitivement une vaste épopée populaire, oubliée ou perdue depuis (*hypothèse de Niebuhr*). Cette supposition ne repose sur aucune preuve positive.

2. Insuffisance de la langue et de la versification. — **a)** Non seulement les Romains montrent alors peu de goût pour l'art littéraire, mais en outre la prose et la poésie se trouvent réduites à une impuissance relative *par suite de la pauvreté et du manque de fixité de la langue.*

b) Pour ce qui concerne spécialement la poésie, le *vers saturnien* constituait un instrument très imparfait. Ainsi nommé à cause de son antiquité (Saturne passait en effet pour avoir régné en Italie à l'époque préhistorique), ce vers était d'une harmonie si imprécise qu'on s'est demandé longtemps si son

rythme reposait sur l'accentuation ou sur la quantité des syllabes. L'*allitération*, ornement un peu barbare, y avait un rôle important : *Magni metus tumultus pectora possidet* (NÉVIUS).

3. **La poésie à l'époque archaïque.** — Les *fragments versifiés* que nous a légués cette époque ne sont pas à vrai dire de la poésie, puisque aucune intention artistique ne s'y révèle. On peut essayer de les rattacher à des genres littéraires déterminés, mais ils n'en restent pas moins de *simples documents* qui n'ont de valeur que pour le philologue ou pour l'historien.

a) A ***la poésie lyrique*** appartiendraient les *oracles* en vers et quelques chants rituels comme celui des *Saliens* ou des *Arvales*, brèves invocations à peine intelligibles aujourd'hui. On cite aussi les *nénies*, complaintes funèbres dont nous n'avons pas d'exemple. Elles ne devaient pas différer beaucoup des *inscriptions* versifiées que nous lisons encore, par exemple sur le tombeau des Scipions, et qui se réduisent à une sèche énumération de titres.

b) A ***la poésie satirique et dramatique*** à la fois se rattacheraient les *vers fescennins* (de *Fescennium*, localité au sud de l'Étrurie), simples brocards, probablement improvisés, échangés au cours de défilés burlesques. Il en est de même pour la *sature* (*satura*), qui semble avoir été acclimatée à Rome par des *histrions* (bateleurs) venus d'Étrurie. La sature ajoutait au dialogue la musique et la danse. Quant à l'*atellane*, qu'on mentionne parfois avec des vers fescennins et la sature, elle appartient à la période suivante (cf. p. 40).

4. **La prose à l'époque archaïque.** — Ici également, il s'agit de simples documents et non pas de véritables œuvres littéraires. Encore sommes-nous réduits, pour en juger, au témoignage des Anciens : d'ailleurs les genres auxquels appartenaient ces premiers essais révèlent bien les tendances du tempérament romain, tourné de préférence vers l'action; ce sont le droit, la morale, l'éloquence et l'histoire.

a) ***Le droit :*** pendant longtemps les Romains n'eurent même pas de lois écrites. La *Loi des XII tables* date de 450 avant J.-C. Les Romains en admiraient la rédaction ferme et concise. Les quelques prescriptions textuelles que nous en possédons paraissent bien *raides* et bien *sèches*.

b) ***La morale :*** elle apparaît sous forme de simples maximes, dont le seul mérite littéraire est la brièveté. Telles sont les sentences en vers saturniens du censeur *Appius Claudius Caecus* (aux environs de 300 avant J.-C.).

c) ***L'éloquence :*** la parole publique s'entendait à Rome dans



Cl. Anderson.

Tombeau de Scipion. Les tombeaux des Scipions furent découverts en 1780. Les sculptures qui ornent le sarcophage représenté ici montrent que le goût artistique des Romains subit de bonne heure l'influence grecque. Certains détails de l'ornementation rappellent le style dorique et ionique. Ce sarcophage contenait les restes de C. Scipion Barbatus, consul en 298, mort en 272. L'inscription renferme d'intéressants archaïsmes; elle est en mètre saturnien et se lit ainsi : CORNELIUS LUCIUS SCIPIO BARBATUS GNAIVOD (*gnavo*). PATRE PROGNATUS FORTIS VIR SAPIENSQUE FORMA VIRTUTEI PARISUMA (*parissima*) FUIT. CONSOL CENSOR AEDILIS QUEI (*qui*) FUIT APUD VOS TAURASIA CISANNA SAMNIO CEPIT SUBIGIT OMNE LOUGANA OPSIDESQUE ABDOUCIT « C. L. Scipion Barbatus, né d'un père qui fut un homme d'action, lui-même courageux et sage, d'une beauté égale à sa valeur. Il fut consul, censeur, édile parmi vous. Il prit Taurasie et Cisanne dans le Samnium, soumit la Lucanie et emmena des otages. » On reconnaît ici l'éloge de vertus vraiment romaines. La famille des Scipions conserva longtemps l'ancien usage de déposer les morts dans un tombeau au lieu de les brûler. Un passage de Cicéron (*Pro Archia*, cf. Vers. lat. n° 19) a fait supposer à tort que le buste qui surmonte le sarcophage était celui d'Ennius.

les procès, dans les discussions politiques, dans les éloges des morts au moment des funérailles. Mais il ne pouvait s'agir que de dons naturels d'improvisation développés par la pratique. Cicéron lui-même, si indulgent pour les vieux Romains, refuse aux hommes de cette époque jusqu'au nom d'orateurs. Pourtant le censeur Appius avait publié des discours.

d) ***L'histoire:*** elle est représentée alors par des documents officiels, tels que les *Grandes Annales*, simples listes laconiques de faits et de noms, où les éclipses et les prodiges sont mentionnés soigneusement. Quant aux *documents privés*, conservés dans les familles, ils ne devaient différer des autres que par un souci moindre de l'exactitude. Ils ont plus d'une fois induit en erreur les historiens romains de l'époque suivante.

5. Conclusion. — On peut donc affirmer que le génie romain n'a produit, avant l'introduction de l'hellénisme, que de maigres et maladroites *ébauches*. N'oublions pas, en outre, qu'il s'agit, en très grande partie, d'*improvisations* qui n'ont jamais été confiées à l'écriture, et que les documents écrits eux-mêmes ont à peu près complètement disparu. L'incendie de Rome par les Gaulois (390 avant J.-C.) en avait déjà supprimé un grand nombre; les invasions barbares au ve et au vi^e^ siècle de notre ère ont détruit à peu près complètement le reste.

DEUXIÈME PARTIE

PÉRIODE D'INITIATION A LA LITTÉRATURE GRECQUE

(240-80 avant J.-C.)

CHAPITRE PREMIER

L'HELLÉNISME A ROME

SOMMAIRE. — I. *Le contact avec la Grèce.* — 1. La politique romaine de 240 à 80 avant J.-C. — 2. Les relations avec le monde grec. — 3. La résistance à l'hellénisme. — II. *Les initiateurs.* — 1. La littérature grecque au IIIe siècle avant J.-C. — 2. L'imitation romaine. — 3. Livius Andronicus. — 4. Névius. — 5. Ennius.

I. — LE CONTACT AVEC LA GRÈCE

1. La politique romaine de 240 à 80 avant J.-C. — Entre 240, date de la représentation de la première pièce imitée des Grecs, et l'an 80, qui marque les *débuts de Cicéron* au Forum, des événements importants se produisent dans la politique extérieure et intérieure de Rome.

a) ***A l'extérieur,*** Rome étend ses conquêtes. Elle termine victorieusement la seconde guerre punique en triomphant du génie d'Hannibal (218-201). Plus tard, une troisième guerre supprime pour toujours la concurrence de Carthage (146). L'Espagne et la Gaule sont bientôt fortement entamées. Mais

c'est surtout *la conquête de la Grèce*, ou plutôt du *monde hellénique*, qui ouvre aux Romains des horizons vraiment nouveaux. Or, Rome achève la conquête de la Grèce en 146 avant J.-C.

b) ***A l'intérieur*** les luttes deviennent âpres entre une plèbe de plus en plus misérable et une aristocratie enrichie par les conquêtes. Les troubles causés par les *Gracques* (133-121) en sont une phase essentielle. Le conflit prend un caractère encore plus dangereux au temps des guerres civiles de *Marius* et de *Sylla* (88-79). Ces rivalités, en détruisant la concorde entre les citoyens, en développant l'individualisme, ouvrent la porte aux innovations d'origine étrangère.

Les relations avec le monde grec. — a) ***Premières relations.*** Presque dès son origine, Rome avait subi l'influence de la civilisation grecque, par l'intermédiaire des *Etrusques* d'abord, puis par un contact direct avec la *Grande Grèce*. La guerre contre Pyrrhus et la *prise de Tarente* (272) marquent une étape importante. La conquête de la Macédoine et la réduction de la Grèce proprement dite en province romaine achèvent d'établir des relations étroites et permanentes.

b) ***L'hellénisme.*** — Depuis les conquêtes d'Alexandre, la civilisation grecque avait triomphé dans toutes les régions qui bordaient la Méditerranée orientale. Le génie grec, tout en perdant un peu de son originalité, avait pris un caractère d'universalité qui le rendait plus aisément assimilable aux autres nations : c'est ce qu'on appelle l'*hellénisme*.

c) ***La pénétration de l'hellénisme*** — Les armées romaines revenaient d'Orient séduites par la civilisation grecque. Les *chefs-d'œuvre de l'art grec*, enlevés comme butin, étaient exposés à Rome. Des milliers de *prisonniers*, dont beaucoup étaient des lettrés, affluaient en Italie. Ils étaient utilisés comme pédagogues par les familles romaines, où la *langue grecque* fut bientôt étudiée avec ardeur.

d) ***Conséquences de l'influence grecque.*** — Les *mœurs publiques* perdirent beaucoup à ce contact. L'antique austérité romaine céda devant l'attrait du luxe. La *religion grecque* eut droit de cité à Rome; les dieux romains se confondirent peu à peu avec les dieux grecs. Les *cultes asiatiques* et égyptiens eurent

même leurs fidèles dans la ville de Rome, dont la populace devint un ramassis d'immigrés de toute origine. La *philosophie grecque*, en pénétrant dans les classes élevées, y ruina peu à peu les croyances traditionnelles. L'éducation ne se borna plus à des études sommaires : les modèles grecs furent traduits et même lus dans leur texte original. Le goût de la *littérature grecque* ne fut donc qu'une des multiples conséquences de l'introduction de l'hellénisme.



Cl. Giraudon.

Éducation de l'enfant. Ce bas-relief du Musée du Louvre ornait le sarcophage d'un jeune Romain mort prématurément. L'enfant y est représenté dans diverses phases de son éducation. On le voit ici porté par son père, puis occupé à conduire un char traîné par une chèvre, enfin récitant une leçon. Cette première éducation fut confiée de bonne heure à des maîtres grecs et joua un rôle important dans la diffusion de l'hellénisme. Paul-Emile fit élever ainsi ses fils, Cornélie en fit autant pour les Gracques, et le vieux Caton lui-même pour ses petits-fils. Pendant toute la période classique cet usage sera la règle générale.

3. La résistance à l'hellénisme. — Comme il arrive en pareil cas, deux courants opposés se formèrent. — **a)** *Certains esprits accueillirent avec empressement cette influence étrangère.* Ce fut le cas pour le *cercle des Scipions*, groupé autour de Scipion Émilien, le vainqueur de Carthage et de Numance, l'ami de Lélius, le protecteur de Polybe et de Térence. — **b)** *D'autres résistèrent âprement.* Le nom de *Caton l'Ancien* est devenu le symbole de cette opposition. L'austérité de ses principes, la rudesse de ses mœurs, donnaient un grand poids à sa résistance. Son parti parut d'abord triompher, par exemple dans le renvoi

de trois philosophes grecs venus à Rome comme ambassadeurs : *Diogène*, *Critolaos* et *Carnéade*. Mais l'opposition était condamnée à échouer. Caton lui-même, dans sa vieillesse, apprit le grec et le fit apprendre à ses petit-fils.

II. — LES INITIATEURS : LIVIUS ANDRONICUS, NÉVIUS, ENNIUS

1. La littérature grecque au IIIe siècle avant J.-C. — **a)** Au moment où les Romains entrèrent en contact avec la littérature grecque, ils la trouvèrent déjà riche de tous ses chefs-d'œuvre. Sans doute la période classique était close, mais l'*alexandrinisme* (cf. p. 14) entourait de vénération les meilleurs ouvrages des époques précédentes. — **b)** Le génie grec était alors de nature à exercer sur l'esprit romain une influence très opportune. *Le sens de l'art* poussé jusqu'à l'excès est, en effet, un des caractères de l'alexandrinisme : or, c'est ce qui manquait le plus aux Romains. Ils pouvaient d'ailleurs l'acquérir sans aucun inconvénient, car leur esprit positif et pratique devait les protéger toujours contre la futilité et le dilettantisme.

2. L'imitation romaine. — **a)** La résistance à la pénétration de la littérature grecque ne fut qu'une des formes de l'opposition aux mœurs et aux usages étrangers. Quand le mouvement d'imitation fut déclenché, les auteurs se mirent à piller pêle-mêle la littérature grecque et, comme au temps de notre Renaissance, chaque écrivain se crut capable de réussir dans les genres les plus différents. Le lyrisme seul, qui convenait moins au tempérament romain, fut un peu délaissé. Les genres les plus en vogue furent l'*épopée* et surtout le *théâtre*.

b) Le premier initiateur, *Livius Andronicus*, se borna presque à des traductions. *Névius* et *Ennius* contribuèrent davantage aux premiers progrès de la littérature latine.

3. Livius Andronicus. — *Andronicus*, Grec de Tarente, fut vendu comme esclave après la prise de cette ville par les Romains (272). Affranchi, il reçut, selon l'usage, le nom de son maître

Livius. A partir de 240, il fit représenter des *tragédies* traduites du grec; en 207, il composa un *hymne* officiel pour célébrer la victoire du Métaure; mais il est surtout connu pour sa *traduction de l'Odyssée*, en vers saturniens, qui resta en usage dans les écoles jusqu'au temps d'Auguste. Il ne nous reste de lui que quelques vers; ils suffisent pour confirmer l'opinion des anciens qui jugeaient son style *raide* et *gauche*.

4. Névius. — a) ***Biographie***. — Névius, né vers 270 avant J.-C., prit part à la première guerre punique. A la suite de démêlés politiques avec la célèbre famille des Métellus, il fut emprisonné, puis exilé et mourut en Afrique vers 200.

b) ***Œuvres***. — Il avait composé des tragédies qui offraient des scènes vraiment dramatiques. Il fut d'ailleurs le créateur de la tragédie prétexte (p. 36). Ses comédies étaient fort estimées des anciens; mais son œuvre capitale fut une épopée : le *Bellum Punicum*, où il racontait, en vers saturniens, la première guerre punique.

c) ***Valeur***. — Névius apparaît comme un écrivain original et hardi. En créant le « poème historique » il adapte le genre épique au génie romain et dirige l'épopée latine dans une voie dont elle ne s'écartera jamais complètement.

5. Ennius (234-169 avant J.-C.). — a) ***Biographie***. — Né en Calabre, Ennius servit longtemps dans l'armée romaine. Caton, qui le connut en Sardaigne, l'amena à Rome, où il fut le protégé des plus illustres personnages, notamment de Scipion l'Africain. Il ne fut toutefois citoyen romain qu'en 184.

b) ***Œuvres***. — Ennius avait écrit des poésies diverses qu'il réunit sous le titre de *satures* (cf. p. 24); quelques *comédies* qui passaient pour médiocres; des *tragédies* qui, par leur pathétique et les tendances de leur philosophie, faisaient songer à Euripide; des *poèmes didactiques* où son scepticisme s'affirmait avec beaucoup de hardiesse; mais l'ouvrage qui fit le plus pour sa gloire était un poème épique intitulé les *Annales*. Cet ouvrage constituait une histoire complète de Rome depuis les époques lointaines et légendaires jusqu'au temps même de l'auteur. La seconde guerre punique y tenait une place importante.

c) ***Valeur et influence.*** — Il ne nous reste que des fragments d'Ennius, mais nous savons qu'il eut une *influence considérable* sur les écrivains postérieurs. C'est lui qui substitua au vers saturnien l'*hexamètre dactylique* des Grecs. Comme



Cl. Alinari.

Enfants romains travaillant avec un précepteur (Bas-relief de sarcophage, trouvé aux environs de Trèves). Les deux élèves assis de chaque côté du maître tiennent un *volumen.* Le plus jeune entre et salue avec la main. Il est à remarquer que les deux principaux initiateurs de la littérature latine, Livius et Ennius, furent à la fois poètes et professeurs, et que l'origine de la littérature latine se rattache en partie aux besoins de l'enseignement Suétone (*De Gramm.* C. I.), après avoir rappelé le dédain des premiers Romains pour les études grammaticales et littéraires, ajoute : « Les plus anciens professeurs que nous connaissions étaient des hommes d'origine grecque (*semigraeci*) et en même temps des poètes : en effet, Névius et Ennius donnèrent chez eux et au dehors des leçons de latin et de grec; ils se contentaient de traduire les auteurs grecs et d'expliquer ce qu'ils avaient composé eux-mêmes en latin ». Il est probable que le but de Livius Andronicus, quand il traduisit l'Odyssée en vers saturniens, fut de l'utiliser pour l'enseignement, comme le faisaient depuis longtemps les Grecs. Cette Odyssée fut employée ainsi jusqu'au temps d'Horace : « Je me souviens, dit ce poète (*Epîtres*, II, v. 70), que, dans mon enfance mon maître Orbilius me dictait les poèmes de Livius, les verges à la main. »

poète didactique, il prépare la voie à Lucrèce; comme poète épique, en dépit de quelques bizarreries et d'une certaine lourdeur prosaïque, il annonce, par la mâle plénitude de ses vers, Virgile et Lucain.

CHAPITRE II

LE THÉATRE A ROME

SOMMAIRE. — I. *Organisation du théâtre.* — 1. Les représentations. — 2. Le théâtre. — 3. Les spectateurs. — 4. Les acteurs. — II. *Les genres dramatiques.* — 1. Les pièces de théâtre. — 2. La tragédie à Rome. — 3. Pacuvius et Accius. — 4. Déclin de la tragédie. — 5. La comédie. — 6. L'atellane. — 7. Le mime.

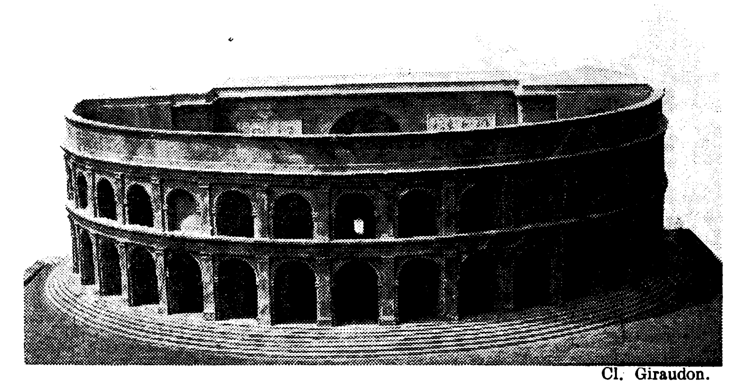
I. — ORGANISATION DU THÉATRE

1. Les représentations. — Les représentations avaient lieu soit à des dates fixes au moment de la célébration de certaines fêtes religieuses, soit dans des circonstances extraordinaires, à l'occasion d'un triomphe, d'une inauguration ou d'une cérémonie funèbre. Les magistrats en étaient les organisateurs habituels : ils s'adressaient à un *directeur de troupe*, auquel le poète vendait sa pièce.

2. Le théâtre. — a) ***Historique.*** — *Jusqu'en* 145 *avant J.-C.*, le théâtre ne comportera qu'une scène pour les acteurs, c'est-à-dire un simple plancher soutenu par des tréteaux, fermé en arrière par une cloison. Les spectateurs restaient debout. *A partir de* 145, on construit des gradins de bois pour permettre aux spectateurs de s'asseoir, mais cette installation reste provisoire et disparaît quand la période des représentations est close. *En* 55 *seulement*, Pompée fit construire le premier théâtre en pierre. Il contenait 40.000 places. Rome en posséda, en outre, deux autres plus petits : celui de Marcellus et celui de Balbus.

b) ***Disposition.*** — Le théâtre romain diffère sensiblement du théâtre grec : d'abord l'*orchestre*, c'est-à-dire l'espace semi-

circulaire compris entre la scène et les premiers gradins, au lieu d'être réservé aux évolutions du chœur, est occupé par les spectateurs importants; ensuite les *gradins*, au lieu de s'étager sur le flanc d'une colline, sont soutenus par des substructions. Le *fond de la scène* est fermé par un mur élevé, richement décoré et disposé de manière à favoriser l'acoustique. Les *décors* furent d'abord inconnus, mais la mise en scène



Cl. Giraudon.

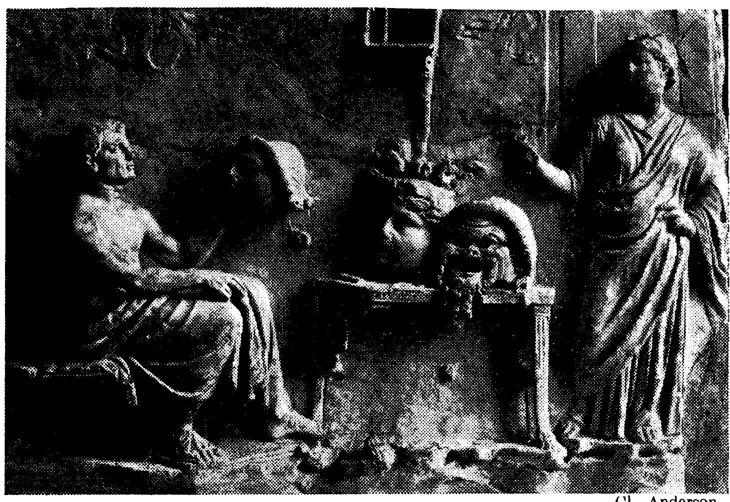
Un théâtre romain : le théâtre d'Herculanum reconstitué d'après les fouilles. On voit ici l'aspect extérieur, du côté de la partie semi-circulaire, faite d'arcades superposées. Dans le théâtre grec ces arcades n'existent pas, les gradins étant adossés à une colline dans laquelle est creusée la *cavea* (cf. le théâtre de Taormina, p. 7). Parfois, dans le théâtre romain, la *cavea* était en partie creusée dans le sol, en partie surélevée (cf. le théâtre d'Orange, p. 89). On voit que la construction n'était pas couverte, mais de vastes toiles tendues arrêtaient les rayons du soleil. En cas d'orage, les spectateurs pouvaient se réfugier sous les galeries qui entouraient tout l'édifice. Pour se rendre à leurs places, ils suivaient des couloirs et des escaliers ménagés dans l'épaisseur de la construction et débouchaient ainsi dans la *cavea* par des « vomitoires » placés au sommet de chaque escalier.

devint rapidement d'une richesse inouïe. Les organisateurs, pour se rendre populaires, dépensaient dans ces occasions des sommes considérables.

3. **Les spectateurs.** — Chez les Grecs, les auteurs dramatiques avaient affaire à un *public intelligent*, sensible aux moindres fautes. Il n'en fut pas de même à Rome.

a) *Les spectateurs lettrés différaient ~~beaucoup~~ de la foule*

ignorante, grossière et bruyante, où dominaient les petites gens et les esclaves. En outre, pendant les fêtes, les familles aisées se rendaient ordinairement à leur maison de campagne, abandonnant au peuple les distractions de la ville.



Cl. Anderson.

Masques de théâtre (Rome, Musée de Latran). Dans ce personnage qui tient à la main un masque de théâtre, tandis que d'autres masques reposent sur une table, les uns voient un acteur, les autres un marchand ou un fabricant d'accessoires de théâtre. On peut constater que le masque *(persona)* couvrait entièrement la tête et la grossissait. Il était vraisemblablement fait de plusieurs épaisseurs de toile durcie et peinte. Aucun de ce genre ne nous est parvenu. Nous en connaissons néanmoins les principaux types, car on les reproduisait volontiers comme ornement architectural ou dans la décoration des objets d'art. La bouche est toujours ouverte et elle semble disposée pour servir de porte-voix.

b) *Ce manque d'unité du public gêna toujours le développement du genre dramatique.* En effet, les auteurs qui, comme Térence, cherchaient à plaire aux connaisseurs, ne pouvaient avoir qu'un médiocre succès; quant à ceux qui, comme Plaute, se prêtaient aux goûts de la populace, ils s'exposaient à tomber dans la farce grossière. Le peuple préférait d'ailleurs les plaisirs du cirque et de l'amphithéâtre, et le théâtre lui-même fut souvent occupé, aux dépens de la tragédie et de la comédie,

non seulement par l'*atellane* et le *mime* (p. 40), mais encore par des acrobates et des exhibitions de toutes sortes.

4. **Les acteurs.** — a) ***Condition sociale.*** — En Grèce, où les représentations étaient des cérémonies du culte de Bacchus, les acteurs, honorés comme artistes, étaient, en outre, entourés d'un respect religieux pendant les représentations. A Rome, au contraire, les acteurs étaient ordinairement des esclaves, achetés et formés par un directeur de troupe. Rarement ils parvenaient à force de talent, comme Roscius au temps de Cicéron, à mériter la considération du public distingué.

b) ***Costume.*** — Les acteurs ne portèrent un masque qu'après la mort de Térence. Comme chez les Grecs, ils chaussaient pour la tragédie une sorte de *cothurne* (*crepida*), aux semelles très épaisses, destinées à grandir leur taille. Les acteurs comiques portaient le *brodequin* (*soccus*). La couleur du vêtement contribuait à faciliter au public ignorant l'intelligence de la pièce. Les *vieillards*, les pères ordinairement, avaient un manteau blanc avec une perruque blanche. Les *jeunes gens* portaient des couleurs vives avec des cheveux noirs. Les *esclaves*, en tunique, se reconnaissaient aux cheveux roux. Les rôles de *femmes* étaient tenus par des hommes qui se blanchissaient les mains avec de la craie.

II. — LES GENRES DRAMATIQUES

1. **Les pièces de théâtre.** — a) ***Catégories.*** — Si l'on met à part l'atellane et le mime, on peut dire que la division des pièces de théâtre en tragédies et comédies fut toujours maintenue par les Romains. Mais chacun de ces deux genres dramatiques forma deux catégories de pièces suivant que le sujet était grec ou romain. Le terme *fabula palliata* s'appliqua à la tragédie ou à la comédie quand les personnages portaient le manteau grec (*pallium*); *fabula togata* (de *toga*, toge) désigna la pièce à sujet romain, spécialement la comédie; *fabula praetextata*, la tragédie à sujet romain, parce que les personnages y portaient la toge prétexte.

b) ***Divisions de la pièce.*** — La pièce est précédée d'un prologue où l'auteur s'adresse au public par l'intermédiaire d'un personnage, le *prologus*. Elle est divisée en « épisodes ». La division en cinq actes semble avoir été introduite par les grammairiens après l'époque de Plaute et de Térence. Les chœurs n'existaient que dans la tragédie et avaient une importance moindre que dans les pièces grecques. Dans la comédie spécialement on substituait aux chœurs des morceaux d'allure très vive, chantés ou déclamés avec accompagnement de musique. C'est ce qu'on appelait *canticum* par opposition au dialogue (*diverbium*). Parfois un chanteur intervenait pour exécuter le *canticum* et l'acteur se contentait de faire les gestes.

2. La tragédie à Rome. — a) Il ne nous reste presque rien du théâtre tragique des Romains. Cependant la tragédie paraît avoir été cultivée chez eux au moins autant, sinon plus, que la comédie. — b) Les tragédies à sujet romain paraissent avoir été rares; on préférait, en général, reprendre les sujets grecs déjà traités par Eschyle, Sophocle ou Euripide. — c) Nous avons vu que Livius Andronicus, Névius et Ennius s'étaient essayés dans ce genre littéraire; mais, pour les anciens, les grands noms du théâtre tragique étaient *Pacuvius* et *Accius*.

3. Pacuvius et Accius. — a) ***Pacuvius*** (vers 220-vers 132), neveu d'Ennius, composa des tragédies où se révélait une grande habileté technique dans la conduite de l'intrigue. Horace lui donne le titre de *docte*. On lui reproche ses tirades philosophiques et quelque manque de goût dans la création de termes nouveaux et la formation de mots composés. Sa réputation fut toujours inférieure à celle d'Accius.

b) ***Accius*** ou *Attius* (170-94), le plus illustre des dramaturges latins, s'attacha surtout à imiter Eschyle. Il employa l'un des premiers le procédé appelé *contamination*, qui consistait à combiner ensemble deux pièces grecques pour en tirer une seule pièce latine. Il avait ainsi réuni le *Prométhée enchaîné* et le *Prométhée délivré* d'Eschyle. Sa qualité dominante était la force et l'énergie. Comme son modèle préféré, il savait inspirer aux spectateurs la *terreur tragique*. Le mot de Caligula *oderint dum metuant* est tiré de son *Atrée*.

4. Déclin de la tragédie. — Le style des tragiques latins resta toujours plus raide et plus gauche que celui des tragiques grecs. Cependant la langue profita beaucoup de leurs efforts persévérants. Malheureusement le déclin du théâtre tragique arriva de bonne heure. Les efforts de *Pollion* et de *Varius*, à l'époque d'Auguste, paraissent n'avoir produit que *des exercices de lettrés*,



Cl. Alinari.

Préparatifs d'une représentation. Mosaïque de la maison dite du poète tragique à Pompéi (aujourd'hui à Naples). C'est probablement la copie d'un tableau peint. Le vieillard, un auteur dramatique peut-être, semble expliquer leur rôle à deux acteurs. A en juger par les costumes, il s'agit probablement d'un drame satyrique. Un musicien en longue robe s'exerce avec une flûte double dont les embouchures sont maintenues par un bandeau qui forme une sorte de bâillon. Derrière le joueur de flûte un troisième acteur attend son tour. Un quatrième revêt un costume avec l'aide d'un serviteur. Çà et là quelques masques; entre les colonnes, des guirlandes avec des bandelettes.

peu faits pour la représentation. C'est plus évident pour *Sénèque* (p. 145). La tragédie latine garda jusqu'à la fin une certaine raideur sentencieuse qu'elle transmit à la tragédie française du XVIe et du XVIIe siècle (cf. p. 146).

5. La comédie. — a) Il semble à première vue que la comédie ait eu à Rome plus de succès que la tragédie. Cependant Quintilien dit formellement le contraire; *in comoedia maxime*

claudicamus, c'est dans la comédie que nous sommes particulièrement inférieurs. L'illusion vient de ce que les œuvres des tragiques ont péri tandis que les œuvres de Plaute et de Térence nous ont été conservées.

b) Les comédies les plus applaudies à Rome ne furent pas les comédies à sujet romain, mais les pièces traduites ou imitées du grec. Presque seul, *Afranius*, contemporain d'Accius, acquit une renommée durable dans la *fabula togata*.

c) Les comédies latines sont imitées de la *comédie nouvelle* des Grecs (p. 10). *Le sujet en est presque toujours au fond le même*, les détails de l'intrigue seuls varient. La pièce montre un jeune homme de bonne famille épris d'une jeune esclave. L'intrigue roule sur les moyens qu'emploie le fils, aidé d'un esclave avisé et sans scrupule, pour extorquer à son père l'argent nécessaire à l'affranchissement de la jeune fille. Finalement on reconnaît que la jeune personne, volée à ses parents dans son enfance, est d'origine libre.

d) Après Plaute, Cécilius et Térence, la comédie déclina de la même façon que la tragédie. Dès ses débuts elle avait eu à rivaliser avec deux autres genres comiques plus populaires et plus grossiers, l'*atellane* et le *mime*, qui finirent par l'évincer presque complètement.

Cl. Giraudon.

Personnage d'atellane (Musée du Louvre). Il nous reste de l'antiquité un assez grand nombre de statuettes grotesques où l'on a voulu reconnaître des personnages d'atellane. Celui-ci pourrait être *Pappus*, le vieillard gâteux et libertin qui se croit habile et ne réussit, quand il veut ruser, qu'à se faire berner par son entourage.

6. L'atellane. — Atella, petite ville de Campanie, a donné son nom à un genre particulier de comédie, l'*atellane*, qui fut introduite à Rome en 211 avant J.-C. Les personnages de l'atellane étaient des *types* dont les traits et le costume, le nom et le caractère ne variaient pas d'une pièce à l'autre. On y voyait *Maccus*, le niais, *Pappus*, le vieillard imbécile, *Manducus*, le glouton, *Bucco*, le vantard aux joues enflées, *Sannio*, le farceur, *Dossenus*, le bossu. Longtemps la pièce se réduisit à un simple canevas; le détail du dialogue était abandonné à l'improvisation des acteurs, qui pouvaient être des personnes libres. Ce genre, éminemment populaire, se retrouve encore à la Renaissance dans la *commedia dell'arte* et ses derniers vestiges apparaissent dans les personnages du théâtre de marionnettes.

7. Le mime. — Le *mime* ne fut d'abord qu'une scène figurée par gestes avec accompagnement de musique; il devint plus tard une sorte de comédie qui reproduisait un épisode vulgaire de la vie quotidienne. Il n'acquit quelque valeur littéraire qu'au temps de César. Il eut alors pour représentants *Labérius*, chevalier romain, que César obligea, pour l'humilier, à jouer dans ses propres pièces, et *Publilius Syrus*, dont il nous reste un grand nombre de *sentences* extraites de ses œuvres. Le mime, auquel l'atellane faisait une redoutable concurrence, dut ensuite céder la place à la *pantomime*, qui n'avait rien de littéraire.

CHAPITRE III

LES COMIQUES LATINS

SOMMAIRE. — I. *Plaute*. — 1. Biographie de Plaute. — 2. Les comédies de Plaute. — 3 En quoi Plaute est-il Grec ? — 4. En quoi Plaute est-il Romain ? — 5. L'originalité de Plaute. — II. *Térence*. — 1. De Plaute à Térence. Cécilius. — 2. Biographie de Térence. — 3. Les comédies de Térence. — 4. Système dramatique de Térence. — 5. La renommée de Plaute et de Térence.

I. — PLAUTE

1. Biographie de Plaute. — Plaute (*Titus Maccius Plautus*, vers 254 — vers 184) naquit à Sarsina, en Ombrie. Sa vie fut fort agitée. Ayant gagné quelque argent, peut-être comme directeur d'une troupe d'histrions, il le perdit dans des spéculations commerciales et fut réduit, dit-on, à tourner la meule chez un boulanger comme le dernier des esclaves. Il réussit à se tirer d'embarras en écrivant des pièces de théâtre.

2. Les comédies de Plaute. — La célébrité de Plaute fit qu'après sa mort on lui attribua jusqu'à 130 comédies. Il ne nous en reste que 20, qui sont précisément, d'après Varron, les plus authentiques. On connaît surtout l'*Amphitryon*, l'*Aululaire*, les *Ménechmes*, le *Miles gloriosus* et le *Rudens*.

L'AMPHITRYON. — Pendant l'absence du général thébain Amphitryon, Jupiter prend sa forme et vient loger chez lui. La scène la plus connue est la rencontre de Sosie, esclave d'Amphitryon, avec Mercure qui a pris lui-même l'apparence de Sosie. Cette comédie a été imitée par Molière dans la pièce du même nom. (Vers. Lat. N° 6.)

L'AULULARIA (de *olla*, marmite). — Euclion a trouvé sous son foyer une marmite pleine d'or. Il devient avare et soupçonneux; mais un

esclave rusé réussit à lui dérober son trésor. Molière a utilisé cette pièce dans plusieurs passages de son *Avare*.

LES MÉNECHMES. — Deux frères jumeaux, dont l'un a été éloigné de sa famille depuis son enfance, se retrouvent à leur insu dans la même ville, ce qui crée d'amusants quiproquos. Regnard a imité cette pièce.

Le MILES GLORIOSUS oppose d'une façon amusante le soldat fanfaron et naïf au parasite adroit qui flatte sa vanité et vit à ses dépens.

Le RUDENS (le câble) nous montre un père, le vieux Démonès, reconnaissant sa fille, qui lui a été volée toute jeune, dans une pauvre naufragée qui recourt à sa protection. (Vers. Lat. N° 49.)

Les autres pièces sont : *Asinaria*, *Bacchides*, *Captivi*, *Curculio* (le Charançon, nom d'un parasite), *Casina*, *Cistellaria* (le Coffret), *Epidicus*, *Mostellaria* (le Revenant, cf. *monstrum*, *mostrellum*), *Mercator*, *Pseudolus*, *Poenulus* (le Carthaginois), *Persa* (l'homme déguisé en Perse), *Stichus* (nom d'esclave), *Trinummus* (l'homme aux trois pièces), *Truculentus* (le brutal).

3. En quoi Plaute est-il Grec? — Plaute a traduit sans scrupule les poètes de la *comédie nouvelle* (p. 10), Ménandre, Diphile et Philémon : il ne s'en cache nullement. Aussi trouve-t-on chez lui tous les traits de la comédie grecque :

a) ***Dans l'intrigue,*** qui suppose souvent une perte d'enfant plus vraisemblable chez un peuple de navigateurs; le lieu de la scène est d'ailleurs une ville grecque.

b) ***Dans les personnages*** eux-mêmes, qui sont des types plus grecs que romains comme le parasite, le soldat fanfaron, l'esclave effronté. Les rapports des pères avec les fils ne rappellent guère l'austérité de la famille romaine.

4. En quoi Plaute est-il Romain? — Mais Plaute oublie souvent que la scène se passe en Grèce; sa *forte originalité* ne lui permet pas d'être un simple traducteur. En effet :

a) ***Les allusions*** aux coutumes et aux institutions romaines sont perpétuelles. Oubliant les archontes grecs, il nous parle d'édiles, de préteurs; il mentionne les monnaies romaines et même les quartiers de Rome.

b) ***Sa morale,*** très utilitaire, est toute romaine. Il est disposé à excuser bien des sottises, pourvu que le patrimoine ne soit pas compromis.

5. L'originalité de Plaute. — L'originalité de Plaute ne se révèle pas seulement dans cette application hardie de couleur

romaine à des sujets grecs; elle s'affirme surtout dans ce qu'on appelle la *vis comica*, c'est-à-dire dans la puissance et l'entrain de son comique. Cette *vis comica* apparaît :

a) Dans sa *prédilection pour les esclaves* à l'esprit fertile, que rien ne déconcerte et qui tirent d'affaire leur jeune maître



Cl. Alinari.

Scène comique (Bas-relief du Musée de Naples). A droite, un esclave est menacé des étrivières par son jeune maître. A gauche, un père irrité et menaçant est retenu par un ami. Une joueuse de flûte, avec sa flûte double, occupe le centre. Il est possible qu'il s'agisse de deux scènes différentes de la même comédie. Les musées possèdent d'assez nombreuses représentations de scènes comiques, mais il est fort difficile de les rattacher à quelque pièce déterminée parvenue jusqu'à nous. On observera que les personnages sont ici masqués et que le masque n'était pas en usage à Rome au temps de Plaute et de Térence.

grâce aux expédients les plus audacieux et les plus divertissants. Ils sont bien les ancêtres des Scapins et des Crispins.

b) Dans la *peinture un peu outrée des caractères :* le parasite est chez lui un gourmand qui se résout volontiers au rôle de souffre-douleur pour satisfaire sa gloutonnerie; le *leno* (marchand d'esclaves) est un scélérat qui n'a cure d'aucun ser-

ment; le soldat fanfaron est une caricature énorme; les pères sont assez souvent des ganaches ou des pingres; les mères, des matrones acariâtres; les caractères des jeunes gens sont plus mesurés et plus sympathiques, mais ils ont moins de relief.

c) Dans la *prolongation complaisante des scènes bouffonnes* où les personnages échangent des injures et des horions.

d) Enfin dans son *style truculent*, où fourmillent les plaisanteries populaires, les proverbes et les calembours. Plaute n'hésite pas à forger comiquement des mots pittoresques. La vie intense de ses dialogues fait penser à Rabelais et à Molière.

II. — TÉRENCE

1. De Plaute à Térence. Cécilius. — a) Parmi les poètes comiques qui occupèrent la scène durant les vingt ans qui séparent la mort de Plaute (184) des débuts de Térence (166), un seul nous est connu par quelques fragments, c'est *Cécilius* (*Caecilius Statius*, 220 ? — 166).

b) *Cécilius* était un affranchi originaire de la Gaule cisalpine, qui eut toujours quelque difficulté à écrire très purement le latin. *Avec lui, la comédie romaine s'affine :* les caractères sont plus naturels, les mœurs moins grossières, la couleur locale mieux respectée. Ces améliorations sont obtenues grâce à une fidélité plus grande aux modèles grecs, à Ménandre spécialement. Mais aussi, Cécilius n'obtient déjà plus les mêmes succès que Plaute auprès du public romain.

2. Biographie de Térence. — a) Térence (*Publius Terentius Afer*) naquit en Afrique, comme le rappelle son surnom d'*Afer*, vers le temps de la mort de Plaute (185). Amené à Rome comme esclave, il fut ensuite affranchi et prit de son maître le nom de *Terentius*. Ses débuts, dit-on, furent encouragés par le vieux Cécilius. Il avait à peine vingt ans quand il réussit à faire représenter sa première pièce (166).

b) Son esprit le fit admettre dans la société lettrée des *Lélius* et des *Scipions*. Les contemporains prétendirent même que ses protecteurs l'aidaient dans la composition de ses pièces, tout au moins de leurs conseils. Il n'avait encore composé

que *six comédies* et n'était âgé que de vingt-cinq ans lorsqu'il mourut, au cours d'un voyage en Grèce (159 avant J.-C.).

3. Les comédies de Térence. — Les six comédies de Térence, rangées par ordre chronologique, sont : l'Andrienne (*Andria*), l'Hécyre (*Hecyra*, en grec : belle-mère), *Héautontimoroumenos* (mots grecs signifiant : le bourreau de soi-même), l'Eunuque (*Eunuchus*); Phormion (*Phormio*). Les Adelphes (*Adelphoe*) sont la pièce la plus connue.

Cl. Alinari.

Térence (Musée du Capitole). Ce buste porte le nom de Térence. Il faut observer toutefois que le poète, selon toute vraisemblance, mourut avant l'âge de 30 ans et que ce buste paraît représenter un homme plus âgé. Le masque sculpté en relief sur l'épaule droite indique qu'il s'agit d'un auteur dramatique. Suétone, qui nous renseigne sur la biographie de Térence, se trouvait déjà embarrassé par des traditions contradictoires. Il dit que le poète était de taille moyenne, assez mince, et qu'il avait le teint basané.

L'Andrienne. — Un jeune Athénien désire épouser une jeune esclave originaire d'Andros. Son père s'oppose à ce mariage et prétend faire épouser à son fils une fille de son ami *Chrémès*. Mais on découvre finalement que la jeune esclave est Athénienne et fille précisément de Chrémès.

L'Hécyre. — *Pamphile*, qui a épousé depuis peu *Philumène*, part en voyage et sa femme, mécontente, quitte la maison de sa belle-mère pour retourner chez ses parents. Le retour du mari amène la réconciliation.

L'Héautontimoroumenos. — Un père se repent amèrement d'avoir, par sa sévérité, poussé son fils à quitter le toit paternel.

L'Eunuque. — Cette pièce, imitée par La Fontaine, est encore l'histoire d'une jeune Athénienne, *Pamphila*, enlevée par des pirates, vendue comme esclave et retrouvée finalement par ses parents.

Phormion. — C'est le nom d'un parasite qui favorise, à l'insu du

père, le mariage du jeune *Antiphon* avec une jeune fille qu'on croit sans fortune et qui est ensuite reconnue comme cousine germaine d'Antiphon. (Vers. Lat. N° 56.)

LES ADELPHES *(Les Frères)*. — Deux frères sont élevés de façon différente : *Eschine* habite à la ville chez son oncle qui lui témoigne beaucoup d'indulgence; *Ctésiphon*, resté à la campagne, est traité durement par un père avare et grondeur. Or, c'est le fils le plus sévèrement surveillé qui se laisse entraîner aux plus lourdes sottises.

4. Système dramatique de Térence. — Térence n'a pas de système dramatique original : il adopte simplement celui des meilleurs auteurs grecs de la comédie nouvelle (cf. p. 10), de *Ménandre* en particulier. Il a du moins le mérite d'en avoir senti la perfection et de ne l'avoir pas déformé.

a) ***L'action*** n'est plus encombrée, comme chez Plaute, par des scènes bouffonnes purement épisodiques : elle se déroule régulièrement depuis l'exposition, adroite et claire, jusqu'au dénouement, toujours logique et naturel. Térence recourt volontiers à la *contamination* (p. 37).

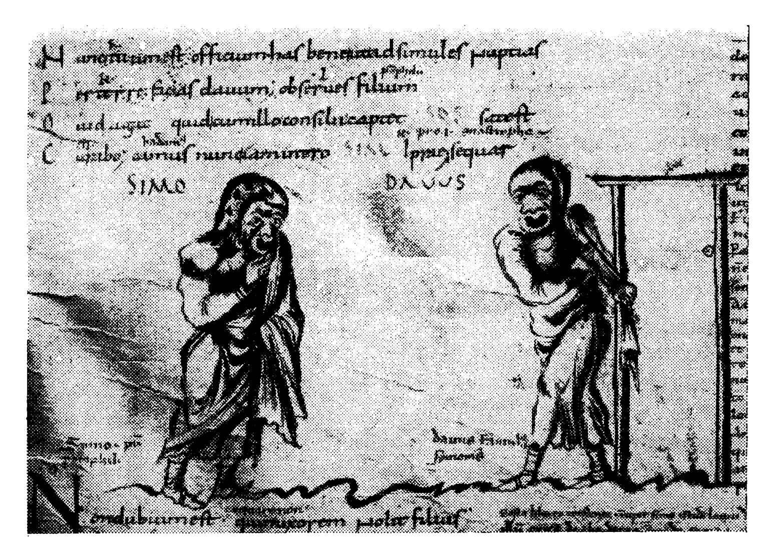
b) ***Les caractères*** n'ont plus rien de rude ni d'outré. Les parents et les enfants restent, même au milieu des difficultés qui les séparent, profondément unis par l'affection; les esclaves ont plus de dévouement et les maîtres plus d'indulgence; le parasite est un homme d'esprit qui paie son écot en flattant adroitement ceux qui le nourrissent ou en les tirant d'embarras par son ingéniosité. Beaucoup de figures de femmes ont chez lui de la grâce et de la délicatesse.

c) ***Le comique*** est toujours fin et discret : il ne provoque jamais le rire bruyant. Aussi reproche-t-on à Térence de manquer de *vis comica*. Parfois même l'attendrissement remplace la gaîté; aussi les promoteurs de la « comédie larmoyante » au XVIIIe siècle se réclamaient-ils de lui. (Litt. Franç. de Calvet, p. 455.)

d) ***La morale*** qui se dégage de ces comédies aimables et douces est un peu trop indulgente peut-être, mais pleine d'humanité. C'est Térence qui fait dire à l'un de ses personnages le mot fameux : *homo sum, humani nil a me alienum puto*, je suis homme, rien d'humain ne m'est étranger.

5. La renommée de Plaute et de Térence. — a) ***De leur vivant.*** Plaute réussit toujours devant le public romain, tandis que

Térence échoua fréquemment. Nous en trouvons encore la preuve dans leurs *prologues* : Plaute n'y est occupé qu'à exposer le sujet de sa pièce et à recommander le silence; Térence doit plaider sa cause et réfuter les critiques.



Un manuscrit de Térence. Ce manuscrit de la Bibliothèque Nationale (Ms. latin 7899) date de l'époque carolingienne. Il renferme 150 dessins, qui sont certainement copiés d'après des documents antiques. La scène qu'on voit ici est empruntée à l'*Andrienne*. En haut, la fin de l'acte Ier : *Nunc tuum est officium has bene ut adsimules nuptias : perterrefacias Davum; observes filium, quid agat, quid cum ille consilii captet.* SOS. *Sat est : curabo; eamus jam nunc intro.* SIM. *I prae sequar.* Au bas, le début de l'acte II : *Non dubium est quin uxorem nolit filius.* C'est seulement à partir du VIIe siècle que la séparation des mots est assez fréquente; la ponctuation n'est guère employée qu'à partir du IXe. On remarquera les *gloses* interlinéaires et marginales. Les personnages, masqués, représentent, à gauche, le père de famille, Simon, à droite, l'esclave Davus. Simon menace Davus des verges et de la meule, s'il s'oppose au mariage que Simon projette pour son fils.

b) ***Après leur mort.*** Aux époques de goût raffiné on a toujours préféré Térence. Horace et Quintilien l'estiment beaucoup. Le XVIIe et même le XVIIIe siècle français l'ont mis bien au-dessus de Plaute. Cependant aujourd'hui où la spontanéité et la force, même fruste, du génie, sont plus appréciées que les raffinements de l'art, on tend à préférer la verve de Plaute.

CHAPITRE IV

LA SATIRE, L'ÉLOQUENCE ET L'HISTOIRE

SOMMAIRE. — 1. Les genres littéraires autres que le théâtre. — 2. La satire. Lucilius. — 3. L'éloquence. — 4. Les principaux orateurs. — 5. L'histoire. — 6. Caton l'Ancien. Sa vie et son caractère. — 7. Les œuvres de Caton. — 8. Conclusion.

1. Les genres littéraires autres que le théâtre. — Nous venons de constater que les noms de Plaute et de Térence, auxquels la *disparition de leurs sources grecques* donnent une importance particulière, dominent toute cette période d'initiation. Cependant on voit, dans le même temps, s'organiser divers genres littéraires qui arriveront à leur plein développement seulement à l'époque suivante. C'est le cas de la *satire*, de l'*éloquence* et de l'*histoire*. Deux écrivains de quelque valeur se distinguent déjà : ce sont *Lucilius* et *Caton l'Ancien*.

2. La satire. Lucilius. — **a)** ***Origine de la satire.*** — La *satura* se rattachait primitivement au genre dramatique (p. 25). Mais Ennius avait déjà groupé sous le titre de *Saturae* des pièces variées dont plusieurs avaient l'allure d'une causerie sur un sujet de morale. C'est Lucilius qui donna sa forme définitive à ce genre littéraire, inventé par les Romains et destiné à une si longue fortune.

b) ***Lucilius*** (180-103 avant J.-C.). — Latin d'origine, Lucilius n'avait pas le titre de citoyen romain; mais, riche et noble, il fut néanmoins admis dans le cercle aristocratique des Scipions. Nature fougueuse et indépendante, il n'hésita pas à attaquer avec une verve mordante les hommes politiques les plus en vue. Le premier, il *mélangea dans la satire les développements*

moraux et les attaques personnelles. Il en fit ainsi un cadre poétique un peu voisin de la prose, mais d'une souplesse extrême et bien adapté au génie romain. Horace lui reproche avec quelque parti pris la facilité négligée de son style.

3. **L'éloquence.** — C'est à cette époque que l'éloquence commence vraiment à devenir un art. Elle est favorisée, d'un côté, *par la fréquence des procès politiques* et l'âpreté des discordes civiles, en particulier à propos des lois agraires à l'époque des Gracques (135-121); de l'autre, *par l'étude des modèles grecs* et des préceptes des rhéteurs. En effet, les professeurs d'éloquence affluent de Grèce à Rome et les jeunes Romains vont à Athènes compléter leur formation oratoire. On commence à écrire des traités techniques en latin, comme la *Rhétorique à Hérennius*, qu'on a longtemps attribuée à Cicéron.

4. **Les principaux orateurs.** — Bien que les orateurs romains aient pris dès lors l'habitude de publier leurs discours les plus importants, il ne nous en reste aucun de cette époque. Mais nous savons par le témoignage des anciens, particulièrement de Cicéron dans le Brutus, que les hommes les plus éloquents furent alors les *Gracques*, *Antoine* et *Crassus*.

a) Les ***Gracques*** périrent victimes de leur dévouement à la cause démocratique, l'aîné Tibérius en 133, le cadet Caïus en 121. Tibérius parlait avec gravité sans sortir les bras de sa toge. Quant à Caïus, la fougue de sa parole, capable d'exciter les passions de la multitude, a donné naissance à l'expression « une éloquence de tribun ».

b) ***Antoine*** (mort en 87) et ***Crassus*** (mort en 91), dont Cicéron a fait les principaux interlocuteurs de son *De oratore* (cf. p. 74) se distinguèrent dans les dernières luttes politiques qui précédèrent la guerre civile de Marius et de Sylla. *Antoine* s'embarrassait peu des règles et visait surtout à l'effet. Il n'hésitait pas à provoquer l'émotion par des moyens mélodramatiques, par exemple en déchirant la toge d'un client pour montrer les traces des blessures reçues à la guerre. *Crassus*, plus délicat, triomphait par la gravité et l'abondance de sa parole.

5. **L'histoire.** — a) ***Le genre historique.*** — Tout en traversant une période d'inévitable confusion, le genre historique tend à s'or-

ganiser. Les premiers essais vont d'abord dans les sens les plus divers : on écrit des *Annales*, qui conservent quelque chose de la sécheresse de celles que rédigeaient les pontifes et visent à l'érudition; des *Histoires*, où l'effort artistique se marque surtout par la tendance oratoire et l'insertion de discours fictifs; des *mémoires* où les préoccupations politiques et les intentions apologétiques dominent. Chose singulière, qui rappelle un peu ce qui se passa chez nous au temps de la Renaissance, on écrit en grec au moins autant qu'en latin.

b) ***Les historiens.*** — De nombreux noms d'historiens de cette époque nous ont été conservés, mais *aucune œuvre ne subsiste*. Quelque regrettable que soit cette perte, il faut avouer que ces ouvrages, au point de vue documentaire, n'auraient pu être utilisés qu'avec précaution; au point de vue littéraire, leur intérêt aurait été surtout de montrer de quelles traditions dérivait l'*histoire artistique* chez Salluste, l'*histoire apologétique* chez César, l'*histoire patriotique* chez Tite-Live.

6. Caton l'Ancien. Sa vie et son caractère. — a) Un homme résume assez bien les diverses tendances de cette époque un peu confuse, mais féconde, c'est *Caton l'Ancien*, adversaire de l'hellénisme et pourtant orateur distingué, historien et auteur d'un ouvrage sur l'agriculture.

b) La biographie de Caton (*Marcus Porcius Cato*) appartient surtout à l'histoire. Né à *Tusculum* en 234, il fut soldat à 17 ans; consul en 195, censeur en 184 il mourut en 149 âgé de 85 ans. Il est le type du vieux Romain, attaché au *mos majorum*, ennemi-né de toute nouveauté, impitoyable aux abus, dur à lui-même et aux autres, honnête, mais d'une honnêteté païenne un peu sommaire, qui ne l'empêche pas d'être sans pitié pour ses esclaves ou de prêter à des taux usuraires.

7. Les œuvres de Caton. — Caton avait publié des discours, une histoire intitulée les *Origines* et un *Traité d'agriculture*.

a) ***Ses discours,*** que nous n'avons plus, révélaient une éloquence rude et sarcastique. C'est lui qui donnait de l'orateur cette belle définition : un homme honnête qui sait parler (*vir bonus dicendi peritus*).

b) ***Les Origines*** racontaient les événements de l'histoire

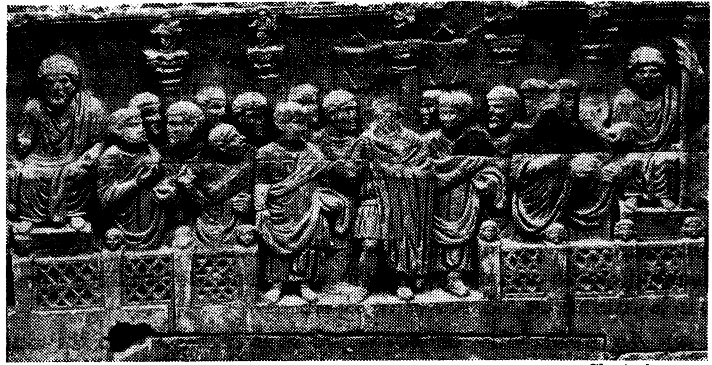
romaine jusqu'à son temps. On prétend que par esprit égalitaire et démocratique, Caton omettait à dessein le nom propre des magistrats et des généraux et se contentait d'indiquer les fonctions; un éléphant, qui s'était distingué dans une bataille, était seul nommé.

c) ***Le traité « De re rustica »*** ou plus exactement *De agricultura* prodigue sans ordre les conseils généraux pour l'organisation d'un domaine et les recettes de médecine et de cuisine les plus bizarres. L'intérêt littéraire de cet ouvrage est presque nul, mais on y trouve de curieux renseignements sur l'âpreté de l'agriculteur romain qui nourrit ses esclaves avec des olives gâtées et, lorsqu'ils commencent à vieillir, les vend comme de la vieille ferraille.

8. Conclusion. — La période d'initiation que nous venons de parcourir (240-80 avant J.-C.), s'achève dans les troubles causés par la rivalité de Marius et de Sylla.

a) ***Au point de vue politique et moral,*** le type du vieux Romain, entièrement dévoué à l'intérêt public et défenseur obstiné de la tradition, ne se reverra plus : la carrière est ouverte aux ambitieux égoïstes.

b) ***Au point de vue littéraire,*** en revanche, la période classique va s'ouvrir : *la langue* assouplie par une longue série d'essais, est désormais capable de se prêter à des chefs-d'œuvre; *les genres* se trouvent fixés grâce à une heureuse collaboration de la tradition grecque et de l'esprit romain; le *talent littéraire* a conquis droit de cité à Rome : tout le monde sait qu'il est une arme puissante et un Jules César ne dédaignera pas de s'en servir.



Cl. Anderson.

La tribune aux harangues (Bas-relief de l'arc de Constantin). Cette médiocre sculpture, appartenant à une époque de décadence et fort mutilée, est le seul document figuré qui nous fournisse quelque renseignement précis sur ce que pouvaient être les « Rostres ». On voit que c'était une longue terrasse, d'où l'orateur, entouré de ses amis, dominait la foule massée sur le Forum. Les personnages représentés assis à chaque extrémité étaient des statues. Il s'agit d'ailleurs ici de la tribune de l'Empire, placée, semble-t-il, à l'extrémité du Forum, du côté du Capitole. Les Rostres de la République étaient au milieu de la place, sur le *Comitium*, près de la Curie. César les avait déplacés pour embellir le Forum et peut-être aussi pour effacer les vestiges de l'ancienne liberté. Les Rostres devaient leur nom aux éperons de navire *(rostrum)* fixés comme ornement dans le mur qui soutenait la terrasse. Les « nouveaux Rostres » de l'Empire avaient gardé non seulement le nom de l'ancienne tribune aux harangues, mais sans doute aussi sa forme. On a cru même retrouver, dans les fouilles du Forum, le mur de cette terrasse et les trous percés dans la pierre pour y fixer les éperons de navires qui l'ornaient encore sous l'Empire. Ces éperons, toutefois, ne sont pas figurés sur l'arc de Constantin.

TROISIÈME PARTIE

ÉPOQUE DE CICÉRON (80-43 avant J.-C.)

CHAPITRE PREMIER

CARACTÈRES GÉNÉRAUX

SOMMAIRE. — 1. La politique romaine entre 80 et 43 avant J.-C. — 2. La transformation des mœurs. — 3. La religion et la philosophie. — 4. Le goût de la littérature. — 5. La fixation de la langue. — 6. L'époque classique des Romains.

1. La politique romaine entre 80 et 43 avant J.-C. — La période que l'on nomme, en histoire littéraire, l'*époque de Cicéron* et qui commence avec les débuts du grand orateur sur le Forum (80 avant J.-C.), est *extrêmement troublée au point de vue politique.*

Sylla essaie en vain par les *lois Cornéliennes* (80) de rétablir l'ancienne constitution aristocratique. Aussitôt après sa disparition, les démocrates s'agitent de nouveau et les discordes civiles recommencent. On voit se succéder le *procès de Verrès* (70), la *conjuration de Catilina* (63), la formation du *premier triumvirat* entre Pompée, Crassus et César (60), les *luttes de Clodius et de Milon*, terminées par le meurtre de Clodius (52).

Puis c'est la *rivalité de César et de Pompée* qui aboutit à la guerre civile et à la bataille de *Pharsale* (48). La *dictature militaire* de César se termine par son assassinat (44), bientôt suivi de la mort violente de Cicéron (43).

2. La transformation des mœurs. — **a)** Ces troubles politiques s'accompagnent d'un changement profond dans les mœurs. Il n'est plus question d'échapper à l'influence grecque, autrefois considérée comme corruptrice. Tous les raffinements inventés par la civilisation hellénique de l'Orient sont accueillis et exagérés encore par les nobles romains, qui disposent, grâce à la mise en coupe réglée des provinces, de capitaux énormes.

b) Heureusement le goût de la vie luxueuse et les profusions insensées profitent aux arts et aux lettres. Non seulement on paie fort cher les chefs-d'œuvre des artistes grecs, mais les particuliers forment de riches collections de livres et César ouvre la première bibliothèque publique. On s'entoure de lettrés d'origine grecque. *Tous les jeunes Romains étudient à fond les œuvres grecques* et la plupart vont achever leurs études de rhétorique et de philosophie à Athènes.

3. La religion et la philosophie. — **a)** *Les dieux romains s'effacent de plus en plus devant les dieux grecs* ou se confondent avec eux. La littérature surtout adopte le paganisme hellénique aux légendes plus *variées* et plus *poétiques* (cf. p. 19). Les cultes orientaux prennent pied dans la capitale. Mais surtout le *scepticisme* se répand dans les hautes classes. Si, officiellement, on parle encore avec respect des dieux et des auspices, on n'y croit plus guère : l'esprit religieux ne renaîtra que sous Auguste.

b) En revanche, *les esprits sont attirés puissamment par la philosophie;* on choisit une école, un système, et l'on s'y attache comme à une religion : on est surtout disciple d'*Epicure* (épicurien), ou de *Zénon* (stoïcien) ou de *Pyrrhon* (sceptique).

4. Le goût de la littérature. — Les discussions religieuses et philosophiques, tout comme les troubles politiques et le changement de mœurs, favorisent le mouvement littéraire.

Le Forum vu du pied du Capitole. Au premier plan on voit les huit colonnes du temple de Saturne qui servait de trésor public. Un peu plus loin, à droite, le dallage en marbre et les bases des piliers de la basilique Julia, construite par Jules César. Au-delà, à droite, trois colonnes du temple de Castor et Pollux, appelé par Cicéron « le monument le plus illustre, témoin de toute la vie politique de la cité ». De l'autre côté du Forum, le temple d'Antonin et de Faustine (église San Lorenzo). Le Forum proprement dit, plus large du côté du Capitole, était situé entre ces édifices. Il était encombré de monuments honoraires dont on voit les bases, quelques-unes mêmes surmontées encore de fûts de colonnes. Au fond, le Colisée, en partie masqué par une église.



Cl. Brogi.

a) *Les vieux préjugés romains s'atténuent.* Les occupations intellectuelles paraissent de plus en plus légitimes. Cicéron dans le *Pro Archia*, Salluste dans ses préfaces, prennent hardiment la défense des écrivains. César dit dans la préface de son *De analogia :* « Il est plus noble d'étendre les limites de l'esprit que d'agrandir celles de l'Empire. » Toutefois ce n'est que sous Auguste que la gloire littéraire paraîtra vraiment au public romain aussi désirable que les satisfactions de l'ambition politique.

b) *Les passions et les ambitions déchaînées à cette époque* ont l'inconvénient d'absorber l'activité de beaucoup d'hommes de valeur ou de les faire disparaître prématurément, mais elles donnent à la littérature du temps une saveur et une vigueur particulières. C'est *une littérature d'hommes d'action.*

5. **La fixation de la langue.** — a) Depuis longtemps l'étude d'une langue aussi parfaite que le grec avait incité les Romains à perfectionner leur propre langue. Comme il arriva au début de notre période classique du XVII[e] siècle, les mondains et les hommes politiques s'intéressent à la grammaire : César écrit un *De analogia.*

b) On suit, dans la fixation de la langue, les mêmes règles que notre XVIII[e] siècle : *on reconnaît la souveraineté de l'usage,* en le contrôlant pourtant par la logique et la raison. On élimine bon nombre d'archaïsmes, on fixe la prononciation et l'orthographe, surtout de certaines finales.

c) Pour ce qui est du *vocabulaire,* on ne peut se dispenser d'emprunter des mots grecs; cependant on ne les admet qu'avec de grandes précautions. En tout cas, ces mots gardent en latin leur physionomie exotique.

6. **L'époque classique des Romains.** — a) Grâce à cette fixation de la langue et à cette estime pour les ouvrages de l'esprit, *la période classique des Romains s'ouvre avec l'époque de Cicéron.* Cette littérature classique, comme il arrive ordinairement, éclôt au moment où Rome prend pleine conscience de sa force et de son rôle; comme il convient aussi, elle reflète nettement les tendances foncières de la race (cf. p. 17 et 18).

b) Toutefois, *l'époque de Cicéron n'est encore que l'époque classique de la prose* : les œuvres de Cicéron lui-même, de César et de Salluste, la portent à sa perfection. Quant à la poésie, avec Lucrèce et Catulle, elle continue à chercher sa voie, tout au moins au point de vue de la langue et de la versification. La période classique de la poésie ne viendra qu'avec l'époque d'Auguste (cf. p. 93).

CHAPITRE II

LA POÉSIE : LUCRÈCE ET CATULLE

SOMMAIRE. — I. *Lucrèce.* — 1. La poésie à l'époque de Cicéron. — 2. Biographie de Lucrèce — 3. Le poème de Lucrèce. — 4. La science de Lucrèce. — 5. La poésie de Lucrèce. — 6. Le style de Lucrèce. — 7. La renommée de Lucrèce. — II. *Catulle.* — 1. Biographie de Catulle. — 2. Les œuvres de Catulle.

I. — LUCRÈCE

1. La poésie à l'époque de Cicéron. — a) Outre une imperfection relative de la langue et de la versification, d'autres raisons *empêchent la poésie latine d'atteindre son apogée dès l'époque de Cicéron.* C'est d'abord la défaveur où tombent les grands genres : on abandonne la tradition nationale de l'épopée historique; la tragédie et la comédie sont délaissées de plus en plus. Ajoutons que les poètes se tiennent à l'écart des grandes luttes politiques qui vivifient les genres en prose, tels que l'éloquence et l'histoire.

b) Cependant les deux principaux poètes du temps, dont nous avons encore les œuvres, *représentent bien certains aspects de leur époque. Lucrèce* nous rappelle la vogue de la philosophie, qui pour un bon nombre d'esprits tend à remplacer les croyances religieuses; *Catulle* nous révèle l'importance de la vie mondaine, qui développe le goût de la poésie galante et l'imitation des Alexandrins.

2. Biographie de Lucrèce. — Notre seule information sur la vie de *Lucrèce* (vers 99-55 avant J.-C.) se réduit à une tradition très contestable, qui le représente comme atteint de folie et composant son poème dans des intervalles de lucidité. Comme il

maudit avec violence les passions, surtout l'ambition et l'amour, on a pu supposer tour à tour et sans preuves qu'il en avait beaucoup souffert ou qu'il y répugnait complètement. En somme, nous ne savons rien de certain sur lui.

3. Le poème de Lucrèce.

a) ***Le sujet.*** — L'ouvrage de Lucrèce est un poème didactique en six chants, intitulé *De natura rerum* (titre qu'il faut traduire simplement : *De la nature*). Le poète y expose à son ami *Memmius* tout le système matérialiste du philosophe grec *Epicure* (341-270 avant J.-C.).

b) ***Les théories.*** — Ce système soutient que *le monde est composé d'atomes* de formes variées. Ces corpuscules invisibles, qui tombaient perpendiculairement avec une vitesse égale dans le vide immense, se sont rencontrés grâce à la légère déviation de certains d'entre eux. En s'agglomérant, ils ont formé toutes les substances, tous les êtres et l'âme elle-même, qui, étant matérielle, meurt avec le corps.



Cl. Anderson.

Epicure (Musée de Naples). Il naquit probablement à Samos vers 341 avant J.-C. En 306, il installa une école de philosophie à Athènes. Il vécut entouré de l'amitié de nombreux disciples; après sa mort, son souvenir fut l'objet d'une sorte de vénération dont on trouve l'écho chez Lucrèce. Plus tard, sa doctrine fut souvent déformée et compromise par de prétendus disciples, qui voulaient justifier leurs désordres par une apparence de philosophie. En réalité, sa doctrine était austère et lui-même fut tempérant jusqu'à dire : « Je suis saturé de plaisir quand j'ai du pain et de l'eau ».

c) ***La morale.*** — La morale qui ressort de ce système conseille de ne se préoccuper ni de la divinité, ni d'une autre vie, mais de mener une existence heureuse en évitant les passions et en combattant

par la méditation philosophique la terreur instinctive de la mort.

ANALYSE DE L'ŒUVRE. — Ier CHANT : *Les atomes et le vide.* — Après une invocation à *Vénus*, symbole de la fécondité de la nature et protectrice des Romains, Lucrèce expose sa théorie des atomes crochus ou lisses et prouve l'existence du vide même à l'intérieur des corps.

IIe CHANT : *Le mouvement des atomes.* — Tombant dans le vide infini, les atomes se sont rencontrés et ont formé peu à peu le monde tel que nous le voyons.

IIIe CHANT : *La nature de l'âme.* — L'âme est formée d'atomes matériels, mais très subtils. Elle est donc mortelle comme le corps. Lucrèce s'efforce de démontrer que cette dissolution de l'âme est bien plus consolante que l'existence dans le séjour des morts telle que la dépeignaient les croyances païennes.

IVe CHANT : *Les opérations des sens.* — Selon ce système, la perception par les sens se produit aussi grâce aux atomes. Des particules matérielles, se détachant perpétuellement des corps dans toutes les directions, pénètrent jusqu'à l'âme par le canal des différents sens.

Ve CHANT : *La civilisation humaine.* — Le poète insiste sur les débuts misérables de l'humanité et les lents progrès de la civilisation. Il contredit ainsi la légende de l'âge d'or, si répandue dans l'antiquité.

VIe CHANT : *Explications supplémentaires.* — Ce chant forme une sorte de supplément destiné à expliquer certains phénomènes particulièrement frappants, comme la foudre et les épidémies, conformément à la théorie des atomes et sans recourir à l'intervention des dieux.

4. La science de Lucrèce. — Comme tout poème didactique, l'œuvre de Lucrèce doit être examinée au double point de vue de la *science* et de la *poésie*. Les théories scientifiques donnent lieu aux remarques suivantes.

a) *La doctrine de Lucrèce ne lui appartient pas :* ce n'est que l'exposé de la philosophie d'*Epicure*, qui suivait lui-même pas à pas le système atomistique de *Démocrite*. Toutefois, il est juste, pour apprécier l'originalité du poète, de remarquer combien ces théories, qui font du monde une agglomération d'atomes, offraient peu de ressources à la poésie : cependant Lucrèce en a tiré un chef-d'œuvre.

b) *La science exposée par Lucrèce est d'ordinaire enfantine :* elle se passe perpétuellement de l'observation et davantage encore de l'expérimentation. Elle ne s'appuie que sur des raisonnements superficiels. On sent d'ailleurs que Lucrèce n'aime

pas la science pour elle-même. Il tient uniquement à montrer que les phénomènes « peuvent » s'expliquer par la théorie des atomes : aussi propose-t-il parfois plusieurs explications contradictoires entre lesquelles on peut choisir.

c) *Cette science a pourtant quelques rencontres heureuses :* elle a d'abord le mérite de chercher aux phénomènes des *explications naturelles* en excluant le merveilleux et l'incohérent. Ensuite elle pressent quelques théories scientifiques modernes : la *vitesse égale des corps* tombant dans le vide, la *vitesse de la lumière* supérieure à celle du son, la concurrence entre les êtres vivants ou *sélection naturelle.* Sa théorie cosmogonique a été reprise par certains astronomes qui voyaient dans les nébuleuses des mondes en formation.

5. La poésie de Lucrèce. — En dépit de l'aridité scientifique et de la froideur morale d'un pareil sujet, Lucrèce a su en tirer une œuvre admirablement poétique, grâce à sa sensibilité et à son imagination.

a) ***La sensibilité.*** — L'âme profondément sensible de Lucrèce se révèle en effet : 1° *Dans son amour de l'humanité* inquiète et malheureuse. S'il compose son poème, c'est parce qu'il a pitié des hommes tourmentés par les passions et les craintes superstitieuses. — 2° *Dans sa haine du fanatisme*, que Lucrèce confond malheureusement avec la religion. — 3° *Dans son enthousiasme pour Epicure*, qu'il considère comme le plus grand bienfaiteur des hommes. De là, dans l'exposition de la doctrine du maître, des accents de conviction passionnée. — 4° *Dans son sentiment de la nature*, conçue comme une puissance d'une fécondité infinie. Il en admire les lois sereines et immuables avec une sorte de respect religieux, qui donne à son poème un profond accent de gravité romaine.

b) ***L'imagination.*** — Lucrèce, même à propos des questions les plus arides, déploie une imagination d'une étonnante puissance. Son procédé consiste d'ordinaire à exposer et à prouver une théorie scientifique en recourant non seulement au raisonnement, mais aussi à des *comparaisons*, à des *exemples* empruntés aux grands spectacles de la nature ou aux scènes les plus familières à nos yeux : tantôt c'est la bataille ou la tempête furieuse, tantôt c'est le troupeau sur le flanc de la

montagne ou même, dans la chambre close, le rayon de soleil où dansent de minuscules poussières.



Cl. Brogi.

La fécondité de la Terre (Florence, Galerie des Offices). Ce bas-relief semble avoir décoré la façade de l'*Ara Pacis* (cf. p. 19). La fécondité de la Terre, selon Lucrèce, suffit pour expliquer l'existence de tous les êtres, plantes et animaux : il faut conclure que la terre mérite vraiment le nom de mère, car tout est né de son sein, *linquitur ut merito maternum nomen adempta Terra sit, e terra quoniam sunt cuncta craeta* (Liv. V, vers 792). Selon lui, parmi la foule innombrable des êtres auxquels la Terre donna naissance, seuls les mieux organisés ont pu subsister. C'est à peu près la théorie de la sélection naturelle de Darwin. Aujourd'hui la Terre, dont la fécondité s'est ralentie, ne peut plus, dit Lucrèce, créer des espèces nouvelles.

6. Le style de Lucrèce. — Lucrèce est contraint de lutter avec la raideur et la pauvreté de la langue latine (*patrii sermonis eges-*

tas). — **a**) Certains vers monotones ou prosaïques, trop d'archaïsmes, d'allitérations, de répétitions insuffisamment justifiées par son ardent désir d'éclairer et de convaincre, le font plus voisin d'Ennius que de Virgile. — **b**) Cependant là où l'inspiration le soulève, le style de Lucrèce devient d'une *énergie incomparable* et sa période d'une plénitude merveilleuse.

7. La renommée de Lucrèce. — Les Anciens parlent rarement de Lucrèce, mais le peu qu'ils en disent montre qu'ils goûtaient son art, sinon ses idées. Au XVIIe siècle, Gassendi, le maître de Molière, essaie de concilier l'*atomisme* de Lucrèce avec les croyances chrétiennes. Le XVIIIe siècle l'admire pour ses théories matérialistes. Aujourd'hui on fait bon marché de son système, dont la *base scientifique est faible*. On n'en est que plus à l'aise pour admirer *la puissance de son génie poétique* (Vers. Lat. N°s 61 et 112).

II. — CATULLE

1. Biographie de Catulle. — **a**) Nous ne savons de la vie de *Catulle* (87-54 avant J.-C.) que ce que nous en apprend la lecture de ses vers. Il était de famille riche et son père possédait une propriété qui couvrait la presqu'île de *Sirmio* sur le lac de Garde. Sa vie se passa à Rome, où il fut en relations avec ses plus illustres contemporains : il nomme l'orateur Hortensius, Cornélius Népos, Cicéron. Il poursuit de mordantes épigrammes César, dont il ne vit pas la dictature.

b) Il est question, en outre, dans ses œuvres, de la *mort d'un frère* qu'il aimait beaucoup (Vers. Lat. N° 109); d'un *voyage en Bithynie*, sur lequel il comptait pour refaire sa fortune et qui ne lui rapporta que des déboires; enfin et surtout d'une *passion malheureuse* pour une femme qu'il appelle *Lesbie* et qui semble avoir été *Clodia*, sœur du tribun Clodius, tué par Milon.

2. Les œuvres de Catulle. — Il nous reste de Catulle deux sortes d'œuvres qui nous permettent de distinguer en lui d'une part l'élève un peu précieux des Alexandrins, d'autre part le poète vraiment personnel.

a) ***La poésie impersonnelle.*** — A cette catégorie appartiennent plusieurs poèmes dont le plus connu est *l'Epithalame de Thétis et de Pélée*. Dans cette pièce de 400 vers, inspirée des fragments d'épopées mythologiques chers aux Alexandrins, le poète introduit la description d'une œuvre d'art. Il s'agit d'une tapisserie qui représente Ariane abandonnée.



Cl. Alinari.

Époux romains : le boulanger Paquius Proculus et sa femme, peinture murale de Pompéi. Le mari tient à la main un *volumen*, la femme des tablettes et un stylet à écrire qu'elle appuie sur son menton d'une façon qui se retrouve dans plusieurs portraits antiques. Les monuments romains, spécialement les monuments funéraires, représentent souvent deux époux désireux de perpétuer le souvenir de leur union. Les poètes, depuis Catulle jusqu'à Claudien, s'inspirant de ces sentiments, ont cultivé volontiers l'épithalame, que les Grecs avaient inventé. Dans les œuvres de Catulle, on trouve l'épithalame mythologique de Thétis et de Pélée, celui de Manlius et de Julie, deux contemporains du poète; en outre, son *Carmen nuptiale* est inspiré des cérémonies de noces chez les Romains.

Cette description, qui forme hors-d'œuvre et devient pourtant la partie la plus importante du poème (200 vers), offre par cette disproportion un exemple typique de la poésie alexandrine (p. 14).

b) ***La poésie personnelle.*** — On peut ranger sous ce titre de nombreuses petites pièces, élégies, épigrammes, où Catulle

parle de ses amis et de ses ennemis, de divers incidents de son existence, et surtout de son déplorable amour pour l'indigne Lesbie.

Appréciation. — Les poèmes de Catulle révèlent une *âme passionnée*, excessive dans ses affections comme dans ses haines. A cause de ce mélange d'esprit mondain et d'amères souffrances, certains l'ont représenté comme une sorte de *Musset romain*. Quant à son *style*, il est en progrès sur celui de Lucrèce. Parfois prosaïque encore, il est souvent d'une *souplesse* et d'une *harmonie* qui préparent la voie aux grands poètes classiques de l'époque d'Auguste.

CHAPITRE III

L'ÉLOQUENCE : CICÉRON

SOMMAIRE. — I. *Préliminaires.* — 1. L'éloquence à l'époque de Cicéron. — 2. Les trois écoles. — II. *Biographie de Cicéron.* — 1. La jeunesse. — 2. Les débuts oratoires. — 3. De la questure au consulat. — 4. Du consulat à Pharsale. — 5. De Pharsale à la mort. — 6. Caractère de Cicéron. — 7. Les ouvrages de Cicéron. — III. *Cicéron orateur.* — 1. Les œuvres oratoires de Cicéron. — 2. Les principaux plaidoyers. — 3. Les principaux discours politiques. — 4. Cicéron orateur : ses qualités. — 5. Cicéron orateur : ses défauts. — 6. Le style oratoire de Cicéron. — IV. *Cicéron théoricien de l'éloquence.* — 1. Les uovrages de rhétorique. — 2. La rhétorique de Cicéron. — 3. L'art dans les ouvrages de rhétorique. — V. *Cicéron philosophe.* — 1. Goût de Cicéron pour la philosophie. — 2. Principaux traités dephilosophie. — 3. Les doctrines philosophiques de Cicéron. — VI. *Cicéron écrivain épi stolaire.* — 1. La correspondance de Cicéron. — 2. Les recueils de lettres. — 3. Intérêt des lettres de Cicéron. — VII. *Conclusion sur Cicéron.* — 1. Son importance. — 2. Sa renommée.

I. — PRÉLIMINAIRES

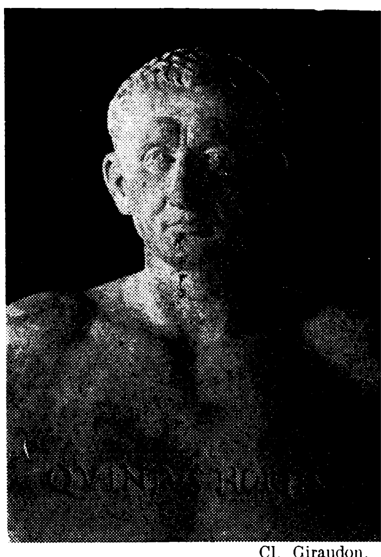
1. L'éloquence à l'époque de Cicéron. — L'époque de Cicéron est marquée par un magnifique développement de l'éloquence politique et judiciaire. On en devine aisément les deux raisons principales : les *luttes politiques sont ardentes* et l'*étude des modèles grecs* se répand de plus en plus.

2. Les trois écoles. — Les orateurs contemporains de Cicéron se classaient eux-mêmes en trois catégories :

a) École asiatique. — Les uns se rattachaient à l'*école asiatique*. Ils cultivaient une éloquence sonore et pompeuse mise à la mode par les rhéteurs d'Asie. Tel était *Hortensius*. Plus âgé que Cicéron d'une dizaine d'années, il fut souvent son

adversaire, notamment dans le fameux procès de Verrès. A la fin de sa vie, confiant dans sa facilité d'improvisation, il se négligea et fut aisément éclipsé par son rival.

b) École néo-attique. — D'autres orateurs formaient l'*école néo-attique*. Ils prétendaient reproduire la simplicité et le naturel des Grecs de l'époque classique. Tels étaient *Licinius Calvus*, l'ami de *Catulle*, *Brutus* et *Caton d'Utique*, les derniers défenseurs de la République, enfin *César* lui-même, qui semble nous donner, dans les discours insérés dans ses Commentaires, quelques exemples de cette éloquence précise et sobre. (Vers. Lat. Nº 83.)



Cl. Giraudon.

L'orateur Hortensius (Buste de la Villa Albani). Hortensius avait huit ans de plus que Cicéron, son rival en éloquence, Il fut l'adversaire de Cicéron dans le procès de Verrès. Mais, à partir du consulat de Cicéron, les deux rivaux devinrent des amis. Hortensius faillit même être tué en protégeant Cicéron contre les bandes de Clodius. Cicéron le félicite d'être mort avant la guerre civile entre César et Pompée (50 av. J.-C.). Il avait une facilité extraordinaire d'improvisation et sa mémoire était telle qu'un jour, après avoir assisté à une enchère, il put faire l'énumération de tous les objets vendus avec leurs prix.

c) École rhodienne. — L'*école rhodienne* cultivait un genre intermédiaire entre les deux précédents. *Cicéron* en est le meilleur représentant. C'est le seul orateur de cette époque que nous puissions étudier en détail. D'ailleurs, à lui seul, il résume toute l'éloquence romaine. Nul avant lui n'avait rassemblé autant de connaissances théoriques et d'habileté pratique; après lui, l'établissement de l'Empire, en supprimant les grands débats politiques, amène la décadence de l'éloquence.

II. — BIOGRAPHIE DE CICÉRON

1. La jeunesse. — Cicéron (*Marcus Tullius Cicero*) naquit en 106 avant J.-C. à Arpinum, ville du Latium qui était la patrie de Marius. Sa famille appartenait à l'ordre équestre. Son père s'était toujours intéressé aux lettres; aussi fit-il donner l'éducation la plus soignée à ses deux fils, *Marcus* et *Quintus*.

Durant ses premières études, Cicéron fut d'abord attiré par la *poésie*. Il composa tout un poème sur son compatriote Marius. Mais sa prose a fait oublier ses vers, qui paraissent avoir été médiocres. Il s'adonna avec passion à la *philosophie*. Quant à l'*éloquence*, il en étudia, sous la direction de maîtres grecs, toutes les ressources, avec une volonté obstinée.

2. Les débuts oratoires. — Cicéron, âgé de vingt-six ans, osa défendre contre Chrysogonus, affranchi et protégé de Sylla, un jeune homme accusé de parricide (*Pro Roscio*, 80 av. J.-C.). Il obtint gain de cause, mais, craignant peut-être la rancune du dictateur, il partit pour un voyage en Grèce. Il séjourna à Athènes, puis à Rhodes, perfectionnant encore son éloquence sous la direction de maîtres éminents. Revenu à Rome deux ans après, il épousa *Térentia*. De ce mariage naquirent deux enfants, une fille, Tullia (76), et un fils, Marcus (65). (Cf. Vers. Lat. N°s 42 et 115.)

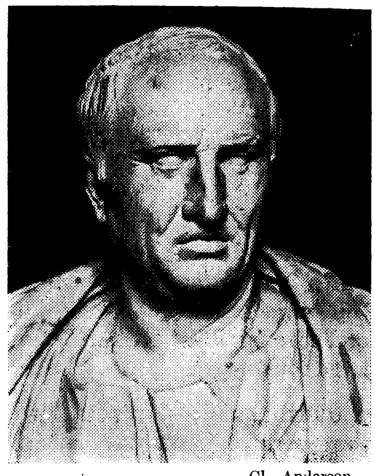
3. De la questure au consulat. — a) Nommé questeur en 76, Cicéron exerça cette charge en Sicile, où il se fit estimer par son intégrité. Aussi, quand il eut été élu édile en 70, les Siciliens le chargèrent de soutenir le procès qu'ils intentaient à leur ancien gouverneur Verrès.

b) Jusque-là Cicéron avait appartenu au clan démocratique, auquel ses origines le rattachaient. Mais devant le danger de guerre civile, un parti moyen, plus modéré, se forma. Cicéron en fut le candidat aux élections consulaires de 64.

4. Du consulat à Pharsale. — a) Durant l'année de son consulat (63) Cicéron eut à réprimer la redoutable conjuration de Catilina. Il y réussit, mais quelques années plus tard un revirement se produisit contre lui. Poursuivi par la haine du démagogue Clodius et menacé d'un procès pour avoir

fait périr sans jugement les complices de Catilina, il dut s'exiler (58).

b) Rappelé dix-huit mois après, il se rapprocha de plus en plus du parti aristocratique, défendit Milon, qui venait de tuer Clodius (52), alla gouverner la Cilicie en 51 et revint à Rome au moment où la guerre civile allait éclater entre Pompée et César.



Cl. Anderson.

Cicéron (Musée du Capitole). Il existe plusieurs bustes et même une statue en pied qui passent pour reproduire les traits du grand orateur. La ressemblance entre ces portraits est loin d'être satisfaisante. Nous avons par ailleurs peu de détails sur ses traits et sur son tempérament physique. *Cicer* signifie pois chiche, mais outre que le surnom de Cicéron lui vient de ses ancêtres, ce mot ne se rattache pas à un détail physique, mais à la culture des légumes : ainsi Pison se rattache à *pisum* (pois), Fabius à *faba* (fève), Lentulus à *lens* (lentille), etc. Cicéron nous apprend lui-même qu'il fut assez chétif dans sa jeunesse et que son peu de vigueur inquiétait les médecins. A 26 ans il avait encore le cou long et mince, ce qui passait alors, nous dit-il, pour un signe de mort prématurée. Son tempérament nerveux le rendait prompt aux émotions vives, à l'abattement et aux larmes.

5. De Pharsale à la mort. — **a**) Après avoir hésité quelque temps, Cicéron se rallia à la cause de Pompée et le rejoignit en Thessalie. Deux mois après, la bataille de Pharsale (48) ruinait le parti de Pompée et mettait Cicéron à la merci de César, qui lui pardonna.

b) Sous la dictature de César (48-44), Cicéron dut renoncer à se mêler de politique. Il occupa ses loisirs à composer de nombreux écrits. A cette époque, des malheurs domestiques le frappent (Vers. Lat. N° 115) : il se sépare de Térentia après trente ans de mariage; il perd sa fille Tullia; son fils Marcus se montre peu digne de son père.

c) Après l'assassinat de César, Cicéron s'opposa avec éclat, par ses Philippiques, à l'ambition d'Antoine et soutint contre

lui le jeune Octave. Mais les deux adversaires, réconciliés, se sacrifièrent mutuellement leurs amis. Cicéron eut la tête tranchée par les soldats d'Antoine en 43 avant J.-C.

6. Caractère de Cicéron. — Le caractère de Cicéron a été fort discuté. Beaucoup lui préfèrent César. Cependant, en France, on l'a toujours favorablement jugé. — **a)** Ce fut un homme *intelligent* et *clairvoyant*, qui sut rester *honnête* dans sa vie privée comme dans sa carrière politique, et cela à une époque très corrompue. — **b)** Cependant, à cause de son *manque d'énergie*, ces qualités ne produisirent pas en politique tous les fruits qu'on en pouvait attendre. — **c)** Comme traits accessoires, on note chez lui une *sensibilité* très vive, qui rendit son humeur trop mobile, et quelque *vanité* : il laisse facilement entendre qu'il est le plus grand des orateurs romains et répète trop souvent que son consulat a sauvé Rome de la ruine.

7. Les ouvrages de Cicéron. — Beaucoup d'ouvrages de Cicéron sont perdus. Ceux qui nous restent sont encore nombreux et variés. Aussi pouvons-nous étudier Cicéron : 1° comme orateur; 2° comme théoricien de l'éloquence; 3° comme philosophe; 4° comme écrivain épistolaire.

III. — CICÉRON ORATEUR

1. Les œuvres oratoires de Cicéron. — On distingue, dans les œuvres oratoires de Cicéron, d'une part les *plaidoyers*, d'autre part les *harangues*, discours politiques prononcés soit au Sénat, soit au Forum devant le peuple.

2. Les principaux plaidoyers. — C'est comme avocat que Cicéron se fit d'abord remarquer en prononçant le *Pro Roscio* (cf. plus haut). Mais ce discours n'est encore qu'une œuvre de jeunesse (Vers. Lat. N° 54). Ses chefs-d'œuvre sont : les *Verrines*, le *Pro Murena*, le *Pro Archia* et le *Pro Milone*. On cite souvent aussi le *Pro domo* (Vers. Lat. N° 63), le *Pro Caelio* et le *Pro Fonteio* (Vers. Lat. N° 31).

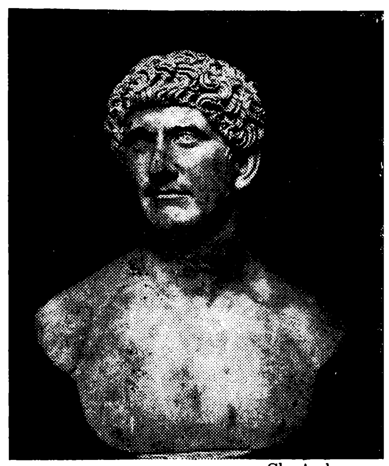
Les *Verrines (In Verrem)* comprennent sept discours prononcés ou préparés par Cicéron pour accuser Verrès (70). Prévoyant sa condam-

nation, Verrès s'exila avant la fin du procès. Les deux plus fameux discours sont le *De Signis*, sur les statues et objets d'art dérobés ou extorqués par Verrès aux Siciliens (Vers. Lat. Nº 10) et le *De suppliciis*, sur les atrocités commises illégalement par lui dans son gouvernement. (Vers. Lat. Nº 37.)

Dans le *Pro Murena* (63), Cicéron défend Muréna, qui venait de se faire élire consul pour l'année suivante, contre une accusation de brigue (corruption électorale).

Dans le *Pro Archia* (62), il soutient que le titre de citoyen romain appartient légitimement au poète grec Archias. Ce discours contient un brillant éloge des lettres. (Vers. Lat. Nº 19.)

Le *Pro Milone* (52) fut prononcé en faveur de Milon, meurtrier du démagogue Clodius. Les escortes de ces deux adversaires s'étant rencontrées sur la voie Appienne, une bataille s'était engagée, au cours de laquelle Clodius fut tué par Milon. Cicéron demande l'acquittement au nom du droit de légitime défense. Milon fut néanmoins condamné et dut s'exiler.



Cl. Anderson.

Le triumvir Marc Antoine (Musée du Vatican). Né en 83 av. J.-C., il était le petit-fils de l'illustre orateur Antoine (cf. p. 49) et le neveu du collègue de Cicéron dans le consulat. Des traits réguliers et une physionomie franche le rendaient sympathique, mais ses mœurs étaient détestables. Son ambition fut de la plus basse catégorie. La *Deuxième Philippique* trace de lui un terrible portrait. Il avait d'abord aidé Cicéron dans sa lutte contre Clodius; mais il s'attacha ensuite à César, auquel il fournit un prétexte pour sa révolte. Il fut son meilleur lieutenant dans la guerre civile et commanda l'aile gauche à Pharsale. Il se vanta plus tard d'avoir épargné Cicéron qu'il trouva à Brindes après la bataille. Après l'assassinat de César, Antoine et Cicéron se ménagèrent d'abord réciproquement. Mais bientôt les usurpations d'Antoine et les exhortations de Brutus décidèrent Cicéron à se jeter dans la lutte contre le futur triumvir.

3. Les principaux discours politiques. — On préfère généralement les plaidoyers de Cicéron à ses harangues : il possède, en effet, les dons de l'avocat plutôt que ceux de l'orateur politique. Néanmoins, deux séries de ses harangues contiennent des chefs-d'œuvre; ce sont les *Catilinaires*, prononcées soit au Sénat, soit devant le peuple, contre

le redoutable conspirateur, et les *Philippiques*, dirigées contre Antoine, lieutenant de César, qui aspirait à succéder au dictateur.

Les *Catilinaires* (63) comprennent quatre discours. Le premier (au Sénat) dénonce les projets de Catilina et le met en demeure de quitter Rome (Vers. Lat. N° 26). — Le second (au peuple) explique sa conduite de la veille à l'égard du conspirateur. — Le troisième (au peuple) apprend aux citoyens que Cicéron a fait arrêter les complices de Catilina demeurés à Rome et que la situation est sauvée. — Le quatrième (au Sénat) fut prononcé au cours de la séance fameuse où les sénateurs délibérèrent sur le sort des conjurés. Cicéron demande qu'on leur applique la peine de mort.

Les *Philippiques* (44-43) sont aussi nommées pour rappeler le souvenir des harangues de Démosthène contre Philippe, roi de Macédoine (p. 13). Cicéron y dénonce en quatorze discours l'ambition d'Antoine, pour exciter le Sénat et le peuple à le déclarer ennemi public. La *Deuxième Philippique*, qui trace le portrait d'Antoine dans sa vie privée et dans sa carrière politique, est surtout célèbre pour sa virulence. On préfère parfois les Philippiques aux Catilinaires parce que l'éloquence y semble plus spontanée. (Vers. Lat. N° 14.)

4. Cicéron orateur : ses qualités. — L'éloquence de Cicéron est allée toujours en s'améliorant. Au début de sa carrière, il avait été séduit par l'éloquence brillante de l'école asiatique. Obligé de baisser le ton pour ménager sa santé, gêné aussi plus tard par les critiques des néo-attiques, il adopta un genre plus simple; aussi se rattache-t-il à l'école rhodienne.

On loue surtout Cicéron :

a) ***Pour ses narrations.*** — L'exposé des faits est toujours chez lui d'une clarté et d'une adresse extrêmes. Il sait admirablement les *présenter sous un jour favorable* à sa cause (Vers. Lat. N° 10 et 37). On cite comme un modèle de narration oratoire le récit de la rencontre de Clodius et de Milon dans le *Pro Milone*.

b) ***Pour son esprit et son ironie.*** — Cicéron a beaucoup d'esprit. Ne reculant même pas devant le calembour, il répand à profusion dans ses discours le « sel romain », moins fin que le « sel attique », mais mieux adapté à la tournure d'esprit de son auditoire (Vers. Lat. N° 71).

c) ***Pour son pathétique.*** — Cicéron, qui est lui-même prompt

à s'émouvoir, s'adresse au cœur tout autant qu'à l'intelligence de ses auditeurs. La pitié et l'attendrissement, la colère et l'indignation trouvent chez lui *les accents les plus pathétiques.* Il nous apprend lui-même que, quand plusieurs orateurs prenaient successivement la parole, on le chargeait de prononcer le dernier discours qui, servant de *péroraison*, devait agir spécialement sur la sensibilité des juges (Vers. Lat. N° 37.)

5. **Cicéron orateur : ses défauts.** — On reproche toutefois à Cicéron :

a) ***Quelque manque de scrupule*** dans le choix de ses clients et des moyens de les défendre. Il plaide pour *Fontéius* (*Pro Fonteio*) que les Gaulois accusaient d'exactions aussi graves que celles de Verrès. Pour le faire acquitter, il détourne habilement la question en cherchant à déconsidérer les Gaulois et en rappelant des rancunes vieilles de plusieurs siècles (Vers. Lat. N° 31).

b) ***Un peu d'emphase.*** Il est certain qu'il grossit un peu ses effets et que la violence de son indignation est parfois un peu étudiée. On oppose ces artifices au naturel et à la vigueur nerveuse des Attiques, de Démosthène spécialement (cf. p. 13).

6. **Le style oratoire de Cicéron.** — **a)** Le style de Cicéron dans ses discours est d'une *variété* et d'une *souplesse* merveilleuses. Souvent bref, familier, enjoué, il devient parfois d'une *ampleur* magnifique. — **b)** Personne n'a étudié ou observé mieux que lui les lois délicates du *nombre*, c'est-à-dire de la cadence et de l'harmonie, applicables à la période oratoire. — **c)** Cependant on reproche à son style d'être un peu trop *verbeux* et trop *redondant*. Beaucoup de critiques expriment leur préférence pour la simplicité et la précision du style de Démosthène.

IV. — CICÉRON THÉORICIEN DE L'ÉLOQUENCE

1. **Les ouvrages de rhétorique.** — Cicéron n'est pas qu'un grand orateur, il est aussi un excellent maître de rhétorique. Il a étudié avec passion toutes les ressources de son art. Il a même écrit sur ce sujet plusieurs traités, surtout dans les périodes

où la politique lui laissait des loisirs, notamment après son exil et durant la dictature de César. Certains de ces ouvrages sont de simples cahiers de notes, mais le *De oratore*, le *Brutus* et l'*Orator* offrent un intérêt qui n'est pas seulement d'ordre technique. Les deux premiers sont écrits sous forme de dialogues.

Le *De oratore* (55 avant J.-C.) rapporte un dialogue fictif qui aurait eu lieu en 91 avant J.-C. dans la propriété de l'orateur Crassus, entre plusieurs personnages importants de l'époque. Les deux principaux interlocuteurs sont *Crassus* lui-même et *Antoine* (cf. p. 19 et Vers. Lat. Comm. N° 104). L'œuvre est divisée en trois livres. Le premier traite des connaissances nécessaires à l'orateur : Crassus, auquel Cicéron prête ses propres idées, exige une culture très étendue. Le second traite de l'invention et de la disposition : dans cette partie la parole est surtout donnée à Antoine. Le troisième parle de l'élocution, c'est-à-dire du style, et de l'action oratoire, c'est-à-dire de l'attitude, du geste et de la voix. Crassus insiste longuement sur ces divers points.

Le *Brutus* (46) est un dialogue entre Cicéron lui-même, le jeune Brutus *(M. Junius Brutus)* et un autre ami de l'orateur, Atticus. L'auteur y fait le tableau des longs efforts qui, chez les Grecs d'abord, chez les Romains ensuite, ont conduit l'éloquence à sa perfection. Le *Brutus* se trouve donc être une sorte d'histoire de l'éloquence. Cicéron y apprécie avec une indulgence excessive les vieux orateurs romains (Vers Lat. N° 126) et laisse entrevoir qu'il se considère comme le plus grand orateur de son pays.

L'*Orator* rassemble les traits qui font l'orateur idéal, tant au point de vue de la culture générale que des qualités techniques. Cicéron trace ainsi son propre portrait, et bien qu'il s'en défende, il semble se présenter comme le modèle achevé de l'orateur.

2. **La rhétorique de Cicéron.** — Cicéron s'est fait de l'éloquence une idée très élevée. La rhétorique n'est pas seulement pour lui l'art de convaincre et de charmer : elle embrasse toute la vie morale et intellectuelle de l'homme.

a) ***Au point de vue moral,*** il accepte la définition de Caton : l'orateur est un honnête homme habile à parler (*vir bonus dicendi peritus*).

b) ***Au point de vue intellectuel,*** l'orateur n'est pas un avocat vulgaire (*causidicus*), possédant quelques artifices de métier et beaucoup de pratique; c'est un homme dont l'esprit s'est développé en tous sens, du côté de la philosophie, de l'histoire, du droit civil, de la poésie même.

c) ***Au point de vue artistique,*** l'orateur doit réunir tous les dons de la nature, posséder les connaissances théoriques les plus complètes et avoir acquis dans la pratique journalière des affaires la plus sûre expérience.

L'art dans les ouvrages de rhétorique. — Cicéron a écrit avec beaucoup de soin ses ouvrages de rhétorique, en particulier le *De oratore* et l'*Orator*.

a) Les ***prologues*** et les ***digressions*** sont des parties spécialement travaillées et particulièrement intéressantes pour nous. Cicéron y parle de l'Etat, de lui-même et de ses amis, du destin des grands orateurs (Vers. Lat. N° 86); il y défend son genre d'éloquence contre les attaques des néo-attiques.

b) Le ***dialogue*** a pourtant moins de naturel que chez Platon. On reproche aux interlocuteurs un *souci excessif de leur dignité.* Leurs tirades sont longues et ressemblent à des conférences. Chez Platon, on voit Socrate converser assis dans l'herbe, les pieds nus; il faut aux personnages de Cicéron un banc de marbre et des coussins.

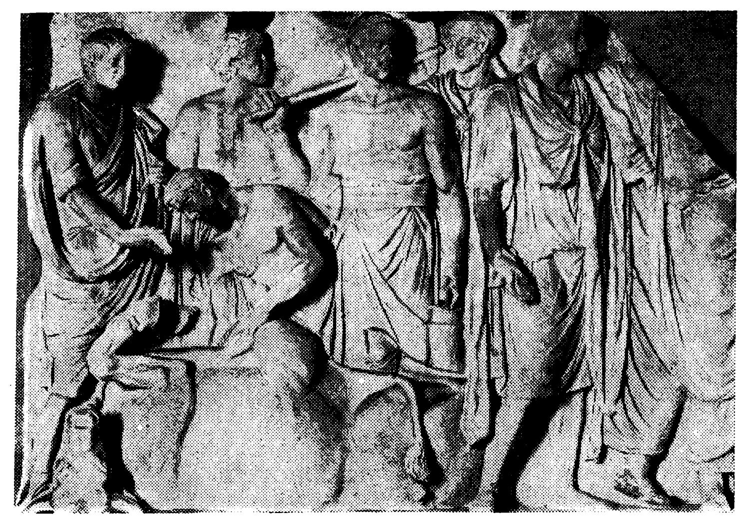
V. — CICÉRON PHILOSOPHE

1. Goût de Cicéron pour la philosophie. — Cicéron aima toujours la philosophie, qui était d'ailleurs fort en vogue à cette époque; mais il l'aima en Romain, c'est-à-dire moins pour la spéculation pure que pour l'utilité pratique. — **a)** *Au début de sa carrière*, il y voit une source abondante d'idées et de beaux lieux communs oratoires. — **b)** *Plus tard*, il prétend combler par patriotisme une lacune de la littérature latine en vulgarisant parmi ses compatriotes les doctrines des penseurs grecs. — **c)** *A la fin de sa vie*, quand les malheurs le frappent coup sur coup, il trouve dans la philosophie une occupation qui le distrait et une méditation qui le fortifie.

2. Principaux traités de philosophie. — Cicéron, justement parce qu'il recherche l'utilité pratique, s'est surtout occupé de politique, de morale et de religion. Il parle de politique dans le *De Republica* et le *De Legibus;* de morale, dans le *De senec-*

tute, le *De amicitia* et le *De officiis;* de religion dans le *De natura deorum* et le *De divinatione*.

I. Traités politiques. — Le *De Republica* ne nous est parvenu que par fragments dont le plus connu est le « songe de Scipion » *(Somnium*



Cl. Giraudon.

Scène de divination (Musée du Louvre). Le bœuf immolé en sacrifice est couché sur le dos. L'haruspice est à gauche, accompagné de trois sacrificateurs en tenue rituelle : buste nu et couronne sur la tête. L'un d'eux extrait les entrailles de la victime : le foie et le cœur étaient surtout examinés. A l'époque de Cicéron les gens cultivés ne croyaient plus guère à ce moyen de divination. Cicéron objecte en particulier (*De divinatione*, II, 12) que, quand l'examen d'une première victime a donné des résultats défavorables, on a coutume d'en immoler une seconde qui fournit souvent les présages les plus heureux. Il rejette d'ailleurs toutes les autres méthodes de divination : interprétation des prodiges ou du vol des oiseaux, astrologie, songes ou vaticinations.

Scipionis). Scipion Emilien voit en songe son grand-père adoptif, le premier Africain, lui apparaître pour lui expliquer la destinée des âmes après la mort (Vers. Lat. Comm. N° 84). — Le *De legibus* essaie de fonder la politique sur les plus hautes conceptions de la philosophie et de la religion; c'est aussi un éloge de la constitution et de la législation romaines.

II. Traités moraux. — Dans le *De senectute* (44) nous voyons le vieux Caton entreprendre l'éloge de la vieillesse dont il fait adroitement ressortir les avantages en laissant dans l'ombre les inconvénients.

— Dans le *De amicitia* (44) Lélius, ami de Scipion, explique la beauté et le profit de la véritable amitié. Il ne la croit possible qu'entre gens vertueux. — Le *De officiis*, dédié par Cicéron à son fils Marcus, est une sorte de manuel de morale où l'auteur distingue l' « utile » de l' « honnête », et déclare que l'honnête, c'est-à-dire la vertu et le désintéressement, doit toujours l'emporter sur l'utile, c'est-à-dire sur l'intérêt égoïste (Vers. Lat. N° 92).

III. Traités de religion. — Le *De natura deorum* (44) discute diverses opinions sur l'existence et la nature des dieux. On y voit nettement que le polythéisme gréco-romain ne satisfait pas Cicéron (Vers. Lat. N° 34). — Le *De divinatione* tend à montrer que la connaissance de l'avenir par l'interprétation des présages est impossible et que d'ailleurs elle nous serait plus nuisible qu'utile (Vers. Lat. N° 24). — On peut citer encore le *De finibus*, qui traite du souverain bien (Vers. Lat. N° 113), et les *Tusculanes* où Cicéron affirme l'immortalité de l'âme (Vers. Lat. N° 122).

3. Les doctrines philosophiques de Cicéron. — Nous n'avons pas à discuter les doctrines philosophiques de Cicéron. Remarquons seulement les points suivants : — **a**) *Ces doctrines ne sont pas originales;* il les a empruntées aux Grecs. On lui reproche même de ne pas les avoir toujours bien comprises. Il n'est en tout cas qu'un simple vulgarisateur. Il garde le mérite d'avoir enrichi et assoupli la langue philosophique latine en créant le vocabulaire technique qui lui manquait. — **b**) *Ces doctrines ne sont pas très consistantes.* Cicéron est un éclectique : il semble personnellement se rattacher à la Nouvelle Académie, c'est-à-dire au scepticisme; mais quand il songe à la morale, il se sent plein de sympathie pour les stoïciens. Quant aux Epicuriens, il les combat persévéramment.

VI. — CICÉRON ÉCRIVAIN ÉPISTOLAIRE

1. La correspondance de Cicéron. — **a**) Il nous reste de Cicéron une *vaste correspondance*. Son expérience de l'art d'écrire, sa facilité à s'épancher, la multitude des affaires auxquelles il fut mêlé et des hommes avec lesquels il entra en relations, expliquent le nombre et l'importance de ses lettres : nous en verrons plus loin l'intérêt.

b) *Ces lettres n'ont pas été écrites pour être publiées.* A la différence de celles de Pline, par exemple (cf. p. 152), elles

étaient destinées uniquement au correspondant, nullement à la postérité. Après sa mort seulement, son meilleur ami Atticus et son fidèle affranchi Tiron les recueillirent et les publièrent.

2. Les recueils de lettres. — a) Nous possédons 900 lettres de Cicéron. C'est bien peu si l'on songe au nombre de celles qu'il a dû écrire. Ce n'est même qu'une partie peu considérable de ce qui avait été publié dans l'antiquité. Ces lettres sont groupées en plusieurs recueils d'après le nom des correspondants auxquels elles sont adressées. Parfois des lettres des correspondants eux-mêmes sont jointes à celles de Cicéron.

b) Il reste aujourd'hui quatre recueils : 1° *Ad Atticum*, renfermant 16 livres; 2° *Ad familiares*, où l'on trouve parmi les correspondants Térentia, femme de Cicéron; 3° *Ad Quintum fratrem*, où figure une lettre célèbre adressée à Quintus, au moment où il était propréteur en Asie : Cicéron lui trace les devoirs d'un bon gouverneur de province; 4° *Ad Brutum*.

3. Intérêt des lettres de Cicéron. — La correspondance de Cicéron a pour nous un intérêt extrême. Dans les temps modernes, seule la correspondance de Voltaire peut lui être comparée.

a) ***L'intérêt historique*** y est double. D'une part nous retrouvons les principaux *personnages* et les grands *événements* politiques de l'époque la plus curieuse de l'histoire romaine, jugés, non plus à la tribune ou au Sénat, mais dans toute la liberté des épanchements intimes. D'autre part ces lettres, où abondent les *confidences* sans apprêt, nous renseignent sur les détails familiers de la vie antique bien mieux que les œuvres destinées au public.

b) ***L'intérêt psychologique*** n'y manque jamais. Nous apprenons à connaître les amis de Cicéron, sa femme *Terentia*, son frère *Quintus*, son fils *Marcus*, sa fille *Tullia;* mais surtout nous y voyons Cicéron lui-même, avec son caractère si mobile, tantôt véhément et grave, tantôt gai et plaisant, tantôt abattu et désespéré, jamais ennuyeux.

c) ***L'intérêt littéraire*** n'est pas moindre. Cicéron va de l'éloquence la plus ample au ton le plus familier. Lui qui se montre si sévère pour son vocabulaire et sa syntaxe dans ses autres ouvrages, se met ici plus à l'aise : lui-même avoue qu'il recourt parfois au langage du peuple (*plebeius sermo*).

VII. — CONCLUSION SUR CICÉRON

1. Importance de Cicéron. — Cicéron est l'écrivain de beaucoup le plus important de la littérature latine.

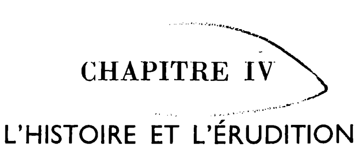
a) *D'abord par le nombre et la variété de ses écrits.* — Son œuvre, encore aujourd'hui considérable, touche à toutes les idées qui peuvent intéresser l'humanité et forme une sorte d'encyclopédie de la culture antique, présentée sous son jour le plus favorable et le plus moral.

b) *Ensuite, par la pureté de sa langue et son talent de styliste.* — Venu au moment où des efforts prolongés avaient assoupli le latin, il a porté la prose à sa perfection. Si l'on met à part l'œuvre, d'ailleurs peu considérable, de César, Cicéron reste le seul représentant de la prose purement classique. Dès qu'il a disparu, les premiers symptômes de décadence se manifestent.

2. Renommée de Cicéron. — **a)** *Cicéron ne fut peut-être pas apprécié de son temps à son juste mérite.* Certaines préférences littéraires, certaines tendances politiques et quelques traits de son caractère éloignèrent de lui l'admiration de plusieurs de ses contemporains.

b) *Après sa mort, justice lui fut rendue.* Pendant cinquante ans environ, l'établissement d'un nouveau régime politique ne permit guère de le louer publiquement, mais dès le règne de Tibère l'opinion publique voit en lui le plus grand orateur et le plus illustre écrivain de Rome.

c) Les *chrétiens* des premiers siècles le regardèrent toujours comme l'auteur païen le plus sympathique. Le moyen âge ne l'ignore à aucun moment. A la *Renaissance* on a pour lui une sorte de culte. Il est resté depuis l'auteur latin le plus étudié et le plus imité.



CHAPITRE IV

L'HISTOIRE ET L'ÉRUDITION

SOMMAIRE. — I. *Préliminaires*. — 1. Les genres autres que l'éloquence. — II. *César*. — 1. Biographie de César. — 2. Le caractère de César. — 3. Les œuvres de César. — 4. César historien. — 5. La clarté des Commentaires. — 6. La véracité des Commentaires. — III. *Salluste*. — 1. Biographie de Salluste. — 2. Les ouvrages de Salluste. — 3. Salluste est-il exact et impartial ? — 4. Salluste philosophe et psychologue. — 5. Le style de Salluste. — IV. *Cornélius Népos*. — V. *Varron*. — 1. Biographie de Varron. — 2. Les œuvres de Varron. — 3. Le « De lingua latina ». — 4. Le traité d'agriculture.

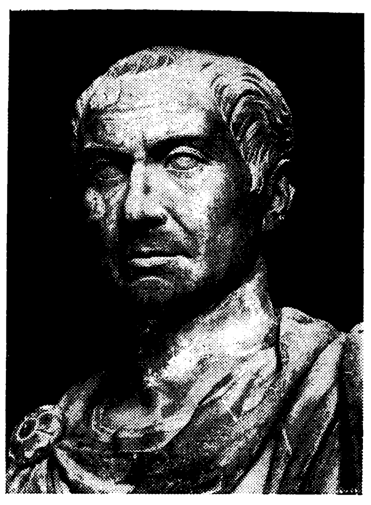
I. — PRÉLIMINAIRES

1. Les genres autres que l'éloquence. — C'est l'éloquence qui devait profiter surtout des rivalités politiques de cette époque. Mais les autres genres ne pouvaient manquer d'en subir plus ou moins directement l'influence. Ainsi *César* voit dans l'histoire un moyen de fortifier sa situation et de répondre à ses adversaires. *Salluste* y cherche à la fois une satisfaction de ses rancunes et une distraction au milieu des loisirs que lui impose sa prudence égoïste. D'autres écrivains semblent vouloir oublier le malheur des temps en se tournant vers le passé et en se consacrant à des travaux d'érudition ou à de simples compilations : c'est le cas de *Varron* et de *Cornélius Népos*.

II. — CÉSAR

1. Biographie de César. — César appartient surtout à l'histoire politique. Nous ne pouvons rappeler ici que les phases essentielles de sa vie.

a) ***Jeunesse.*** — Jules César (*C. Julius Caesar*) est l'un des rares écrivains latins originaires de Rome même. Il naquit en 100 avant J.-C. Sa famille, la *gens Julia*, prétendait descendre d'Iule, fils d'Enée. Apparenté à Marius, il faillit être victime, à dix-huit ans, des proscriptions de Sylla. Aussi dans les luttes politiques qui remplissent l'histoire de cette époque, il attacha toujours sa fortune à celle du parti démocratique.



Cl. Anderson.

Jules César (Rome, Palais des Conservateurs). Il existe de nombreuses statues romaines qui passent pour représenter César, et l'on sait qu'en effet ses portraits avaient été fort multipliés dans l'antiquité. Malheureusement, des différences assez sensibles existent entre elles. Tous ces portraits le représentent aux environs de la cinquantaine, les traits déjà fatigués. Selon Suétone, il avait le tempérament robuste, la taille élevée, le teint blanc, les yeux noirs et vifs. Il était fort fâché d'être chauve et, pour éviter les plaisanteries, il ramenait ses cheveux sur le front. De tous les décrets du Sénat portés en sa faveur, aucun, dit-on, ne lui fut plus agréable que celui qui l'autorisait à porter toujours en public une couronne de laurier.

b) ***Politique de César jusqu'au Consulat.*** — Très ambitieux, César employa pour parvenir à son but tous les moyens que cette époque corrompue semblait autoriser. Il s'endetta de sommes énormes pour gagner des partisans; son attitude au Sénat, quand on y discuta le châtiment des complices de Catilina, put laisser croire qu'il favorisait discrètement le conspirateur (63). En 60, il forma avec deux autres ambitieux, Crassus et Pompée, une association connue sous le nom de *premier triumvirat.* Parvenu par ce moyen au consulat en 59, il fit aboutir des lois agraires et appliqua des réformes favorables à la plèbe. Cette attitude lui valut d'être regardé comme le chef du parti démocratique.

c) ***Du proconsulat à la dictature et à la mort.*** — Après son consulat, César obtint le gouvernement de la Gaule cisalpine et de la Narbonnaise. Ce fut pour lui une occasion de conquérir la Gaule entière et d'organiser une armée aveuglément dévouée à sa personne (58-50.) Pompée, que son prestige inquiétait, obtint que le Sénat lui retirât son commandement. César, refusant d'obéir, franchit avec ses troupes le Rubicon, limite de sa province, obligea Pompée à quitter l'Italie et finalement le battit à Pharsale (48). Maître absolu de tout l'Empire romain, avec le titre de dictateur, il nourrissait les plus vastes desseins quand il mourut assassiné par les partisans de l'ancienne constitution (44 av. J.-C.).

2. Le caractère de César. — César est le type de l'ambitieux de génie.

a) Toutes les aptitudes si variées de son *intelligence*, toute son énergique *volonté*, toute son *activité* infatigable (Vers. Lat. N° 58) sont tournées vers un seul but : être le premier à Rome.

b) *Aucun scrupule moral* ne l'embarrasse. Sans être personnellement cruel, tout en se plaisant même à pardonner, il est impitoyable quand la réussite de ses projets l'exige.

c) A juger objectivement sa conduite et son rôle, on doit reconnaître que l'*ambition de cet homme de génie a rendu service* à la civilisation en préparant l'avènement de l'Empire. Ce nouveau régime était nécessaire à la tranquillité et au progrès du monde romain.

3. Les œuvres de César. — César avait publié plusieurs ouvrages, aujourd'hui perdus, qui révélaient les talents les plus divers : on y trouvait des *discours*, un traité de grammaire (le *De analogia*), des pamphlets comme l'*Anticaton*, et même des poèmes. Il ne nous reste que ses *Commentaires :* le *De bello Gallico* et le *De bello civili.*

Le *De bello Gallico* comprend huit livres, mais le dernier a été rédigé par Hirtius, lieutenant de César. Dans cet ouvrage César raconte en sept livres sept campagnes successives en Gaule. Les six premiers renferment l'histoire de la soumission des peuplades gauloises (58-53), de deux rapides incursions en Germanie au-delà du Rhin (55) et de deux débarquements en Grande-Bretagne (55 et 54). Le septième livre

nous apprend comment César triompha de la révolte générale dirigée par Vercingétorix (52). Cette œuvre est extrêmement précieuse pour nous, puisqu'elle contient les observations d'un témoin oculaire sur l'état de notre pays au Ier siècle avant J.-C. et le récit d'une conquête qui décida de l'avenir de notre civilisation.

Le *De bello civili* fait l'histoire de la guerre civile, depuis l'ultimatum envoyé par le Sénat à César, jusqu'au-delà de la mort de Pompée. Il s'arrête au début de la guerre d'Alexandrie. Cet ouvrage, qui n'a que trois livres, a été continué, probablement aussi par Hirtius.

4. César historien. — César est un historien d'une espèce toute particulière. Il ne désire pas la gloire littéraire pour elle-même, mais parce qu'elle peut augmenter son prestige et servir ainsi son ambition. Cette réserve faite, il mérite néanmoins d'être examiné comme tout autre historien, au point de vue de la clarté de son exposition et de la véracité de ses récits.

5. La clarté des Commentaires. — On a toujours vanté la clarté des *Commentaires*. — **a**) On y trouve, il est vrai, *un style limpide*, d'une simplicité et d'une sobriété parfaites, d'un naturel qui va jusqu'à laisser passer quelques négligences familières. — **b**) L'impression de clarté tient aussi à la *précision des détails*. César ne se perd pas en considérations vagues ou générales; il va droit aux faits, indique l'effectif de ses troupes et de celles de ses adversaires, donne les mesures de ses retranchements, note les distances et les heures (Vers. Lat. N° 28).

Et pourtant ni l'ensemble de la narration ni l'ensemble du livre ne nous donne pleine satisfaction à cet égard. — **a**) *César se contente de décrire les lieux en topographe militaire*. Son imprécision comme géographe a désolé les érudits : on a hésité longtemps sur l'emplacement d'Alésia, sur le lieu exact de plusieurs batailles importantes, sur l'identification de bien des villes. — **b**) *Il pique notre curiosité sans la satisfaire pleinement*. Ecrivain trop exclusivement militaire, il insiste sur des détails techniques et reste indifférent à la psychologie comme au pittoresque. Il ne nous dit presque rien des mœurs et des institutions de l'ancienne Gaule, de son aspect, du costume des habitants (Vers. Lat. N° 65).

6. La véracité des Commentaires. — **a**) On est tout d'abord frappé par l'air de véracité des *Commentaires*. L'auteur parle de lui-même à la troisième personne et l'on a l'impression

d'être mis directement en présence des faits. — **b**) Mais si l'on y regarde de plus près, on voit que le *De bello Gallico* est une apologie et le *De bello civili* une manière de pamphlet (Vers. Lat. N° 22). Dans l'un, César veut répondre à ceux qui, comme Caton, l'ont accusé d'avoir entrepris une conquête inutile; dans l'autre, il veut rejeter sur le parti de Pompée toute la responsabilité de la guerre civile (Vers. Lat. N° 2). — **c**) A-t-il souvent altéré la vérité ? Il est difficile de le savoir exactement, au moins pour la guerre des Gaules. Peut-être a-t-il simplement exagéré quelques chiffres en ce qui concerne les contingents de ses adversaires (Vers. Lat. N° 81).

En somme, les *Commentaires* ne sont encore que les *mémoires* d'un homme de génie. Salluste sera le véritable créateur de l'histoire.

III. — SALLUSTE

1. Biographie de Salluste. — a) ***Avant la guerre civile.*** — *Salluste* naquit en 87 avant J.-C. dans un municipe de la Sabine. Sa famille était plébéienne, mais riche. Dès sa jeunesse, avec l'ardeur qui caractérise son époque, il se jeta à la fois dans le travail intellectuel et le plaisir. Il obtint la questure à vingt-huit ans. Nommé tribun du peuple à trente-cinq ans, *il se mêla activement aux troubles* causés par la rivalité de Clodius et de Milon et soutint la fraction la plus avancée du parti démocratique. L'aristocratie paraît s'en être vengée en le faisant exclure du Sénat par le censeur sous prétexte de mauvaises mœurs (50 avant J.-C.).

b) ***Pendant la guerre civile et la dictature de César.*** — Dès le début de la guerre civile, César le fit rentrer au Sénat et lui confia même un commandement. Puis, satisfait de ses services en *Afrique*, il lui fit attribuer le gouvernement de cette province. Salluste en profita pour amasser *une immense fortune* à force d'exactions. Il triompha néanmoins dans le procès de concussion qui lui fut intenté à son retour.

c) ***Après la mort de César.*** — Après le meurtre du dictateur (44), Salluste abandonna la politique. Retiré dans sa magnifique propriété (*horti Sallustiani*) sur le Quirinal, il

s'occupa de la composition de ses ouvrages. Ennemi de Cicéron, il en épousa la femme divorcée *Terentia*. Il mourut en 34 avant J.-C.

d) ***Caractère de Salluste.*** — Dans ses ouvrages, Salluste prend une attitude de moraliste austère et critique amèrement la corruption de ses contemporains. Mais ce qu'on sait de lui permet de croire qu'il partagea les vices de son époque, notamment la soif du plaisir et l'ambition égoïste.

2. Les ouvrages de Salluste. — Salluste a écrit le *Catilina*, le *Jugurtha* et les *Histoires*. De ce dernier ouvrage, qui racontait une partie seulement des événements contemporains de Salluste, il ne nous reste qu'un petit nombre de courts fragments. Mais les deux autres nous sont parvenus en entier.

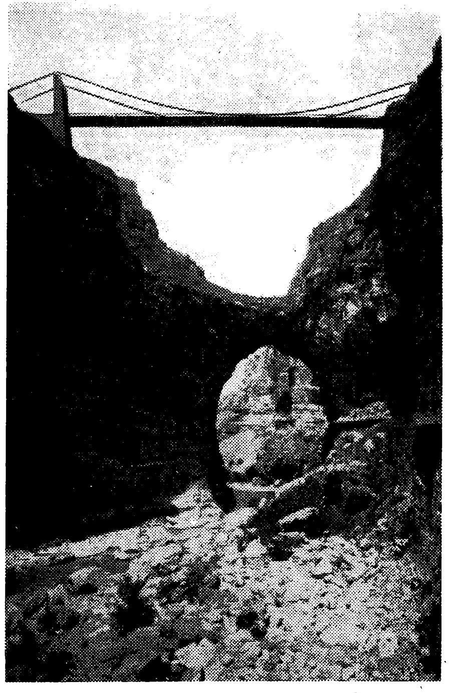
LE CATILINA. — L'introduction du *Catilina* nous rappelle que la gloire littéraire est aussi honorable que celle des armes. Puis l'historien trace le portrait de Catilina et de sa bande. Il indique le plan de la conjuration (63) et raconte comment le conspirateur démasqué dut sortir de Rome, où ses complices furent arrêtés et mis à mort par ordre du Sénat. Le livre se termine brusquement, comme un drame, par le récit de la bataille de Pistoie, où Catilina se fit tuer.

LE JUGURTHA. — *Le Jugurtha* raconte la guerre soutenue en Afrique (118-104) par les Romains contre Jugurtha, roi de Numidie. Après une préface analogue à celle du *Catilina*, l'auteur explique les causes de la guerre. Il raconte les premiers revers des généraux romains et le redressement de la situation par Metellus. Ce général, qui appartenait au parti aristocratique, est ensuite remplacé par le démocrate Marius. Jugurtha est finalement livré par son allié Bocchus entre les mains de l'ambassadeur romain, le jeune Sylla. L'intérêt de ce sujet est augmenté par le récit des querelles entre l'aristocratie et la plèbe, dont cette guerre avait été l'occasion.

3. Salluste est-il exact et impartial? — **a)** Salluste est généralement bien informé. Il lui était facile de recueillir des renseignements sur la conjuration de Catilina et l'on sait qu'en Afrique il s'était documenté sur la guerre de Jugurtha. On relève néanmoins chez lui quelques inexactitudes et quelques omissions. — **b)** L'impartialité laisse aussi à désirer. Salluste se vante d'écrire sans haine et sans faveur pour personne (*sine ira et studio*). Mais il ne pouvait oublier aisément les luttes auxquelles il avait pris part. Dans le *Catilina*, il amoindrit le

rôle de Cicéron et dissimule l'attitude équivoque de César; dans le *Jugurtha*, il exagère la corruption des nobles et l'appui prêté par eux à l'ennemi de Rome.

4. Salluste philosophe et psychologue. — a) Comme Thucydide, qu'il prend pour modèle, Salluste *raconte en philosophe.* Il



Cl. L. L.

Le ravin et le pont naturel du Rummel à Constantine. La passerelle qu'on aperçoit est située à 175 mètres au-dessus du fond du ravin. Constantine est l'ancienne *Cirta,* autour de laquelle se déroulèrent une partie des opérations de la guerre contre Jugurtha. C'est là que les ambassadeurs romains vinrent sommer Jugurtha de renoncer à y assiéger son cousin Adherbal. Jugurtha ne céda pas, mais ne put prendre la ville de force. Elle tomba ensuite aux mains de Metellus. Les envoyés de Bocchus, qui songeait à trahir son allié, vinrent y trouver Marius. Salluste, qui vit peut-être les lieux, n'insiste nullement sur la formidable position de la ville; plus soucieux de psychologie que de pittoresque, il se contente de dire : *Jugurtha propter loci naturam Cirtam expugnare non potest.* Constantine fut prise d'assaut par les Français en 1837.

recherche volontiers les causes des événements et les découvre surtout dans les mœurs et les caractères. Aussi la psychologie tient-elle chez lui une place importante.

b) Cette psychologie utilise plusieurs procédés. Tantôt Salluste trace un *portrait complet*, comme celui de Catilina; tantôt il établit un *parallèle*, par exemple entre Caton et César; tantôt encore il prête aux personnages des *discours fictifs* où leurs habitudes d'esprit et leurs intentions se trahissent un peu trop clairement pour la vraisemblance. On remarque spécialement le caractère de Jugurtha, dont quelques traits se retrouvent chez les habitants actuels de l'ancienne Numidie.

c) Cette préoccupation de la psychologie a pour conséquence le *manque de pittoresque*. En lisant le *Jugurtha* on ne soupçonnerait pas que l'auteur a vécu lui-même plusieurs années en Afrique.

5. Le style de Salluste. — Salluste est bien connu comme artiste du style. Il s'est efforcé d'imiter la concision de Thucydide, mais avec des phrases plus courtes que celles de son modèle. Ce *style haché* donne au récit une vivacité extrême, un peu artificielle. On sent également un peu d'affectation dans l'emploi fréquent de *formes archaïques*, de vieux mots et de vieilles tournures.

6. Conclusion. — Salluste est un écrivain de *grand talent*, qui a définitivement fondé le genre historique à Rome, mais à aucun point de vue on ne peut lui reconnaître du génie.

IV. — CORNÉLIUS NÉPOS

1. Cornélius Népos. — **a)** ***Biographie.*** — On ne sait presque rien de la vie de Cornélius Népos. Originaire de la Gaule cisalpine, il mena à Rome une vie paisible, entièrement vouée à l'étude. Il mourut aux environs de 24 avant J.-C.

b) ***Œuvre.*** — Nous n'avons plus qu'une partie de son *De viris illustribus*, celle qui contient de courtes biographies de généraux grecs, une *Vie de Caton* et une *Vie d'Atticus*, elles aussi fort brèves, et quelques fragments.

c) ***Appréciation.*** — Cornélius Népos est fort connu en raison des services que rend son petit livre à ceux qui débutent dans l'étude de la langue latine. Son style est en effet simple et clair, sa pensée sans complication ni profondeur. Mais il ne mérite pas le nom d'historien. Ce n'est qu'un modeste compilateur, dépourvu de critique, naïvement soucieux de moraliser, même en dépit de la vraisemblance psychologique et de l'exactitude des faits (Vers. Lat. N° 11). Ses personnages ne sont que des symboles édifiants dont les actions, racontées sèchement, sont présentées comme exemples d'une vertu particulière.

V. — VARRON

1. **Biographie de Varron.** — Né dans la Sabine en 116, *Varron* se trouve être l'aîné des écrivains de l'époque de Cicéron et de César. Attaché au parti de Pompée, il prit part à la bataille de Pharsale, mais César lui pardonna et lui confia la direction de la première bibliothèque publique de Rome. Il ne mourut que sous Auguste, en 27, âgé de près de 90 ans.

2. **Les œuvres de Varron.** — Travailleur infatigable, lisant et écrivant sans cesse, Varron acquit une érudition encyclopédique dont témoignent ses innombrables publications. On a estimé les volumes écrits par lui à 720, divisés en 74 ouvrages. Il ne nous reste plus qu'une partie de son *De lingua latina* et un traité d'agriculture en trois livres (*Rerum rusticarum libri tres*); mais les anciens pouvaient lire ses nombreux *traités de philosophie*, ses *Antiquités* et en particulier ses *Satires ménippées.* En imitant dans ces satires le philosophe grec Ménippe, qui mêlait la prose et les vers, Varron avait renouvelé un genre original, qui a donné son nom à notre célèbre Satire Ménippée du XVIe siècle.

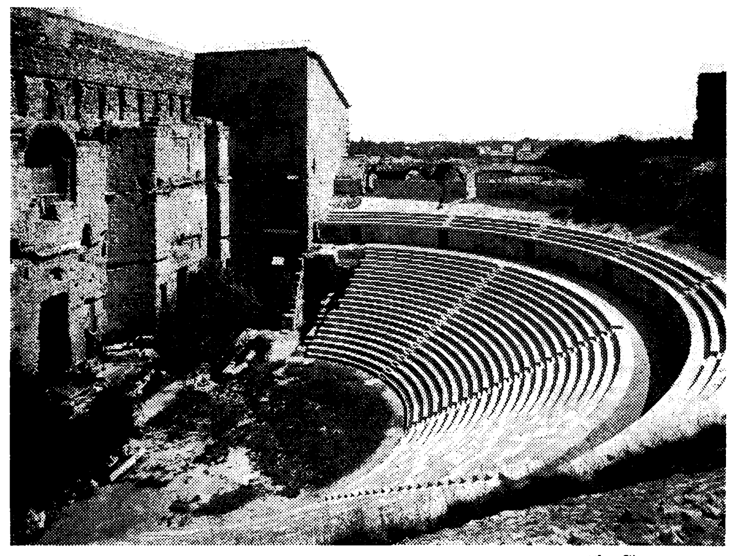
3. **Le « De lingua latina ».** — Les Romains s'étaient déjà intéressés à des recherches philologiques sur leur langue; toutefois Varron est le premier qui ait tenté une étude assez complète des *origines du latin* et des lois de la *dérivation des mots.* Cet ouvrage

témoigne encore de beaucoup d'inexpérience scientifique, mais Varron n'en a pas moins le mérite d'être en cette matière un véritable initiateur.

4. Le traité d'agriculture. — **a)** Les trois livres de cet ouvrage exposent la manière de gérer un grand domaine agricole au point de vue de la culture du sol et de l'élevage. Varron utilise à la fois son expérience personnelle de grand propriétaire foncier et son immense érudition. Aussi ses préceptes sont-ils bien supérieurs aux recettes empiriques ou superstitieuses de Caton. Il se montre aussi plus humain à l'égard des esclaves.

b) L'intérêt de ce traité technique est soutenu par des idées générales, car Varron est un philosophe, et surtout par des intentions patriotiques. Il s'agit de ramener les Romains à la terre. Varron travaille donc ici dans le même sens que Virgile, dont il put lire les *Géorgiques* à la fin de sa vie.

c) Varron est désireux de plaire à son lecteur. Il emploie le cadre du dialogue pour éviter une sécheresse trop didactique. Le style est sans prétention, mais ne manque ni de saveur ni de relief.



Cl. Champagne.

Un théâtre romain dans la Gaule Narbonnaise : le théâtre d'Orange. C'est le mieux conservé de tous les théâtres romains. Il fut construit sous l'empereur Hadrien. On estime qu'il a pu contenir jusqu'à 7.000 spectateurs. Les gradins qu'on voit ici ont été restaurés. Ils s'étageaient primitivement beaucoup plus haut. Le mur qui ferme la scène est encore debout (103 mètres) de longueur sur 36 de hauteur, mais la riche décoration qui le revêtait a disparu. Les spectateurs s'asseyaient simplement sur les gradins, qui étaient assez larges pour qu'on ne fût pas gêné par les pieds du spectateur placé au-dessus (cf. p. 7 et 34). César, dès le début du *De bello Gallico*, oppose les mœurs encore sauvages de l'ensemble de la Gaule à la civilisation déjà avancée de la « Province romaine » : *a cultu et humanitate provinciae longissime absunt.* Mais la conquête de César devait bientôt étendre jusqu'au Rhin la langue et la civilisation des Romains.

QUATRIÈME PARTIE

ÉPOQUE D'AUGUSTE

(43 avant J.-C. — 14 après J.-C.)

CHAPITRE PREMIER

CARACTÈRES GÉNÉRAUX

SOMMAIRE. — 1. Le nouveau régime politique. — 2. La transformation des mœurs. — 3. La littérature du siècle d'Auguste. — 4. La poésie et la prose à l'époque d'Auguste.

1. Le nouveau régime politique. — **a)** Le partage du monde romain entre Octave et Antoine n'amena qu'une paix précaire et fut à peine une trêve dans la guerre civile. Au contraire, la bataille d'Actium (30) où succomba Antoine, fit d'Octave, sous le nom d'Auguste, le maître unique de l'Empire et instaura vraiment un nouveau régime.

b) Désormais tout le pouvoir politique, partagé autrefois entre les principaux magistrats, se trouve réuni, avec les magistratures elles-mêmes, entre les mains d'un seul homme. Les formes extérieures du régime républicain sont maintenues, mais en réalité *une monarchie absolue est établie*. Auguste garde ce pouvoir jusqu'à sa mort (14 après J.-C.).

2. La transformation des mœurs. — **a)** *L'apaisement des querelles politiques* et le rétablissement de la sécurité des personnes

et des biens provoquent une *évolution rapide des mœurs*. La société romaine, bientôt ralliée dans son ensemble au nouveau gouvernement, apparaît plus riche et plus mondaine, plus polie et plus cultivée que celle des dernières années de la République. — **b**) *On lit beaucoup*. Jusque dans les provinces éloignées on connaît les écrivains à la mode. Les libraires deviennent nombreux; on ouvre des bibliothèques publiques. — **c**) Les préoccupations politiques étant supprimées et les ambitions individuelles ne pouvant plus se porter de ce côté, *les esprits se tournent vers la littérature*. On forme des cercles littéraires. Asinius Pollion introduit l'usage des « lectures publiques », réunions mondaines où les auteurs lisent leurs propres œuvres à un auditoire d'invités. — **d**) *Le vieux préjugé romain contre la littérature est bien mort*. Les arts, les lettres et les sciences sont en honneur auprès du prince comme auprès du public. Virgile, entrant au théâtre, est salué comme un grand personnage par les applaudissements des spectateurs. Aux yeux du peuple lui-même, la gloire d'un grand poète vaut celle d'un grand général. Auguste et son ministre Mécène reçoivent Virgile et Horace comme des amis.

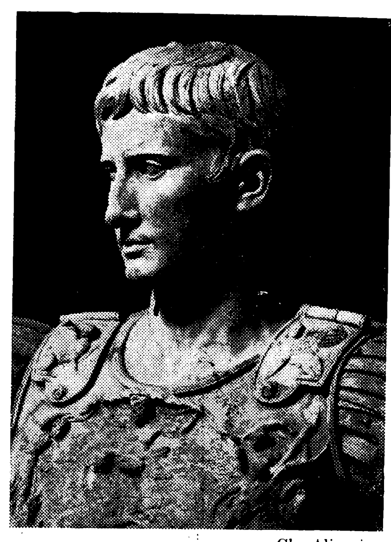
3. La littérature du siècle d'Auguste. — Sous le nom de *siècle d'Auguste* on réunit parfois cette période du règne d'Auguste avec l'époque de Cicéron. Cette expression devient alors synonyme de *période classique* de la littérature latine (*aurea latinitas*, cf. p. 56), de même que nous disons *Siècle de Périclès*, *Siècle de Louis XIV*. Cependant la littérature proprement contemporaine du règne d'Auguste (43 avant J.-C.-14 après) a des caractères particuliers. Elle porte plus nettement que la précédente les traits spéciaux du classicisme.

a) En effet, les tempéraments littéraires y ont moins d'ardeur et de violence, *plus d'équilibre et de mesure* : Virgile est plus classique que Lucrèce pour bien des raisons, mais notamment pour celle-là.

b) Autre marque de classicisme : cette littérature est *profondément nationale*. Les écrivains ont conscience d'appartenir à une race dont l'histoire a été extraordinaire. Tous sentent que la puissance romaine a atteint de leur temps son apogée. L'admiration des vieux Romains, dont les vertus ont forgé

cette destinée, s'impose aux écrivains les plus frivoles. Tous célèbrent Auguste comme le génie tutélaire de l'Empire.

c) Le *sentiment artistique* arrive alors à son plus haut degré de raffinement. Les écrivains grecs ne sont plus des modèles que l'on croit devoir copier servilement : les Romains se sont assimilé leurs procédés en les adaptant à leur génie propre. De même que la littérature n'est plus un instrument de combat, elle n'est pas non plus une occupation d'érudits ou de décadents : comme chez nous au XVIIe siècle elle est devenue « une distraction d'ordre supérieur faite pour être goûtée par l'élite de la société ». C'est la définition même de l'art au point de vue social et c'est aussi un des caractères du classicisme.



Cl. Alinari.

L'empereur Auguste (Musée du Vatican). Ce buste n'est qu'une partie de la statue trouvée en 1863 dans les ruines d'une villa de Livie. C'est l'un des portraits les plus authentiques d'Auguste. Le visage, jeune encore, est empreint d'une gravité sereine. Bien qu'Auguste soit représenté en *imperator*, l'ensemble de l'attitude est plutôt celle d'un pacificateur que d'un conquérant. C'est bien celui que Virgile, par la bouche de Tityre, désigne sous le nom de *juvenis* et dont il dit : *deus nobis haec otia fecit* (Eglogue I, vers 6 et 43). Cette statue est considérée comme un chef-d'œuvre de l'art romain.

4. La poésie et la prose à l'époque d'Auguste. — *La poésie atteint son apogée sous Auguste* (cf. p. 57) *avec Virgile, Horace, Ovide, Tibulle et Properce*. En revanche la prose ne s'honore que d'un seul grand écrivain : l'historien *Tite-Live*. C'est que l'éloquence s'est tue définitivement avec Cicéron : elle s'est éteinte en même temps que les grandes luttes politiques et sa disparition laisse un vide dans la littérature du règne d'Auguste.

CHAPITRE II

VIRGILE

SOMMAIRE. — I. *Biographie.* — 1. La jeunesse de Virgile. — 2. L'âge mûr. — 3. La composition des chefs-d'œuvre. — II. *Les Eglogues.* — 1. Composition des Eglogues. — 2. Les sujets des Eglogues. — 3. Défauts des Eglogues. — 4. Qualités des Eglogues. — III. *Les Géorgiques.* — 1. Composition des Géorgiques. — 2. Analyse des Géorgiques. — 3. La science dans les Géorgiques. — 4. La poésie dans les Géorgiques. — 5. Conclusion. — IV. *L'Enéide.* — 1. Le sujet de l'Enéide. — 2. Analyse de l'Enéide. — 3. Les imitations dans l'Enéide. — 4. Les caractères des personnages. — 5. L'Enéide poème national. — 6. L'Enéide œuvre profondément humaine. — V. *Conclusion sur Virgile.* — 1. Le génie de Virgile. — 2. Renommée de Virgile.

I. — BIOGRAPHIE

1. La jeunesse de Virgile. — Virgile (*Publius Vergilius Maro*; 70-19 avant J.-C.) était d'humble origine. Né en Gaule cisalpine dans une petite ferme du territoire de Mantoue, il fit ses premières études à Crémone. Il les compléta à Rome en s'adonnant à la rhétorique et surtout à la philosophie, dont il garda toujours le goût. Il était de retour dans son pays natal à vingt-huit ans, en 42 avant J.-C. C'est vers ce moment qu'il commença à composer des *églogues* ou *bucoliques*.

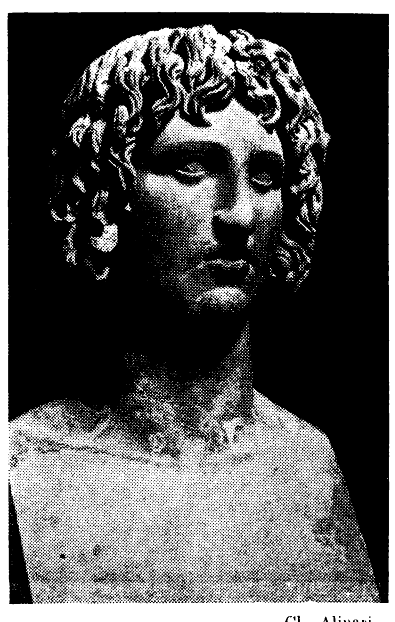
2. L'âge mûr. — Après la bataille de *Philippes* (42 avant J.-C.), Octave assigna des terres en Italie aux vétérans des guerres civiles. Ce fut aux dépens des villes qui avaient favorisé les meurtriers de César. Des confiscations eurent lieu sur le territoire de Mantoue et le petit domaine de Virgile faillit lui être enlevé. Probablement sur la recommandation de *Pollion*, justice lui fut rendue par *Octave*, mais les événements d'alors paraissent l'avoir décidé à s'établir ailleurs : depuis, il séjourna surtout en Campanie.

3. La composition des chefs-d'œuvre. — De 37 à 30 avant J.-C., Virgile composa ses *Géorgiques*. Aussitôt après, il entreprit l'*Énéide*. Il composait, dit-on, un petit nombre de vers tous les jours, de préférence dans la paix de la campagne. Son caractère timide et la faiblesse de sa santé le poussaient à rechercher la solitude.

4. La mort et la renommée. — Avant de mettre la dernière main à l'*Énéide*, Virgile voulut visiter la Grèce. Mais frappé d'une insolation à Mégare, il revint mourir à *Brindes* (19 avant J.-C.). Ses restes furent ensevelis à *Naples*.

II. — LES ÉGLOGUES

1. Composition des Églogues. — Virgile s'adonna probablement de bonne heure à la poésie. L'antiquité nous a légué quelques petits poèmes qui seraient ses premiers essais : certains comme la *Copa* ou le *Moretum* (Vers. Lat. N° 87) ne sont pas sans valeur. Mais les premiers écrits authentiques de Virgile sont les *Églogues* (litt. : morceaux choisis) qu'on appelle aussi *Bucoliques* (d'un mot grec, signifiant « berger »).



Cl. Alinari.

Virgile (Musée du Capitole). L'antiquité avait certainement dressé des statues à Virgile. Silius Italicus (voir p. 160) lui avait même élevé un autel. Mais les bustes antiques auxquels on a donné le nom de Virgile dans nos musées modernes, malgré la ressemblance certaine qu'on remarque entre eux, n'offrent guère de garanties de certitude. Celui que nous reproduisons ici n'est sans doute qu'un portrait idéal. On a cru retrouver dans cette physionomie la réserve modeste, la noble élégance, la douceur pleine de charme et d'élévation qui caractérisent la poésie virgilienne. Nous savons par ailleurs que Virgile était de haute taille, qu'il avait le teint brun, l'extérieur et les allures un peu rustiques, et que sa santé était fort délicate.

2. Les sujets des Églogues. — En principe, ce sont de courtes pièces qui mettent en scène des bergers, surtout rivalisant entre eux dans l'improvisation poétique (cf. Eglogues III et IV; Vers. Lat. N° 15). Mais on y rencontre aussi des pièces de circonstance dans lesquelles le poète fait allusion aux incidents de sa vie (Egl. I et IX) ou à des événements contemporains (Egl. V et X.)



Cl. Alinari.

Un berger antique (Musée de Latran). Cette statue, qui date des premiers temps du christianisme, est appelée « le bon pasteur ». La sculpture païenne avait créé le type du berger portant un mouton. Ainsi Hermès criophore, représenté sous cette forme, était honoré par les populations pastorales de la Grèce, en Arcadie notamment. Les premiers artistes chrétiens, païens convertis, adaptèrent aux idées chrétiennes les types consacrés de l'art. Ainsi dans les catacombes, Orphée, apaisant les animaux féroces, symbolise le Christ qui attire à lui les âmes pécheresses. Selon G. Boissier, le « bon pasteur » fut le symbole le plus ordinaire et pour ainsi dire officiel du Sauveur dans les premiers siècles de l'Eglise.

EGLOGUE I : *Tityre*. C'est un remerciement adressé à Octave. Mélibée, qui s'exile avec son troupeau, s'arrête quelques instants auprès de l'heureux Tityre qui conserve ses biens. — EGLOGUE II : *Alexis*. Le berger Corydon se plaint d'être délaissé par son ami Alexis. — EGLOGUE III : *Palémon*. Deux bergers se provoquent à une joute poétique. C'est le type du « chant amébée » ou alterné. — EGLOGUE IV : *Pollion*. Virgile célèbre la naissance d'un enfant qui ramènera l'âge d'or. Certains ont voulu voir dans cette églogue une sorte de prophétie applicable à J.-C. — EGLOGUE V : *Daphnis*. Deux

pasteurs chantent Daphnis, protecteur des bergeries et berger lui-même : on a pensé que Virgile célébrait ainsi l'apothéose de César. — EGLOGUE VI : *Silène*. Des bergers ont enchaîné Silène avec des guirlandes; pour obtenir sa liberté, il chante l'origine du monde. Ce chant est un fragment de poésie philosophique. — EGLOGUE VII : *Mélibée*. C'est un chant amébée analogue à la troisième églogue. — EGLOGUE VIII : *La Magicienne*. C'est encore une joute poétique : un des bergers raconte les opérations magiques pratiquées par une bergère. — EGLOGUE IX : *Mœris*. Mœris, serviteur du poète Ménalque, raconte comment un nouveau maître s'est emparé du domaine du poète. — EGLOGUE X : *Gallus*. C'est une sorte d'élégie où Virgile montre son ami, le poète Gallus, affligé par le départ d'une infidèle.

3. **Défauts des Eglogues.** — Virgile imite beaucoup Théocrite; cependant il est resté au-dessous de son modèle. — **a**) Ses *bergers* ne sont pas assez vivants. Ils sont loin déjà de la nature et l'on devine en eux les ancêtres des bergers enrubannés du XVIIIe siècle. — **b**) Ses *paysages* restent trop vagues; le poète se borne à quelques traits pittoresques. — **c**) Les *allusions personnelles* faussent un peu ce genre littéraire. Ce défaut, répandu par l'imitation de Virgile, fera de la plupart des églogues françaises (cf. Marot, Ronsard, Florian) de froides allégories.

4. **Qualités des Eglogues.** — Cependant les Eglogues révèlent déjà le grand poète, surtout par deux qualités essentiellement virgiliennes : **a**) la *sensibilité* d'abord : les choses, même inanimées, semblent sympathiser avec l'homme; les arbres et les fontaines regrettent Tityre absent; — **b**) ensuite l'*harmonie* : les vers des Bucoliques sont d'une douceur pénétrante que nous sentons encore aujourd'hui en dépit de notre prononciation inexacte. Au temps du poète, on les chantait au théâtre.

III. — LES GÉORGIQUES

1. **Composition des Géorgiques.** — Les Géorgiques (*Georgica*, mot grec signifiant « choses qui se rapportent au travail de la terre ») paraissent avoir été composées pour les raisons suivantes :

a) ***Le désir spontané de Virgile.*** — Après le succès des Bucoliques, le poète voulut s'illustrer par une œuvre de longue

haleine. Il semble avoir songé d'abord à un poème philosophique; mais il se rabattit ensuite sur un poème didactique où il chanterait la beauté et l'utilité de cette nature dont Lucrèce avait voulu décrire l'origine.

b) ***Les conseils de Mécène et peut-être d'Auguste.*** — Les protecteurs de Virgile le poussèrent probablement aussi dans cette voie. Tous deux comprenaient que l'œuvre de la régénération romaine ne pouvait se réaliser que si les citoyens revenaient aux goûts et aux vertus de leurs ancêtres, les laboureurs du Latium. Or l'agriculture, pour diverses raisons, était alors désorganisée. La poésie pouvait contribuer à son relèvement en idéalisant par le sentiment de la nature les âpres conseils du vieux Caton.

2. Analyse des Géorgiques. — Dans les quatre Chants des Géorgiques le poète décrit successivement le labourage, la culture des arbres et de la vigne, l'élevage des troupeaux, enfin les soins à donner aux abeilles. A chacun de ces sujets il rattache des *épisodes* ou digressions, qui sont l'ornement traditionnel du poème didactique.

PREMIER CHANT. *Le labourage.* Virgile invoque d'abord les dieux protecteurs de l'agriculture. Après avoir indiqué l'époque du labourage, il rappelle que la culture de la terre réclame des soins assidus et que la réussite dépend en outre de la volonté de Jupiter, qui seul peut accorder le temps favorable. La *description d'un orage en été* (v. 316-334) lui donne occasion de recommander la piété et l'observation des présages. A ce propos il raconte les *présages de la mort de César* (v. 466-488).

DEUXIÈME CHANT. *Les arbres et la vigne.* Virgile invoque Bacchus, puis indique les divers modes de reproduction des arbres : graines, boutures, marcottes. Il parle de leur amélioration par la greffe. La question du choix des terrains l'amène à faire l'*éloge de l'Italie* (v. 136-176). Le poète s'occupe ensuite de la culture de la vigne et couronne ce chant par le fameux *éloge de la vie champêtre* (v. 458-542; cf. Vers. Lat. N° 59).

TROISIÈME CHANT. *Les bestiaux.* Après avoir invoqué Palès et Apollon, le poète indique les soins à prendre pour le choix des espèces et l'élevage. Là se place le *combat de taureaux* (v. 219-241) dont il devait reprendre quelques traits à la fin de l'Enéide, à propos d'Enée et de Turnus. La description des dangers que courent les troupeaux le conduit à raconter l'*épizootie du Norique* (v. 474-566).

Quatrième chant. *Les abeilles.* (La place accordée ici à l'apiculture s'explique par l'importance du miel, qui, dans l'antiquité, servait de sucre). Virgile indique le meilleur emplacement pour un rucher. Le mieux est de le placer dans un jardin. A ce propos, Virgile regrette de ne pas pouvoir traiter de l'horticulture (cf. p. 138, Columelle) et se contente de l'*éloge du vieillard de Tarente* (v. 125-146), qui vivait de la culture de son petit jardin. La question des maladies des abeilles amène *la légende du pasteur Aristée* qui, ayant perdu ses abeilles, se procure de nouveaux essaims en laissant pourrir le corps de plusieurs taureaux sacrifiés.

3. La science dans les Géorgiques. — a) ***Ses sources.*** Virgile possédait une certaine expérience personnelle de l'agriculture; mais il s'est en outre documenté consciencieusement en consultant les sources grecques, telles que les « Travaux et les jours » d'Hésiode, l' « Economique » de Xénophon, l' « Histoire des animaux » d'Aristote. Il a étudié aussi les œuvres de ses compatriotes Caton et Varron, qui avaient composé chacun un *De re rustica.*

b) ***Sa valeur.*** — Les *Géorgiques* n'ont certes pas la rigueur d'un traité technique d'agriculture. On y trouve beaucoup d'affirmations gratuites et de recettes populaires. Néanmoins les contemporains pouvaient y puiser bien des renseignements utiles et ce poème représente réellement l'état de la science agricole à cette époque.

4. La poésie dans les Géorgiques. — Ce ne sont plus d'ailleurs des conseils techniques que nous cherchons dans les Géorgiques. Ce chef-d'œuvre doit son immortalité à la beauté de sa poésie, dont les sources principales sont :

a) L'*admiration de la nature* comme force inépuisablement féconde. Le poète révèle un profond sentiment de la vie universelle. Il se sépare de Lucrèce en introduisant dans ce sentiment la religion et la piété.

b) Un *sincère amour de l'agriculture*, qui nourrit les hommes, leur donne les joies les plus pures et entretient en eux les plus solides vertus. Comme patriote, il voit en elle l'origine de la grandeur de sa race.

c) Une *sensibilité profonde* : Virgile sympathise avec le pauvre laboureur qui tire sa subsistance du travail de ses mains; il s'attendrit sur le taureau exilé de ses pâturages, sur le bœuf terrassé à la charrue par une mort soudaine.

d) Une *puissance descriptive* admirable : une simple esquisse de quelques vers, un seul vers parfois, évoque tout un tableau grandiose ou charmant.

5. Conclusion. — Les Géorgiques sont un chef-d'œuvre de pensée profonde et d'art consommé; c'est le poème le plus achevé de Virgile et la plus belle œuvre de toute la littérature latine.

IV. — L'ÉNÉIDE

1. Le sujet de l'Énéide. — a) *Le choix du sujet.* — La bataille d'Actium (30 avant J.-C.) venait de consacrer la gloire d'Auguste. Une paix définitive s'établissait. Pour un Romain de cette époque, il apparaissait clairement que la puissance romaine était parvenue à son apogée et que le fils adoptif de César avait mis la dernière main à l'œuvre d'Enée, son lointain ancêtre. *L'admiration pour Rome et pour Auguste*, peut-être aussi *les instances de l'empereur* lui-même, décidèrent Virgile à tenter la composition d'une épopée nationale en décrivant l'*établissement d'Enée en Italie.*

b) *La légende d'Enée.* — Déjà dans l'Iliade, Enée, fils de Vénus et d'Anchise, apparaît comme un des plus braves parmi les Troyens. La légende grecque, en se développant, le représenta comme *chargé de transporter en Italie les pénates de Troie.* Les Romains accueillirent avec empressement ces légendes : ils imaginèrent que Romulus, fondateur de Rome, descendait d'Enée par les rois d'Albe. Cette idée s'accrédita encore davantage par suite de la fortune singulière de la famille de Jules César, qui se prétendait issue d'Enée.

c) *Avantages de ce sujet.* — Ce sujet offrait à Virgile un double avantage : *au point de vue littéraire*, il permettait de fondre l'épopée mythologique des Grecs avec l'épopée plus rigoureusement historique des vieux latins Ennius et Névius; *au point de vue patriotique*, il reliait l'époque contemporaine du poète aux plus lointaines origines de Rome et la destinée du peuple romain s'y affirmait dans sa magnifique unité.

d) ***La composition.*** — Après s'être tracé un plan très arrêté, Virgile rédigea d'abord certaines parties, sans s'astreindre à remplir progressivement ce plan. Surpris par la mort, il laissa certains passages complètement terminés, d'autres simplement ébauchés. On dit qu'il souhaita, au moment de mourir, qu'on détruisît cette œuvre, trop éloignée encore, à son gré, de la perfection. Ses amis résistèrent, mais on publia le poème sans changement, en laissant même des vers inachevés.

2. Analyse de l'Enéide. — L'Enéide renferme douze livres qu'on peut répartir en deux groupes de six. *Le premier groupe* (I-VI) correspond à l'*Odyssée* : Enée voyage à la recherche de la patrie promise comme Ulysse s'efforce d'atteindre Ithaque. *Le second groupe* (VII-XII) rappelle l'*Iliade* : les Troyens luttent pour obtenir leur nouvelle patrie, comme ils avaient lutté devant Troie contre les Grecs coalisés.

Première partie (I-VI) : Les voyages d'Enée. — Livre Ier. *L'arrivée à Carthage*. Le poète nous présente Enée au moment où il quitte la Sicile avec sa flotte pour gagner l'Italie. Mais Junon, ennemie de la race troyenne, le conduit à Carthage. La reine Didon lui fait le plus cordial accueil et même s'éprend du héros troyen. — Livre II : *Le récit rétrospectif d'Enée*. Enée raconte à la reine la nuit désastreuse où Troie périt dans les flammes. Nous apprenons comment le héros a pu s'échapper avec son père Anchise et son fils Ascagne. — Livre III : *Suite du récit d'Enée*. Enée raconte ensuite ses aventures depuis Troie jusqu'à Carthage. Il a abordé successivement en Thrace et en Crète. Il a retrouvé en Epire la « plaintive Andromaque ». Après avoir côtoyé le sud de l'Italie, il a abordé en Sicile, où il a perdu son père Anchise. — Livre IV : *Enée et Didon*. Le récit des dangers courus par le héros a achevé de captiver le cœur de la reine. Ils projettent de s'épouser. Mais Jupiter rappelle à Enée qu'il ne doit pas se laisser détourner plus longtemps de son but. Le Troyen s'embarque et Didon, désespérée, se tue. — Livre V : *Les jeux funèbres*. De retour en Sicile, Enée célèbre des jeux en l'honneur de son père Anchise; puis comme les femmes troyennes, lasses de tant de voyages, ont incendié plusieurs de ses vaisseaux, il part avec une partie seulement de ses compagnons et aborde en Italie aux environs de Cumes. — Livre VI : *Le voyage aux enfers*. Favorisé par la Sibylle, Enée pénètre par un souterrain dans les enfers afin de consulter les mânes de son père. Le vieillard lui explique la préexistence des âmes, lui montre ses principaux descendants et lui annonce les destinées de sa race.

Deuxième partie (VII-XII) : Les guerres d'Enée. — Livre VII : *Les causes de la guerre*. Enée débarque à l'embouchure du Tibre. Le

roi Latinus l'accueille avec bienveillance et lui promet la main de sa fille Lavinie. Mais Turnus, roi des Rutules, prétendait aussi épouser Lavinie; d'ailleurs les propres sujets du roi Latinus sont hostiles aux Troyens. — LIVRE VIII : *Enée cherche des alliés et reçoit des armes merveilleuses.* Enée va demander l'appui d'Evandre, qui règne sur les lieux où Rome s'élèvera plus tard. Le roi lui accorde 200 cavaliers commandés par son fils Pallas. De retour dans son camp, Enée reçoit des armes merveilleuses, forgées par Vulcain à la demande de Vénus. Sur le bouclier sont ciselés quelques faits mémorables de l'histoire future de Rome : la bataille d'Actium en occupe le centre. — LIVRE IX : *Le siège du camp pendant l'absence d'Enée.* Ascagne défend bravement le camp contre les Rutules. Deux amis, Nisus et Euryale, se font tuer en voulant aller prévenir Enée. — LIVRE X : *La grande bataille.* Les dieux délibèrent sur la situation; Jupiter exige que les destins suivent leur cours. Une grande bataille se livre, qui dégage le camp d'Enée, mais qui ne peut être décisive parce que Turnus et Enée ne se rencontrent pas. — LIVRE XI : *La marche sur Laurente.* Le roi Latinus songe à proposer la paix, mais Turnus s'y oppose et la lutte reprend sous les murs de Laurente. L'Amazone Camille périt dans la bataille et les Latins reculent. — LIVRE XII : *Enée et Turnus.* Après de nouveaux essais de pourparlers, la lutte recommence; finalement Enée rencontre Turnus et le tue.

3. Les imitations dans l'Enéide. — L'Enéide est le type de l'épopée savante. Virgile, à qui l'imagination de ses contemporains ne fournissait presque rien, a demandé beaucoup à l'imitation.

a) ***Les modèles.*** — Nous avons vu par l'ensemble du plan de l'Enéide qu'*Homère* surtout l'avait inspiré. L'idée du héros poursuivi par la rancune d'une divinité, le procédé du récit rétrospectif, la consultation des morts, sont autant de souvenirs de l'*Odyssée*. L'absence d'Enée analogue à celle d'Achille, les stratagèmes, les combats singuliers rappellent l'*Iliade*. Mais Virgile puise aussi à d'autres sources grecques. Les vieux poètes latins eux-mêmes, comme *Névius* et *Ennius*, que son génie allait faire oublier, lui ont suggéré des idées et fourni des expressions.

b) ***Les inconvénients de l'imitation.*** — Cette utilisation des œuvres antérieures a parfois égaré Virgile, surtout en ce qui concerne l'*emploi du merveilleux*. Il s'est cru tenu de faire intervenir les dieux dans l'action; non point, il est vrai, aussi naïvement qu'Homère (les dieux ont chez lui une dignité toute romaine); néanmoins cette lutte, même distante et courtoise,



Cl. Alinari.

Enée blessé (peinture murale de Pompéi). Au Ier siècle après J.-C., Virgile est déjà considéré comme un classique. Cependant on n'a trouvé parmi les peintures de Pompéi que cinq ou six tableaux dont l'Enéide ait fourni le sujet. Celui qu'on voit ici est le plus important. Enée vient d'être blessé par une flèche dont le fer est resté dans la plaie (En. XII, 318-383). « Mnesthée, le fidèle Achate et Ascagne ramenèrent Enée dans le camp... Voici qu'arrive Iapis, le médecin... Enée était debout appuyé sur sa longue lance... Auprès de lui était Iule... Iapis, retroussé à la manière des médecins, essaie en vain avec une pince d'arracher le fer de la flèche... Alors Vénus cueillit une plante et l'apporta... »

des dieux les uns contre les autres, peut sembler un procédé artificiel dans une œuvre de cette époque.

4. Les caractères des personnages. — Les personnages d'Homère sont des créations collectives de l'imagination d'un peuple. Il n'en est pas de même de ceux de Virgile : *il a dû les inventer lui-même;* or, l'invention dramatique n'est pas son don essentiel.

a) ***Le personnage principal.*** — Virgile a voulu réunir dans *Enée* la persévérance d'Ulysse et le courage d'Achille. Sa grande piété (*pius Æneas*), qui est son trait le plus original, fait de lui le type idéalisé du chef romain, à la fois prêtre et guerrier. Malheureusement, il apparaît parfois comme l'instrument un peu passif du destin.

b) ***Les personnages secondaires.*** — Les autres personnages de l'Enéide, à plus forte raison, manquent d'un certain relief. Les plus intéressants sont les caractères de femmes, que l'âme sensible de Virgile a mieux réussi à peindre. Citons *Andromaque*, dont le portrait a inspiré Racine, et *Didon*, qui est la création la plus parfaite de tout le poème.

5. L'Enéide poème national. — L'Enéide était vraiment le poème national de Rome : les Romains, et même les Latins et tous les Italiens, y retrouvaient : **a)** *Leur histoire* avec ses principaux épisodes habilement rattachés à l'action principale. — **b)** *Leurs rites* religieux, *leurs mœurs* et *leurs habitudes*, transposées dans une antiquité vénérable. — **c)** *Leurs légendes* et leurs traditions locales, même pauvres et prosaïques, enchâssées parmi les gracieuses légendes grecques. — **d)** *Leur caractère* symbolisé dans le héros principal et défini par opposition à celui des Grecs (Enéide, VI, 847 sqq.).

6. L'Enéide œuvre profondément humaine. — Mais ce poème garde son intérêt pour l'humanité de tous les temps : **a)** Nulle part on ne trouve plus de délicatesse ou de force dans la description de tous les sentiments du cœur humain; — **b)** Nul poète n'a éprouvé une pitié plus tendre pour toutes les souffrances humaines. On trouve partout chez lui « cette tristesse calme et profonde qu'éprouvent les grandes âmes devant les épreuves fatales des malheureux mortels ».

V. — CONCLUSION SUR VIRGILE

1. Le génie de Virgile. — On peut admettre que Virgile, considéré dans l'ensemble de ses œuvres, offre la synthèse la plus complète de la poésie.

a) ***Pour le fond:*** il unit merveilleusement la spontanéité nécessaire au sentiment poétique avec l'utilisation savante et réfléchie de toutes les ressources de l'art.

b) ***Pour la forme :*** son style, très travaillé et pourtant naturel, atteint sans effort tour à tour la puissance et la douceur. Sa versification, moins régulière en apparence, mais aussi moins monotone que celle d'Ovide, seconde merveilleusement l'expression.

2. Renommée de Virgile. — Aucun poète n'a été aussi constamment glorifié.

a) ***Dans l'antiquité.*** — Virgile fut apprécié de ses contemporains dès ses débuts. Son nom fut vite populaire et lui-même vécut entouré de la faveur d'Auguste. Après sa mort, ses œuvres devinrent rapidement *classiques*. Les *commentateurs* et les *grammairiens* latins ne cessent de s'en occuper. L'imitation constante des poèmes de Virgile protégea longtemps la poésie latine contre la décadence qui atteignit si rapidement la prose : au temps de Claudien et d'Ausone, les écrivains les savent par cœur.

b) ***Au moyen âge.*** — Virgile n'est jamais oublié au moyen âge : on lui attribue même une sorte de caractère sacré; il défile avec les prophètes dans les mystères. *Dante* le prend comme guide dans son Enfer.

c) ***Dans les temps modernes.*** — Depuis la Pléiade, toutes les écoles qui se sont succédé, même celles qui luttent contre l'imitation de l'antiquité, comme le Romantisme, n'ont cessé de l'admirer pour la *profondeur de son inspiration* et la *perfection savante* de ses vers.

Ecriture romaine : une affiche électorale de Pompéi. Des inscriptions peintes au pinceau en rouge et en noir sur les murs jouaient le rôle de nos modernes affiches. Elles servaient, entre autres usages, à recommander les candidats aux électeurs. Celle-ci dit : *M(arcum) Holconium Priscum II uvir(um) J(uri) d(icundo) pomari universi cum Helvio Vestale rog(ant)*, tous les marchands fruitiers d'accord avec Helvius Vestalis demandent (= recommandent aux électeurs) pour siéger au tribunal comme *duumvir* Marcus Holconius. La famille des Holconius faisait partie de l'aristocratie locale. Les deux frères Holconius avaient récemment rebâti le théâtre à leurs frais.

CHAPITRE III

HORACE

SOMMAIRE. — I. *Biographie.* — 1. Jeunesse d'Horace. — 2. La guerre civile. — 3. La carrière littéraire. — 4. Caractère d'Horace. — II. *Les Epodes et les Satires.* — 1. Les Epodes d'Horace. — 2. Les Satires d'Horace. — 3. Valeur d'Horace comme poète satirique. — III. *Les Odes.* — 1. Les modèles d'Horace. — 2. La double inspiration d'Horace. — 3. L'inspiration nationale. — 4. L'inspiration personnelle. — 5. Nature du lyrisme d'Horace. — IV. *Les Epîtres.* — 1. Origine de l'Epître. — 2. Distinction des Satires et des Epîtres. — 3. Les trois catégories d'Epîtres. — V. *L'Art poétique* d'Horace. — 1. Composition de l'Epître aux Pisons. — 2. Analyse de l'Art poétique. — 3. Appréciation de l'Art poétique. — 4. Conclusion sur Horace.

I. — BIOGRAPHIE

1. Jeunesse d'Horace. — Horace (*Quintus Horatius Flaccus*) naquit en Apulie, à Venouse, colonie romaine (65 av. J.-C.). Son père, bien qu'il ne fût qu'un affranchi parvenu à une honnête aisance, lui fit donner l'éducation la plus soignée à Venouse d'abord et plus tard à Rome. Ses études furent complétées par un *séjour à Athènes*, comme c'était l'usage pour les jeunes gens des meilleures familles.

2. La guerre civile. — Brutus, obligé de quitter Rome après le meurtre de César, essayait alors de trouver des partisans parmi les jeunes Romains qui achevaient leurs études à Athènes. Horace, âgé de vingt et un ans (44 av. J.-C.), le suivit, fut nommé tribun des soldats et assista avec ce grade à la bataille de *Philippes* où Brutus et Cassius furent vaincus par Antoine et Octave. Horace, autorisé par les vainqueurs à rentrer en Italie, dut acheter une simple charge de greffier (*scriba*) auprès d'un questeur.

3. **La carrière littéraire.** — Ses premiers essais poétiques le mirent en relation avec Virgile et Varius qui le présentèrent à Mécène, confident d'Auguste. Il devint bientôt l'ami de ce puissant personnage et reçut de lui une propriété aux environs de Tibur. Il y séjournait plus volontiers qu'à Rome. Il s'était adonné d'abord à la poésie satirique dans les *Epodes* et les *Satires;* il cultiva ensuite la poésie lyrique dans les *Odes;* à la fin de sa vie il trouva sa véritable voie de poète moraliste en écrivant ses *Epîtres*. Il mourut à cinquante-sept ans, en 8 avant J.-C.

4. **Caractère d'Horace.** — **a)** Horace était d'assez petite taille avec un peu d'embonpoint. C'était un *épicurien* aimant le repos et recherchant les plaisirs tranquilles. — **b)** On lui reproche d'avoir sacrifié ses tendances républicaines pour plaire à l'empereur; mais ce changement d'attitude semble avoir été le résultat d'une *conviction sincère*. — **c)** Du moins, il n'aliéna jamais sa liberté et maintint énergiquement son *indépendance*, même lorsque Mécène ou Auguste lui exprimaient simplement le désir de le voir en leur compagnie.

II. — LES ÉPODES ET LES SATIRES

1. **Les épodes d'Horace.** — Sous le titre assez impropre d'*Epodes* (Horace les appelle ses *Iambes*), on a réuni de petites pièces d'une inspiration assez variée. — **a)** Un bon nombre sont satiriques et répondent bien au titre d'*Iambes* (cf. Archiloque, (p. 5). Horace y attaque ses ennemis comme le poète Mévius ou la sorcière Canidie; il y raille les velléités de l'usurier Alfius qui, rêvant d'abandonner son métier pour vivre en paysan, trace un tableau idyllique des joies de la campagne. — **b)** Mais plusieurs épodes ne se distinguent guère des Odes, du moins pour le sujet. Le poète s'y désole de voir se perpétuer les guerres civiles ou chante la victoire d'Actium.

2. **Les satires d'Horace.** — Horace est plus à l'aise dans le cadre tout romain de la satire, simple causerie en hexamètres, où Lucilius avait donné l'exemple de la plus grande liberté. D'ail-

leurs, Horace réunit parfois ses *Satires* et ses *Epîtres* sous le nom de *Sermones* (conversations familières). Ce sont, en effet, des causeries sur un thème général, entremêlées d'anecdotes et d'allusions mordantes à des personnes déterminées. On peut les répartir en deux catégories.

a) ***Les satires morales.*** — Le poète y attaque les vices ou les ridicules par le *persiflage*, rarement par l'invective. Il s'en prend surtout aux avares, aux prodigues, aux usuriers, aux captateurs de testaments, aux philosophes, stoïciens ou autres, entichés de leurs doctrines, et même aux simples fâcheux. Selon lui, la sagesse consiste à savoir se contenter d'*une vie simple et frugale*.



Médaillon romain portant le nom d'Horace. Il serait imprudent de croire que ce médaillon, souvent reproduit comme étant le portrait du poète, représente réellement les traits d'Horace. Il s'agit d'un médaillon *contorniate* (dont le contour est garni d'un cercle). La fabrication de ces sortes de jetons, toujours en bronze, dont la destination est inconnue, mais qui semblent avoir quelque relation avec la représentation des jeux du cirque, ne paraît avoir commencé qu'au IVe siècle. Ils portent une tête de personnage célèbre.

b) ***Les satires littéraires.*** — Horace s'y défend contre ceux qui lui reprochaient d'avoir choisi le cadre de la satire ou de s'y montrer trop inférieur à Lucilius. Aux premiers il répond en invoquant la tradition des comiques grecs et des satiriques latins; aux seconds, en attaquant Lucilius, chez lequel il dénonce la facilité négligée et la dureté du style. Il soulève à cette occasion une véritable *querelle des anciens et des modernes* et se déclare partisan des modernes.

3. **Valeur d'Horace comme poète satirique.** — Autant qu'on peut en juger d'après la date de composition des diverses épodes ou satires, il semble que la manière d'Horace ait subi une évolution. Il s'est éloigné de plus en plus de certains défauts dus aux tendances réalistes du tempérament romain, pour

acquérir certaines qualités que lui suggéra peut-être la fréquentation d'un milieu plus raffiné, lorsqu'il fut devenu le familier de Mécène et d'Auguste.

a) ***Défauts.*** — Dans les *Epodes* et les *Satires*, plus d'une plaisanterie semble lourde, plus d'un trait apparaît trivial et grossier jusqu'à l'obscénité. Parfois la morale, bassement utilitaire, ne semble conseiller la fuite des excès que pour tomber dans un épicurisme sans élévation.

b) ***Qualités.*** — En revanche, dans quelques pièces, la causerie a une allure charmante. Elle est pleine d'esprit, d'imprévu, de naturel exquis. Notre La Fontaine lui-même ne semble pas avoir osé se mesurer avec Horace sur le thème « du Rat de ville et du rat des champs » (Liv. I, sat. VI, v. 79-117), et telle scène du « Repas ridicule » (Liv. II, sat. III, v. 54-78; Vers. Lat. N° 39) est bien supérieure à l'imitation de Boileau. Parfois la morale elle-même s'élève et conseille l'honnêteté, l'énergie et même la bonté.

III. — LES ODES

1. Les modèles d'Horace. — a) Horace est devenu *poète lyrique par volonté plutôt que par vocation.* Il lui fallait par conséquent des modèles. Or, il n'en pouvait trouver chez les Romains, dont le tempérament positif était peu fait pour ce genre de poésie. Seules, quelques pièces de Catulle étaient véritablement lyriques. Horace, qui se proposait précisément de combler cette lacune de la littérature latine, s'adressa donc aux maîtres du lyrisme grec.

b) Il n'osa pas rivaliser avec *Pindare:* il laissa de côté le *mètre* du poète dorien et n'essaya pas de compositions aussi vastes que les « odes triomphales ». Il se contenta de prendre parfois, à l'imitation de Pindare, une allure enthousiaste de poète inspiré et de dérouler les méandres d'une longue période. Habituellement il demande le point de départ de son inspirations aux Lesbiens *Alcée* et *Sapho* (cf. p. 5). Il s'en tient exclusivement à leurs *mètres* et compose comme eux des odes de longueur médiocre.

2. **La double inspiration d'Horace.** — Il faut distinguer, dans les quatre livres d'*Odes* que publia Horace, un double courant d'inspiration. — **a**) Certaines de ses pièces doivent être rattachées à l'***inspiration nationale.*** Les idées qu'il y exprime sont sincères sans doute, mais il paraît en avoir fait le thème de sa poésie lyrique sur la demande expresse de ses protecteurs; en tout cas, elles répondent moins bien aux tendances intimes de sa nature. — **b**) D'autres pièces, en revanche, relèvent d'une ***inspiration personnelle*** plus spontanée, mais aussi moins noble. L'accord n'est pas complet entre ces deux aspects de la pensée d'Horace.

3. **L'inspiration nationale.** — Il semble qu'Horace ait plus d'une fois résisté à ses protecteurs qui le poussaient à devenir une sorte de poète officiel. Il sentait bien la différence entre ses tendances intimes, très épicuriennes, et les sentiments généreux et patriotiques qu'on voulait lui faire célébrer. Peut-être aussi pensait-il que son talent lyrique n'était pas à la hauteur de ces sujets sublimes. Quoi qu'il en soit, les sentiments qu'il exprime répondent certainement à ses convictions.

   a) *Il maudit les guerres civiles* et souhaite que les Romains tournent contre l'étranger les armes avec lesquelles ils se sont si souvent entre-tués.

   b) Pour assurer cette paix intérieure, il invite tous les Romains à *se rallier autour d'Auguste.* Il célèbre avec enthousiasme les services rendus par l'empereur, qu'il considère comme l'auteur de la paix et le seul capable de la maintenir.

   c) Mais Auguste ne peut continuer son œuvre et cette œuvre elle-même ne peut être durable que si les citoyens reviennent aux antiques vertus. Il faut que les jeunes Romains retrouvent *le courage endurant* de leurs glorieux ancêtres, qu'ils apportent dans la recherche des honneurs l'*honnêteté la plus rigoureuse,* enfin qu'ils reviennent au *respect de la religion.* Ici la poésie d'Horace cherche visiblement à collaborer avec la législation d'Auguste pour la réforme des mœurs.

4. **L'inspiration personnelle.** — Au contraire, l'*inspiration personnelle d'Horace est entièrement épicurienne.* C'est pour cela qu'en dépit de son lyrisme officiel Horace est devenu pour bien des gens le type de l'épicurien léger et mondain, en oppo-

sition avec la gravité et presque l'austérité de Lucrèce. Quoi qu'il en soit, voici les principales règles de sa morale :

a) ***La recherche du plaisir.*** — C'est le fondement même de l'épicurisme; mais Horace conseille de fuir l'excès : les plai-



Cl. Anderson.

Un site cher à Horace : Les cascades de Tibur (actuellement Tivoli). Le site de Tibur (à 25 kilomètres à l'est de Rome) contrastait avec la mélancolie de la Campagne romaine. L'Anio forme en cet endroit des cascades célèbres. La nymphe Albunée, que l'on confondit ensuite avec la sibylle, y avait un temple. Horace, qui possédait une villa à quelques milles en amont (Epîtres I, XVI), a chanté à plusieurs reprises le charme de ce pays; il assure que la vallée de Tempé elle-même ne lui plairait pas autant que « Tibur avec ses cascades et ses frais vergers où serpentent les sources » (Odes, Livre I, VII).

sirs les plus simples sont les meilleurs et leur cadre le plus aimable est la campagne, au printemps, dans un site agréable comme celui de Tibur.

b) ***La fuite des passions.*** — Il faut éviter avec soin les passions qui troublent notre repos, spécialement l'*avarice* et l'*ambition.*

c) ***La pensée de la mort.*** — Horace nous ramène souvent à l'idée de la brièveté de la vie, mais ce n'est pas au nom d'un idéal élevé. Comme tous les voluptueux, il est hanté par la pensée que la mort vient mettre un terme à nos joies; il nous invite à les savourer hâtivement : *carpe diem*, presse-toi de jouir du moment présent.

d) ***Un grain de stoïcisme.*** — Tout épicurien qu'il est, Horace accorde pourtant quelque prix à certaines vertus qu'on rattachait communément à l'idéal stoïcien : l'énergie, la possession de soi, la résignation devant l'inévitable.

5. Nature du lyrisme d'Horace. — Depuis le Romantisme on s'est fait de la poésie lyrique une idée un peu particulière à laquelle le lyrisme d'Horace ne correspond qu'imparfaitement, soit pour le fond, soit pour la forme.

a) ***Pour le fond:*** les thèmes lyriques d'Horace ne sont pas ceux qui inspirent d'ordinaire la grande poésie. Lamartine les rejetterait avec dédain, et V. Hugo devient souvent médiocre quand il y touche. Si l'on met à part certains *lieux communs de morale patriotique*, il ne reste guère, pour alimenter sa poésie, que quelques *maximes de sagesse païenne*, toutes pratiques et terre à terre. Il faut être revenu de bien des enthousiasmes pour y trouver pleine satisfaction.

b) ***Pour la forme:*** rien chez Horace n'est abandonné au hasard de l'inspiration; les difficultés de la versification, dans le mètre délicat qu'il a choisi, ne lui permettaient d'ailleurs aucun laisser-aller. On trouve dans les Odes une science merveilleuse des ressources de l'art et des règles du goût, un sens de la mesure qui font de cette œuvre *un modèle parfait de classicisme*.

IV. — LES ÉPITRES

1. Origine de l'épître. — On avait imaginé bien avant Horace d'utiliser le cadre de la lettre comme genre littéraire et même d'y introduire la versification. Mais par les *sujets* qu'il y traite, par la *liberté de l'allure*, par le *naturel du ton* mi-sérieux et mi-plaisant, Horace a fixé pour toujours la physionomie de ce genre littéraire.

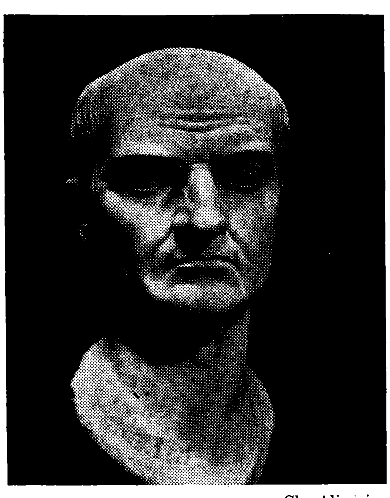
2. Distinction des « Satires » et des « Epîtres ». — Nous avons vu qu'Horace lui-même confondait ses *Satires* et ses *Epîtres* sous le nom de *Sermones* (Causeries). En effet, au premier abord on ne saisit pas bien ce qui les sépare. Cependant cette distinction ne subsiste pas sans motifs. — **a**) Les *Satires* sont une œuvre de jeunesse, les *Epîtres* appartiennent à la maturité du poète. — **b**) Le ton est plus calme dans les *Epîtres* et surtout beaucoup moins railleur et moins mordant. — **c**) Bien que beaucoup de questions analogues de morale ou de littérature soient abordées dans les deux séries de pièces, elles sont traitées avec un esprit assez différent. — **d**) La plupart des *Satires* s'adressent au public, tandis que toutes les *Epîtres* ont un destinataire spécial, dont la situation et le caractère influent grandement sur le ton de chacune. — **e**) L'art a plus de maturité dans les Epîtres. La causerie a acquis plus d'aisance; elle est plus sévèrement surveillée sous le rapport du goût et de la décence; la versification elle-même est plus soignée.

3. Les trois catégories d'épîtres. — Les vingt-trois épîtres d'Horace sont rangées en deux livres fort inégaux. Il est plus naturel de les ranger en trois catégories suivant les sujets : les épîtres familières, les épîtres philosophiques et les épîtres littéraires.

a) ***Les épîtres familières.*** — Elles ressemblent par le ton et le sujet à une correspondance ordinaire. Il s'agit d'invitations (I, 5), de recommandations (I, 9), de demandes de renseignements. La plus caractéristique est celle que le poète envoie à Mécène pour lui rappeler aimablement, mais fermement, à l'occasion d'une invitation un peu trop pressante, qu'en acceptant les bienfaits d'un protecteur le poète n'a pas entendu aliéner sa liberté.

b) ***Les épîtres morales.*** — Assagi par l'âge et devenu le guide moral de quelques jeunes Romains, Horace tempère sa philosophie épicurienne et se rapproche du stoïcisme. Mais son amour de la tranquillité n'a pas changé : il conseille aux jeunes, s'ils veulent cultiver l'amitié des grands, de le faire avec prudence et dignité, mais pour lui il préfère se tenir à l'écart et, dans le calme de la campagne, apprendre à limiter ses désirs.

c) ***Les épîtres littéraires.*** — Horace y reprend les questions déjà traitées dans ses satires littéraires : il y raille de nouveau les partisans entêtés des anciens. L'*épître à Auguste* renferme un bel éloge de la poésie et quelques sages réflexions sur l'histoire de la littérature à Rome, spécialement en ce qui concerne le genre dramatique. Quant à l'*Epître aux Pisons*, elle mérite par son importance d'être étudiée à part.



Cl. Alinari.

Mécène (Rome, Palais des Conservateurs). Ministre et ami d'Auguste, Mécène (69-8 av. J.-C.) ne voulut jamais d'autre titre que celui de chevalier romain. Il aida Auguste à conquérir le pouvoir et s'entremit habilement pour rallier les opposants au nouveau régime. Son meilleur titre de gloire est d'avoir protégé les écrivains et les artistes, spécialement Virgile et Horace dont il fut le bienfaiteur et l'ami. Son nom est devenu synonyme de protecteur éclairé et généreux des lettres et des arts.

V. — L'ART POÉTIQUE D'HORACE

1. Composition de l' « Epître aux Pisons ». — Les deux fils de Calpurnius Pison, ami du poète, se destinaient à la littérature, peut-être spécialement au théâtre. Horace, dans une longue lettre de 476 vers qui est son dernier ouvrage, leur adresse des conseils dont l'ensemble forme un véritable *art poétique:* d'ailleurs, dès le temps de Quintilien, on désignait déjà sous ce titre la *lettre aux Pisons*.

2. Analyse de l' « Art poétique ». — Il ne faut pas chercher dans l'*Art poétique* un plan logique et bien proportionné : c'est une causerie familière, un peu décousue. Ce n'est pas non plus un traité complet, où seraient examinées toutes les questions relatives à la poésie. Il semble qu'Horace songe surtout au théâtre.

PREMIÈRE PARTIE : *Préceptes généraux.* L'unité est la première condition de toute œuvre d'art. Pour y atteindre, sachons choisir un sujet en rapport avec nos capacités; pour les mots, servons-nous du vocabulaire autorisé par l'usage. — DEUXIÈME PARTIE : *Préceptes techniques.* Les genres littéraires sont distincts : chacun a ses lois qu'il faut connaître et respecter. Dans l'épopée on évitera l'emphase et l'on se réglera sur l'exemple d'Homère. Quant au genre dramatique, il exige une vraisemblance parfaite dans la peinture des caractères suivant les âges et les conditions. La distinction nette entre la tragédie et la comédie est affirmée, le nombre des actes fixé. Admirateur des Grecs, Horace résume l'histoire de leur théâtre et reproche aux Romains de n'avoir pas su donner à leurs pièces le fini nécessaire. — TROISIÈME PARTIE : *Préceptes moraux.* La poésie est une œuvre de raison autant que d'inspiration. Le poète ne peut donc négliger l'étude de la philosophie. Il devra d'ailleurs travailler beaucoup, se méfier des approbations complaisantes et s'assurer du concours d'un critique compétent au jugement duquel il soumettra ses vers.

3. Appréciation de l' « Art poétique ». — On peut distinguer dans l'*Art poétique* deux sortes de préceptes. — **a**) D'une part, *les règles de bon sens*, toujours rigoureusement vraies, qui résument l'expérience d'un écrivain de premier ordre qui a beaucoup réfléchi sur son art. — **b**) D'autre part, *des préceptes spéciaux* dont l'ensemble forme la *doctrine classique :* caractère absolu du beau, union de l'inspiration et du travail, difficulté de la poésie, importance de la raison, du naturel et de la vraisemblance, distinction sévère des genres, imitation des Grecs. Tout cela exprime un idéal d'art qui sera celui de notre XVIIe siècle. Boileau, dans son *Art poétique*, pourra faire siens tous les préceptes d'Horace.

4. Conclusion sur Horace. — Horace présente des aspects trop divers pour avoir été goûté de la même manière que Virgile. Tantôt on lui a demandé surtout des *préceptes littéraires :* c'est le cas de la Renaissance et du XVIIe siècle. Tantôt on s'est attaché de préférence à sa *morale* ou plutôt aux tendances opposées de sa morale : les épicuriens répétant son *carpe diem*, d'autres, plus virils, récitant le *Justum et tenacem propositi virum* (Odes III, III, 1) et quelques maximes patriotiques ou stoïciennes. En raison de cette variété, aucun poète n'a été plus souvent cité qu'Horace.

CHAPITRE IV

LES POÈTES ÉLÉGIAQUES

SOMMAIRE. — I. *Préliminaires.* — 1. Les poètes secondaires de l'Epoque d'Auguste. 2. L'élégie à Rome. — II. *Tibulle.* — 1. Biographie. — 2. Les œuvres. — 3. Appréciation. — III. *Properce.* — 1. Biographie. — 2. Les œuvres. — 3. Le talent de Properce. — IV. *Ovide.* — Biographie. — 2. Les œuvres d'Ovide. — Le talent d'Ovide.

I. — PRÉLIMINAIRES

1. Les poètes secondaires de l'époque d'Auguste. — **a)** La poésie de l'époque d'Auguste est représentée avant tout par Virgile et Horace, mais bien d'autres poètes prétendaient alors à la notoriété. Leurs vers sont presque entièrement perdus pour nous. C'est le cas, par exemple, pour *Varius*, ami d'Horace et de Virgile, qui avait écrit des tragédies; pour *Gallus*, favori d'Auguste, par lequel il fut ensuite disgracié.

b) *Manilius*, auteur d'un poème didactique, les *Astronomiques*, que nous avons encore, mérite d'être au moins mentionné. Malgré tous ses défauts, dont le principal est de confondre l'astronomie et l'astrologie, son poème n'est pas sans quelque mérite.

c) Mais il faut insister sur trois de ces poètes secondaires contemporains d'Auguste, auxquels, à défaut de génie, le talent ne manque pas. Ce sont *Tibulle*, *Properce* et *Ovide*. Tous trois se sont consacrés à la poésie élégiaque.

2. L'élégie à Rome. — **a)** En Grèce, dès le VIIe siècle, l'élégie avait joui d'une grande vogue. Caractérisé simplement par le distique dit élégiaque (hexamètre suivi d'un pentamètre), elle s'adaptait aux sujets les plus variés. Elle avait été guerrière

avec Tyrtée, politique avec Solon, morale avec Théognis (cf. p. 5). — **b)** Les Alexandrins la consacrèrent surtout à l'expression des sentiments tendres et l'ornèrent d'allusions mythologiques. — **c)** Les Romains en firent le même usage : c'est surtout le mélancolique Tibulle qui en fit la « plaintive élégie ».

II. — TIBULLE

1. Biographie de Tibulle. — **a)** On sait peu de chose de la vie de Tibulle. Né probablement en 54, il mourut vers l'âge de trente-cinq ans (19 ou 20 avant J.-C.). Il appartenait à une famille riche qui fut dépouillée d'une partie de ses biens par les triumvirs après la bataille de Philippes. On a supposé que cette rancune l'avait empêché de nommer Auguste dans ses vers. — **b)** Il était peu enclin à la vie active; les seuls événements importants de son existence paraissent avoir été deux voyages, l'un en Aquitaine, l'autre en Orient.

2. Les œuvres de Tibulle. — Il nous reste, sous le nom de Tibulle, quatre livres d'Elégies. On estime que seuls les deux premiers sont de lui. Toutes ces petites pièces nous parlent de ses amis, de son protecteur Messala, du poète lui-même et de son amour pour *Délia*. Cependant, *sous forme de digressions*, Tibulle aborde parfois d'autres sujets : il chante la paix de la campagne, les cérémonies rustiques du culte romain, le bonheur de l'âge d'or; il fait l'éloge d'Osiris, la description des sept collines avant la fondation de Rome.

3. Appréciation de Tibulle. — Tibulle, après avoir été très admiré, est aujourd'hui l'objet de sérieuses critiques. — **a)** Son inspiration manque de force : par suite, ses idées sont un peu banales; l'expression est fluide, mais molle; la composition laisse à désirer et les digressions, fréquentes et prolongées, n'ont qu'un lien artificiel avec le sujet. — **b)** Tibulle apporte pourtant dans la littérature latine une note originale. A la différence des poètes de son temps, il parle peu de Rome, maudit la guerre et ne rêve que repos et bonheur familial. Sa sensibilité, moins largement humaine que celle de Virgile, mais tendre et mélancolique, fait parfois songer à notre Lamartine.

III. — PROPERCE

1. Biographie de Properce. — Né en Ombrie vers 46, Properce fit de bonnes études si l'on en juge par l'érudition dont témoignent ses vers. Il fut lié avec les principaux personnages de son temps, et protégé par Auguste lui-même. Comme Tibulle, il mourut prématurément, en 15 avant J.-C., âgé d'une trentaine d'années.

2. Les œuvres de Properce. — Il nous reste de Properce quatre livres d'*Elégies*. Les trois premiers sont presque exclusivement consacrés à chanter sa passion malheureuse pour *Cynthia*. Bien qu'il l'accuse d'être irascible, jalouse et même inconstante, il avoue qu'il ne peut se défendre de l'aimer. Même après la mort de Cynthia, le souvenir de cette passion le tourmente encore. Le quatrième livre renferme plusieurs élégies d'inspiration nationale où le poète expose l'origine de quelques monuments et de quelques cérémonies du culte romain, avec les légendes qui s'y rattachent.

3. Le talent de Properce. — Properce est le moins lu des élégiaques latins. Ce n'est pas qu'il soit inférieur à Tibulle; au contraire, son talent est supérieur en force et en élévation, mais ses défauts sont aussi plus frappants.

a) ***Défauts.*** — En disciple trop docile et trop appliqué des Alexandrins, il a pris un bon nombre de leurs défauts : l'abus de l'érudition mythologique ou géographique, le souci excessif du détail, qui le porte à rechercher les expressions contournées, pénibles et obscures, pour rendre les sentiments même les plus sincères et les plus naturels.

b) ***Qualité.*** — En revanche, l'âme de Properce est plus ardente que celle de Tibulle; ses sentiments sont plus profonds que ceux d'Ovide. L'amour de Rome, l'admiration de sa grandeur lui inspirent des accents émus qui le rapprochent de Virgile. Dans les élégies sentimentales, la violence de la passion qui l'exalte ou le torture, la fermeté et la vigueur concentrée de l'expression contrastent avec la douceur de Tibulle et la facilité d'Ovide.

IV. — OVIDE

1. Biographie d'Ovide. — a) ***Jeunesse.*** — Ovide (*Publius Ovidius Naso*) naquit à Sulmone, dans les Abruzzes, quelques mois avant la mort de Cicéron (43 avant J.-C.). Tout en suivant les leçons des rhéteurs, dont l'enseignement devenait de plus en plus artificiel, il cultivait la poésie et acquérait une facilité extrême dans l'art de versifier (*et quod tentabam scribere versus erat*).

b) ***Carrière littéraire.*** — Son père voulait le diriger vers la carrière des honneurs. Mais Ovide ne brigua que les plus humbles fonctions et n'arriva jamais aux magistratures qui lui auraient ouvert le Sénat. Séduit par la poésie et les plaisirs mondains, il devint bientôt l'auteur à la mode.

c) ***L'exil*** — Le bonheur et la gloire lui souriaient à la fois quand, vers la cinquantaine (8 après J.-C.), une disgrâce soudaine le frappa. Pour des raisons politiques ou autres, que le poète lui-même a voulu laisser dans l'ombre, Auguste l'exila à Tomes, sur le Pont-Euxin. En dépit des vers suppliants qu'il envoyait de là à Rome. Auguste, puis Tibère, furent inexorables. Ovide mourut à Tomes, en 17 après J.-C.

2. Les œuvres d'Ovide. — a) ***Les œuvres de jeunesse,*** qui valurent à Ovide la notoriété dans la société du début de l'empire, sont un recueil d'élégies, intitulé les *Amours*, et des lettres en vers, supposées échangées par les héros et les héroïnes de la mythologie, les *Héroïdes*. Il faut ajouter l'*Art d'aimer*, œuvre immorale qui fut peut-être la cause de son exil, et une tragédie, *Médée*, que nous n'avons plus.

b) ***Les œuvres de sa maturité*** sont les *Métamorphoses*, qui constituent son meilleur titre de gloire, et les *Fastes*, sorte de calendrier poétique qu'il laissa inachevé. Les élégies écrites durant l'exil forment deux recueils : les *Tristes* et les *Pontiques*.

Dans *Les Amours*, Ovide célèbre une femme nommée Corinne, qui à la différence de la Leslie de Catulle, de la Délia de Tibulle, et de la Cynthia de Properce, est peut-être une simple fiction. — Les *Héroïdes*, ne sont guère qu'un amusement. Pénélope et Ulysse, Didon et Enée,



Cl. Anderson.

Une scène des Métamorphoses : *Orphée et Eurydice* (bas-relief antique de la Villa Albani). Ovide donne une place importante à Orphée, le poète et musicien légendaire : tout le livre X et le début du livre XI lui sont consacrés. Ovide raconte ses aventures et place dans sa bouche plusieurs récits. Orphée avait obtenu de ramener des enfers sur la terre sa femme Eurydice, à condition que, durant le trajet, il ne se retournerait pas pour la voir. Il est représenté dans ce beau bas-relief au moment où il se retourne imprudemment (*avidusque vivendi flexit amans oculos*, Mét. X, v. 56). Eurydice est aussitôt reconduite dans les enfers par Mercure.

correspondent avec plus d'esprit que de sentiment sincère. Tous semblent avoir fréquenté les cours des rhéteurs et les cercles mondains.

Les *Métamorphoses*, en quinze livres, forment une galerie pittoresque de toutes les « transformations » merveilleuses rapportées par

la mythologie : on y voit des personnages changés en animaux, en arbres, en rochers. Commençant par le Chaos, le poète conduit son œuvre jusqu'à son temps et la termine par l'apothéose de César. Des transitions relient les épisodes et chacun est repris d'assez haut pour que l'œuvre entière forme une sorte d'encyclopédie des légendes mythologiques. La guerre de Troie elle-même et les aventures d'Enée trouvent place dans les derniers livres. On connaît surtout l'histoire de Phaéton, de Niobé (Vers. Lat. N° 23), de Dédale et Icare, de Philémon et Baucis, d'Hercule, d'Orphée, de Midas.

Avec les *Fastes*, le poète dit décidément adieu à son rôle d'amuseur mondain et léger pour collaborer au relèvement moral et religieux qu'Auguste avait entrepris. Il s'agit d'une sorte de catalogue des fêtes romaines où sont mentionnés les cérémonies, les monuments et les traditions qui s'y rattachent (Vers. Lat. N° 43).

Les *Tristes* et les *Pontiques* ne sont que les lamentations d'un exilé sans courage et sans fierté. La seule différence entre les deux recueils, c'est que les *Tristes* parlent au public ou à l'empereur, tandis que les Pontiques sont adressés à la femme d'Ovide ou à des amis déterminés.

3. Le talent d'Ovide. — On ne saurait regarder Ovide comme un grand poète, mais c'est un artiste dont le talent a des ressources d'une variété extraordinaire.

a) ***Le manque de profondeur.*** — On lui reproche de manquer de profondeur et parfois de sérieux. Même en laissant de côté ses œuvres légères, on observe que, dans les *Métamorphoses*, il a abordé les légendes mythologiques sans esprit religieux, n'y voyant que des thèmes tour à tour plaisants, pittoresques ou pathétiques; dans les *Fastes*, on ne trouve pas un sincère amour du passé national; aux *Tristes* et aux *Pontiques* il manque l'accent d'une douleur profonde. Ovide n'est jamais comparable à Virgile, dont la poésie est l'écho émouvant de toutes les joies et de toutes les souffrances humaines.

b) ***La souplesse de son talent.*** — La facilité même d'Ovide corrobore cette impresison. A une adresse incomparable de versificateur, il joint l'imitation intelligente des procédés des Alexandrins et l'étude approfondie des artifices des rhéteurs. Il s'inspire habilement des goûts d'une société raffinée, un peu précieuse et superficielle. Toutes ces influences ont contribué à développer en lui une virtuosité merveilleuse; mais on sent que la poésie n'est pour lui qu'un jeu, où d'ailleurs il est passé maître.

CHAPITRE V

LA PROSE A L'ÉPOQUE D'AUGUSTE

SOMMAIRE. — I. *L'éloquence, la science et l'histoire.* — 1. L'éloquence sous Auguste. — 2. La science. — 3. L'histoire. — II. *Tite-Live.* — 1. Biographie. — 2. L'ouvrage de Tite-Live. — 3. L'exactitude chez Tite-Live. — 4. Les intentions morales. — 5. Le talent littéraire de Tite-Live. — 6. Conclusion sur Tite-Live.

I. — L'ÉLOQUENCE, LA SCIENCE ET L'HISTOIRE

1. L'éloquence sous Auguste. — A l'époque d'Auguste, l'éloquence, n'étant plus soutenue par les passions politiques, se plie de plus en plus à l'enseignement artificiel des rhéteurs. Elle se réduit souvent à de simples exercices de déclamation sur des causes fictives (cf. p. 133).

2. La science. — L'apaisement des querelles politiques laisse à beaucoup de bons esprits le loisir de s'appliquer à la jurisprudence, à l'érudition ou à la science. Mais l'esprit romain étant peu porté à la spéculation pure, les sciences proprement dites sont surtout cultivées par les Grecs. Les Romains écrivent de préférence des traités techniques visant à une utilité immédiate. Tel est le traité de *Vitruve* sur l'architecture, qui fut regardé longtemps comme le guide infaillible de ceux qui voulaient imiter les constructions gréco-romaines.

3. L'histoire. — L'époque d'Auguste était favorable à l'histoire.

a) Les rancunes politiques se calment et l'établissement d'un nouveau régime, en reculant dans le passé la période républicaine, permet d'embrasser dans son ensemble l'accroissement merveilleux de la puissance romaine. — **b)** Une certaine tolérance du gouvernement permet de parler assez librement des

querelles passées. Il n'en sera plus de même après la mort d'Auguste.

Les ouvrages d'histoire de cette époque sont perdus. Il ne nous reste qu'un abrégé des *Histoires Philippiques* de *Trogue-Pompée*, dont nous reparlerons à propos de l'abréviateur *Justin* (cf. p. 171). L'ouvrage même de Tite-Live ne nous est parvenu que très incomplet.

II. — TITE-LIVE

1. Biographie de Tite-Live. — *Tite-Live* (*Titus Livius*) naquit en 59 avant J.-C., dans la Gaule Cisalpine, à *Padoue*, ville fort attachée au parti de Pompée. Fixé à Rome vers le temps de la bataille d'*Actium*, il paraît s'être consacré uniquement aux lettres et avoir employé la plus grande partie de sa vie à la préparation et à la composition de sa vaste histoire. Il s'occupa aussi des études de Claude, le futur empereur. Auguste le compta parmi ses amis sans lui tenir rigueur de ses sympathies pour l'ancien gouvernement : il l'appelait en riant « le Pompéien ». Tite-Live mourut en 17 après J.-C.

2. L'ouvrage de Tite-Live. — L'ouvrage de Tite-Live (*Ab Urbe condita libri*) embrassait toute l'histoire romaine depuis les origines jusqu'à Auguste. Il devait former 150 livres, mais l'auteur n'en avait écrit que 142 quand il mourut. Il ne nous en reste que la première décade (*Livres I-X*), la troisième, la quatrième et la moitié de la cinquième (*Livres XXI à XLV*). Nous avons en outre quelques fragments, comme celui qui raconte la mort de Cicéron (Vers. Lat. N° 53).

LIVRES I-X. — Le premier livre raconte les origines de Rome en passant rapidement sur les légendes primitives auxquelles Tite-Live ne croit guère. L'auteur expose ensuite l'histoire des rois et aborde les premiers temps de la République. Le dixième livre conduit le récit jusqu'à la troisième guerre Samnite, aux environs de 300 avant J.-C.

LIVRES XXI-XLV. — Après une lacune formée par la perte des livres XI à XX, la troisième décade raconte la seconde guerre punique dirigée par Hannibal du côté des Carthaginois (218 avant J.-C.). C'est la partie la plus connue de l'ouvrage. La quatrième décade et la cinquième suivent les événements jusqu'à la conquête de la Macédoine en 167 avant J.-C.

3. L'exactitude chez Tite-Live. — La première question qui se pose ici est la suivante : peut-on se fier à Tite-Live ? c'est-à-dire : quelle est sa conception de l'histoire ? consulte-t-il sérieusement les sources ? suit-il les règles de la critique historique ? est-il impartial ? la couleur locale est-elle exacte chez lui ?

a) ***Sa conception de l'histoire.*** — Tite-Live ne conçoit pas l'histoire comme une science et ne considère pas l'absolue exactitude des faits comme le but essentiel de ses efforts. Tout comme les autres historiens anciens, il insère des discours fictifs et s'attribue le droit d'arranger le détail de ses narrations conformément à la simple vraisemblance. Pour lui, il s'agit avant tout de *captiver* le lecteur par l'art littéraire et de l'*édifier* par de belles leçons de morale.



Cl. Alinari.

L'impératrice Livie, protectrice de Tite-Live (Musée du Capitole). On s'est demandé comment Tite-Live, originaire de la Gaule Cisalpine, avait pu pénétrer dans l'intimité de la famille impériale et être amené à s'occuper des études du jeune Claude, petit-fils de l'impératrice, auquel il communiqua le goût de l'histoire. On a supposé qu'il avait pu exister des rapports de clientèle entre la famille de l'écrivain et celle des Livius, à laquelle appartenait Livie (*Livia*).

b) ***L'utilisation des sources.*** — Tite-Live a lu les vieux annalistes latins ; il a même consulté les Grecs, Polybe, par exemple. Mais il ne va pas plus loin. Il s'applique à exposer en beau style les renseignements que lui fournissent ses prédécesseurs, mais il se soucie peu de les confronter. Surtout il ne recherche jamais les textes authentiques de lois ou de traités, dont beaucoup existaient encore de son temps.

c) ***La critique historique.*** — Tite-Live n'est guère disposé à ajouter foi aux légendes merveilleuses, aux prodiges ou aux

présages. Il les rapporte néanmoins, par sympathie respectueuse pour les traditions nationales (Vers. Lat. N° 73). En revanche, en ce qui concerne les premiers temps de Rome, il ne soupçonne nullement que l'histoire des rois est en partie légendaire. Quand il constate de trop évidentes contradictions entre les vieux historiens, il se décide sur des raisons patriotiques ou littéraires : il choisit la version qui flatte l'orgueil national ou qui fournit le thème le plus intéressant.

d) ***L'impartialité.*** — Tite-Live n'altère pas sciemment la vérité. Aucune passion politique ne l'aveugle. Ses tendances pompéiennes et aristocratiques ne le rendent pas injuste pour la plèbe. Seulement, son patriotisme ardent lui ferme parfois les yeux sur les duretés ou les perfidies de la politique romaine.

e) ***La couleur locale.*** — Tite-Live ne saisit pas bien les différences qui séparent les époques. Pour lui, les Romains primitifs sont plus vertueux, ils ont des goûts plus simples et plus rudes, mais ils sont aussi éloquents, aussi soucieux du décorum que les contemporains d'Auguste.

4. Les intentions morales. — Pour Tite-Live, l'histoire constitue surtout une belle leçon de morale.

a) Or, *il est persuadé que le peuple romain est le modèle de toutes les vertus :* « aucune cité, dit-il, n'a été aussi riche que Rome en beaux exemples ». Sans altérer aussi naïvement que Cornélius Népos la physionomie des grands hommes, il atténue volontiers leurs défauts. (Vers. Lat. N° 13, 53.)

b) *Il s'applique à faire ressortir les causes morales* des événements plutôt que les causes politiques ou économiques. Rome doit sa puissance à la discipline de ses citoyens, à leur respect des lois, à leur dévouement aux intérêts de la collectivité. (Vers. Lat. N° 27, 117.)

c) Il est lui-même un patricien de province très attaché aux antiques vertus. *Il ne reste pas indifférent devant le bien ou le mal.* Il voit volontiers dans l'insuccès la punition providentielle d'une faute. Mais surtout il exalte le patriotisme, le sentiment religieux (Vers. Lat. N° 88), les affections familiales (Vers. Lat. N° 33). Ces nobles sentiments donnent à son œuvre une hauteur morale incontestable.

5. Le talent littéraire de Tite-Live. — L'art littéraire est, avec la morale, au premier plan des préoccupations de Tite-Live. Pour lui, comme pour la plupart des anciens, l'histoire est *oratorium opus*, c'est-à-dire une œuvre où l'auteur doit faire parade de son habileté d'écrivain.

a) ***Le classique.*** — A ce point de vue, la première qualité de Tite-Live est d'être un classique. Ce n'est pas un spécialiste, soit de l'art militaire comme César, soit de la politique ou de la psychologie comme Salluste; « honnête homme », il évite de paraître technique. Il donne aux diverses facultés littéraires, à la raison, à l'imagination, à la sensibilité, leur juste rôle. Son histoire apparaît comme un *chef-d'œuvre d'ordre, de mesure, de clarté*, qu'on la considère dans l'ampleur de ses proportions, dans le détail de chaque discours ou de chaque narration.

Un manuscrit de Tite-Live. Ce beau manuscrit en onciales appartient à la Bibliothèque nationale (ms. latin 5730). Dans les éditions critiques il est désigné par la lettre P. On estime qu'il date du VIe siècle. Il est l'unique source du texte pour les livres XXI-XXV. On lit ici la fin du livre XXVI : *insolentem juvenem immodico gaudio speciem magnae victoriae imposuisse; at ubi appropinquare tres duces, tres victores hostium exercitus audisset occursuram ei extemplo domesticorum funerum memoriam. Haec in vulgus jactabant, haudquaquam ipsi ignari quantum sibi ad omnia virium Carthagine amissa decessisset.* La distraction du copiste a malheureusement supprimé çà et là dans ce manuscrit des mots ou des groupes de mots : on voit ici la double orthographe *tris* et *tres*, *exemplo* mis par erreur pour *extemplo*. On notera l'absence de ponctuation, même à la fin des phrases, et la liaison perpétuelle des mots entre eux.

b) ***Les narrations et les discours.*** — Les narrations et les discours sont en effet des morceaux très soignés qu'on a depuis longtemps donnés comme modèles dans les *Narrationes* et les *Conciones.* — Les *narrations* offrent une extrême variété : dans cette immense série d'événements, l'auteur a souvent à faire des récits analogues, sièges, batailles, ambassades; pourtant il ne se répète jamais. En outre, chaque narration renferme tous les éléments dramatiques, pittoresques, pathétiques, que comporte le sujet (Vers. Lat. N° 64, 67). — Les *discours* sont fictifs, il est vrai; ils sont parfois prêtés à des personnages auxquels un tel raffinement d'éloquence ne convient guère; mais, à les considérer en eux-mêmes, ils sont des modèles de composition et d'argumentation. Ils ne sont d'ailleurs pas inutiles à l'histoire : ils tiennent lieu des dissertations où un historien moderne exposerait l'ensemble d'une situation ou les motifs d'action des personnages.

c) ***Le style de Tite-Live.*** — On signale dans la *langue* de Tite-Live quelques mots ou quelques constructions qui s'écartent déjà de l'usage de Cicéron et de César. Son *style* est ordinairement périodique, mais ses *périodes*, plus savamment construites que celles de Cicéron, ont moins de souplesse naturelle, moins de spontanéité. Ce *style*, très travaillé, s'écarte parfois de la simplicité des vrais classiques et prend une couleur un peu trop poétique.

6. **Conclusion sur Tite-Live.** — L'œuvre de Tite-Live fut admirée dès son apparition. La plupart des écrivains de l'empire en parlent avec éloge. Les historiens comme Bossuet et Montesquieu l'étudient avec le plus grand soin. Le renouvellement des méthodes historiques au XIXe siècle empêche aujourd'hui de la considérer comme une source de premier ordre, mais on continue à l'étudier comme un modèle d'art littéraire.

CINQUIÈME PARTIE

LE PREMIER SIÈCLE (14-117 après J.-C.)

CHAPITRE PREMIER

CARACTÈRES GÉNÉRAUX DU PREMIER SIÈCLE

SOMMAIRE. — 1. La situation politique. — 2. Les mœurs et la religion. — 3. La littérature et la langue. — 4. Les deux périodes du Ier siècle.

1. La situation politique. — L'ensemble du Ier siècle, depuis la mort d'Auguste (14 après J.-C.) jusqu'à celle de Trajan (117), forme une période littéraire importante dont les caractères sont liés à l'évolution du régime impérial.

a) ***Les Césars.*** — Auguste avait fondé l'empire, mais il n'avait établi aucune règle fixe pour la transmission du pouvoir. Les Césars, ses parents, qui lui succèdent, Tibère (14-37), Caligula (37-41), Claude (41-54), Néron (54-68), tout en jouissant d'un pouvoir plus absolu que celui d'Auguste lui-même, craignent d'être renversés comme des usurpateurs. La peur engendre chez eux une tyrannie qu'ils font peser principalement sur l'aristocratie romaine.

b) ***Les Flaviens.*** — La mort de Néron est suivie de quelques mois de confusion (68-69) où l'on voit passer rapidement Galba, Othon et Vitellius. Avec Vespasien (69-79) et Titus (79-81) une période plus heureuse commence, bientôt inter-

rompue par le règne de Domitien (81-96), qui rétablit le régime de terreur.

c) ***Les premiers Antonins.*** — Avec Nerva (96-98) et Trajan (98-117) la période de sécurité, inaugurée sous Vespasien et interrompue par les quinze années du règne de Domitien, réapparaît enfin pour de longues années. La « paix romaine » porte ses fruits et les provinces participent plus largement à la vie intellectuelle de l'empire.

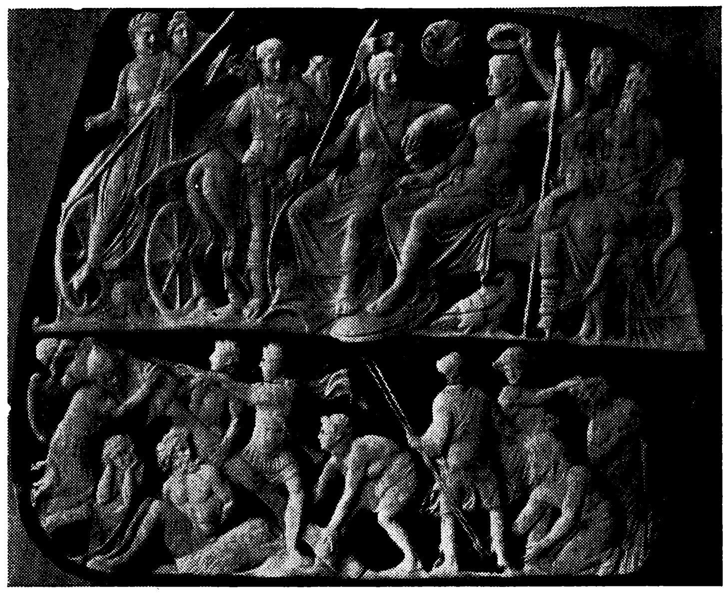
2. **Les mœurs et la religion.** — Au point de vue politique, le règne de Trajan marque l'apogée de la puissance romaine; néanmoins des signes de décadence apparaissent dès la mort d'Auguste.

a) ***Les mœurs.*** — La prospérité matérielle est alors très grande; mais la moralité, déjà fort entamée au siècle précédent, fléchit encore sous les Césars. Le luxe et les vices qu'il encourage deviennent d'un raffinement inouï. Les spectacles sanglants se multiplient, le patriotisme diminue. Cependant à la fin du siècle, une sorte de réaction se produit.

b) ***La religion.*** — Le besoin de croire, qui s'était fait sentir de nouveau sous Auguste, s'égare de plus en plus dans les superstitions orientales. Beaucoup de nobles âmes, comme par protestation contre les mœurs du temps, se réfugient dans la philosophie, particulièrement dans le stoïcisme, comme dans une religion. Déjà d'ailleurs le christianisme commence à se propager dans tout l'Empire.

3. **La littérature et la langue.** — **a)** *Le goût des lettres est très répandu* et va jusqu'aux empereurs : Tibère et Claude ont reçu une solide formation littéraire, Caligula prétend à l'éloquence et Néron se croit poète. Mais *le pouvoir absolu* gêne le développement des principaux genres : l'éloquence est surtout une arme aux mains des délateurs et l'histoire impartiale devient impossible. Beaucoup d'écrivains, par bassesse ou par intérêt, se font les flatteurs des pires tyrans. Les *lectures publiques* entrent de plus en plus dans les habitudes mondaines : les auteurs louent une salle, convoquent des amis ou le public, et lisent leurs ouvrages. Ces réunions développent le goût de la frivolité, de la préciosité et de l'emphase. Les *écoles de déclamation* travaillent dans le même sens. Aussi les qualités clas-

siques, la simplicité et le naturel, disparaissent presque soudainement. La solide période latine se disloque : elle est remplacée le plus souvent par le *style coupé.*



Cl. Giraudon.

Le prestige des empereurs au Ier siècle : Le triomphe de Tibère (Camée antique en onyx, dit camée de Vienne). Au centre on voit assis côte à côte, sur un trône à deux places, Auguste et Rome. Le buste nu indique que le prince est divinisé; l'aigle rappelle qu'il est représenté en Jupiter. Le bâton augural est dans sa main droite, le sceptre dans sa main gauche. Au-dessus de lui le signe du zodiaque (le capricorne) sous lequel il était né. La déesse Rome est armée de l'épée, de la lance et du bouclier : tous deux ont les pieds sur les armes des vaincus. A droite, Neptune (la mer) et Cybèle (la terre) rappellent les victoires du prince. Cybèle lui met sur la tête une couronne. Devant ces deux divinités est assise la Fécondité avec la corne d'abondance et deux enfants. A gauche, Tibère descend de son char de triomphe, conduit par la victoire. Il semble venir faire hommage de ses succès à Auguste. Entre Rome et lui paraît le jeune Germanicus, fils de Drusus et neveu de Tibère. Au-dessous, des soldats romains dressent un trophée; autour d'eux, des prisonniers germains.

b) *La langue* elle-même perd rapidement sa pureté : la distinction entre la *langue poétique* et la langue de la prose tend

à s'effacer; *le grec*, que tout le monde connaît, influence le vocabulaire et la syntaxe. D'ailleurs, un bon nombre d'écrivains sont des *provinciaux :* ainsi les Sénèques sont des Espagnols et les Plines viennent de la Gaule cisalpine.

4. **Les deux périodes du premier siècle.** — En dépit de cette décadence, les écrivains importants sont nombreux dans l'ensemble de cette période. Certains, comme Tacite, peuvent rivaliser avec les plus grands de la littérature latine. Aussi cette époque est quelquefois appelée *argentea latinitas* (cf. p. 92). Quoique ces auteurs aient tous des caractères communs, on peut cependant distinguer deux périodes littéraires dans le premier siècle :

a) ***L'époque des Césars*** (14-68), où les *signes de la décadence* apparaissent presque brusquement : dans la prose chez Sénèque le Philosophe, Pline l'Ancien, Quinte-Curce et Pétrone; dans la poésie avec Phèdre, Perse, Sénèque le Tragique et Lucain.

b) ***L'époque des Flaviens et des premiers Antonins*** (69-117), qui se distingue de la précédente non seulement par un essai de *relèvement moral*, mais aussi par une *renaissance du goût classique*. La prose est alors représentée surtout par Quintilien, Pline le Jeune, Tacite; la poésie, par Stace, Martial et Juvénal.

CHAPITRE II

LA PROSE SOUS LES CÉSARS

SOMMAIRE. — I. *L'éloquence. Sénèque le Père.* — 1. La rhétorique sous l'Empire. — 2. Sénèque le Père. — II. *La philosophie. Sénèque.* — 1. Biographie de Sénèque. — 2. Caractère de Sénèque. — 3. Les ouvrages de Sénèque. — 4. La philosophie de Sénèque. — 5. Sénèque écrivain. — 6. Conclusion. — III. *La science. Pline l'Ancien.* — 1. La science chez les Romains. — 2. Celse et Frontin. — 3. Pline l'Ancien, sa vie, son œuvre. — 4. La science de Pline. Son style. — IV. *L'histoire. Quinte-Curce.* — 1. L'histoire sous les Césars. — 2. Quinte-Curce. — 3. Appréciation de Quinte-Curce. — V. *Le roman. Pétrone.* — 1. Le Satyricon de Pétrone.

I. — L'ÉLOQUENCE, SÉNÈQUE LE PÈRE

1. La rhétorique sous l'Empire. — **a)** L'éloquence est alors gâtée par l'enseignement artificiel des rhéteurs, qui n'est plus contre-balancé par la pratique de grands et libres débats politiques ou judiciaires. Les jeunes gens s'exercent à réciter en public des discours corrigés par leurs maîtres. Mais ces exercices oratoires concernent des *causes fictives et romanesques.* Ces « déclamations », comme on les appelle, finissent par prendre pied dans les *lectures publiques* et des hommes faits y recherchent la réputation d'orateur.

b) En même temps *on cesse de prendre Cicéron pour modèle.* Par réaction contre lui on affecte le *style concis.* On se fait applaudir en prodiguant les *sententiae* (traits brillants, pointes), c'est-à-dire des pensées qui visent à la finesse ou à la profondeur et qu'on revêt d'une forme curieuse et un peu énigmatique.

2. Sénèque le Père. — Nous avons un exemple probant de cette décadence dans les morceaux réunis, vers 30 après J.-C., par

un contemporain, *Sénèque le Rhéteur* (ou *Sénèque le Père*), originaire de Cordoue (Espagne). Il nous a laissé un recueil de *Suasoriae* (sujets délibératifs) où nous voyons, par exemple, Agamemnon se demander s'il sacrifiera sa fille, et des *Controversiae* (sujets judiciaires) où sont plaidées les causes les plus bizarres et les plus invraisemblables.

II. — LA PHILOSOPHIE : SÉNÈQUE

1. **Biographie de Sénèque. — a) *Jeunesse.*** — Fils de Sénèque le Rhéteur, Sénèque le Philosophe (*Lucius Annaeus Seneca*) naquit aussi à Cordoue, en 4 avant J.-C. Venu très jeune à Rome, il y fit ses études et se distingua de bonne heure par son talent oratoire. La philosophie surtout le passionna jusqu'à l'engager à vivre quelque temps en ascète.

   b) *L'exil.* — Sous Claude, à l'instigation de Messaline et à cause de son attachement à la famille de Germanicus, il fut exilé en Corse, où il resta huit ans.

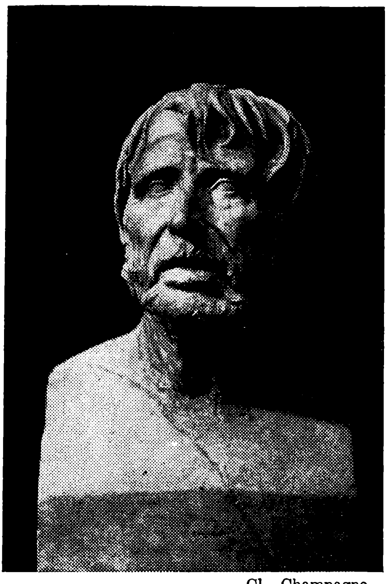
   c) *Le préceptorat.* — Quand Claude eut remplacé Messaline par Agrippine, fille de Germanicus, Sénèque fut rappelé (49) et devint le précepteur du jeune Néron. Il essaya en vain d'attirer à la vertu cette nature perverse. Cependant les cinq premières années du règne de Néron (54-59) purent faire croire qu'il avait réussi.

   d) *La retraite.* — Quand le « monstre » se fut révélé, l'influence de Sénèque déclina rapidement. Il réussit, en prétextant sa faible santé, à quitter la cour. Néron chercha dès lors à le faire périr. Il l'impliqua dans la conjuration de Pison (Vers. Lat. N° 116) et Sénèque dut se faire ouvrir les veines, en 65 après J.-C. (Vers. Lat. N° 55).

2. **Caractère de Sénèque.** — On a reproché à Sénèque d'avoir trop peu pratiqué la haute morale qu'il recommande dans ses ouvrages et « d'avoir écrit sur un pupitre d'or l'éloge de la pauvreté ». A certains moments de sa vie, Sénèque a fait, il est vrai, des concessions fâcheuses aux habitudes de son temps, mais ce fut un homme estimable, qui vécut simplement au milieu d'immenses richesses et qui a plaidé pour la vertu avec une conviction sincère.

3. Les ouvrages de Sénèque. — L'œuvre de Sénèque, en partie perdue, reste encore considérable. Elle comprend, en dehors des *Tragédies*, dont nous parlerons plus loin :

a) ***Une douzaine de traités philosophiques*** de longueur très inégale. Les plus connus sont le *De clementia*, le *De brevitate vitae*, le *De vita beata* et le *De beneficiis*. Il faut y ajouter les trois « Consolations », à Marcia, à Helvia et à Polybe.



Cl. Champagne.

Sénèque (Galerie des Offices de Florence). Sénèque, dans sa vieillesse, avait une santé délicate qu'affaiblissait encore un régime très austère. Au témoignage de Tacite, il ne vivait dans sa retraite que des aliments les plus simples, notamment de fruits sauvages, et ne buvait que de l'eau. Il n'est pas absolument certain que ce portrait soit celui de Sénèque. La négligence de la toilette ferait plutôt penser à un philosophe cynique qu'à Sénèque, qui avait vécu parmi les raffinements de la cour de Néron. C'est du moins une belle œuvre, d'un réalisme tout romain.

Le *De clementia* est adressé à Néron. Pour l'engager à la bonté, Sénèque lui propose comme modèle la conduite d'Auguste (Vers. Lat. N° 69). — Le *De brevita vitae* constate que la vie est assez longue si nous savons faire un sage emploi de notre temps. — Le *De vita beata* discute les différentes conceptions du bonheur. — Dans le *De beneficiis*, traité assez important en sept livres. Sénèque examine quelle est la meilleure manière de faire le bien. — On peut ajouter à cette liste le *De Providentia*. le *De tranquillitate animi*, le *De constantia sapientis*, le *De ira* et le *De otio*.

La *Consolation à Marcia* est adressée à une mère qui avait perdu un fils de vingt-cinq ans; c'est un des ouvrages les plus soignés de Sénèque (Vers. Lat. N° 108). — La *Consolation à Helvia* est une lettre où l'auteur, encore en exil, exhorte sa propre mère à la résignation et à l'espérance. — Quant à la *Consolation à Polybe*, ce n'est qu'une basse flatterie à l'égard de cet affranchi de Claude.

b) ***Les lettres à Lucilius.*** — Ces lettres philosophiques sont adressées à un jeune disciple; mais elles visent aussi le grand public. C'est le chef-d'œuvre de Sénèque.

Elles sont au nombre de cent vingt-quatre. On peut les regarder comme de véritables lettres de direction (Vers. Lat. N° 40). Sénèque y passe en revue nos principaux devoirs en prenant prétexte de diverses circonstances : une rencontre, un deuil, un voyage, une lecture (Vers. Lat. N° 110).

c) ***Les Questions naturelles.*** — Sénèque y disserte sur quelques problèmes scientifiques se rapportant à la nature.

Ces *Questions naturelles*, dédiées aussi à Lucilius, traitent sans beaucoup d'ordre des météores, de l'air, du tonnerre, des eaux, de la neige, du vent, des tremblements de terre, des comètes. Sénèque ne vise ici ni à améliorer par la science le bien-être de l'homme, ni à nous intéresser à la recherche scientifique; il ne voit dans ces problèmes qu'un prétexte à leçons morales (Vers. Lat. N° 36).

Sénèque est aussi l'auteur d'un pamphlet contre Claude, appelé improprement *l'apokolokyntose* (métamorphose en citrouille), et composé de prose et de vers.

4. **La philosophie de Sénèque.** — Sénèque a été tour à tour fort attaqué et fort loué. Cela tient en partie aux divers aspects de son tempérament philosophique.

a) ***Le philosophe éclectique.*** — On a reproché à Sénèque de ne s'attacher exclusivement à aucun système et même de ne pas très bien connaître les doctrines dont il parle. C'est que pour lui toute la philosophie se ramène à la morale; en conséquence, il est *éclectique*, c'est-à-dire qu'il accepte de tous les philosophes, même d'Epicure, toutes les maximes qu'il juge profitables.

b) ***Le philosophe inconsistant.*** — Ce qui est plus grave, c'est que, sur les plus importantes questions, il n'est pas arrivé à des conclusions bien nettes. On rencontre même chez lui des *contradictions* à propos de l'existence de Dieu, de la Providence, de l'immortalité de l'âme.

c) ***Le psychologue.*** — En revanche, on ne peut lui refuser une grande *pénétration* dans l'étude de nos sentiments. Ses œuvres fourmillent de *fines remarques* sur la nature humaine en général et sur son temps.

d) ***Le moraliste stoïcien.*** — Il faut louer surtout la beauté de sa morale. Sur ce point, Sénèque se rallie aux idées stoïciennes et les expose avec une ardeur d'apôtre. Il a parlé avec tant de noblesse des devoirs de l'homme envers lui-même et envers ses semblables qu'on a pu croire que le christianisme l'avait influencé. Cette supposition, probablement fausse, lui fait pourtant grand honneur.

5. Sénèque écrivain. — **a)** ***La composition.*** — Sénèque ne compose avec rigueur ni l'ensemble de l'ouvrage, ni les chapitres, ni même les pages. Parfois il semble piétiner sur place. Comme dit Montaigne, on le prend et on le quitte où il plaît.

b) ***Le style.*** — Le style de Sénèque est tour à tour négligé et recherché. Généralement il est coupé au point de paraître saccadé et sautillant. C'est aussi un « style à facettes » : Sénèque multiplie les antithèses et les rapprochements de mots; chez lui, les métaphores les plus variées brillent un instant pour renaître aussitôt sous une autre forme. Ce procédé séduit d'abord, mais à la longue il semble monotone.

c) ***La langue.*** — La langue de Sénèque est un exemple typique des défauts du temps : elle ne rejette ni les tournures poétiques ni les expressions vulgaires.

6. Conclusion. — Sénèque eut une grande influence sur ses contemporains, mais surtout au point de vue littéraire. Quintilien eut fort à faire un peu plus tard pour empêcher ses élèves de le prendre pour modèle (cf. p. 151). Les chrétiens des premiers siècles le lurent avec sympathie. Il fut, avec Plutarque, l'auteur préféré de Montaigne. Aujourd'hui il est jugé moins favorablement.

III. — LA SCIENCE. PLINE L'ANCIEN

1. La science chez les Romains. — **a)** Les Romains avaient peu de goût pour la science, car ils recherchaient surtout l'utilité immédiate, et la science antique ne permettait nullement de prévoir les progrès matériels réalisés depuis par les découvertes des savants. — **b)** Cependant leur esprit pratique les a poussés à écrire un bon nombre de manuels techniques sur l'agriculture, sur la guerre, sur l'architecture, etc., qui se

rattachent indirectement à la science. — c) Nous avons déjà nommé, comme auteurs de traités didactiques en prose, Caton, Varron, Vitruve; le premier siècle ajoute à cette liste Celse, Frontin, Columelle et Pline l'Ancien.

2. Celse et Frontin. — a) ***Celse,*** contemporain d'Auguste et de Tibère, avait écrit une encyclopédie. Il ne nous en reste que les livres qui concernent la *médecine.* — b) ***Frontin,*** qui précéda Agricola (cf. p. 156) dans le gouvernement de la Bretagne, est l'auteur d'un recueil de ruses de guerre intitulé les *Stratagèmes.* Son traité *Des aqueducs* nous donne des renseignements historiques, techniques et administratifs sur l'adduction des eaux à Rome.

3. Columelle. — a) Espagnol de Gadès (Cadix), *Columelle* est un des trois « agronomes » latins (cf. Caton et Varron). Son *De re rustica* est un manuel d'économie rurale qui nous renseigne sur les procédés de l'agriculture romaine dans l'exploitation des grandes propriétés (*latifundia,* cf. Vers. Lat. N° 35). — b) Sous prétexte de combler une lacune des *Géorgiques* (cf. p. 99), il a écrit en vers son dixième livre, qui concerne les jardins. Ses vers ont quelque agrément, mais, comme sa prose un peu sèche, ils visent surtout à la précision technique.

4. Pline l'Ancien : sa vie et son œuvre. — Pline l'Ancien est le principal représentant de la science romaine.

a) ***Biographie.*** — Originaire de la Gaule cisalpine, Pline l'Ancien (23-79 après J.-C.) servit en Germanie sous Tibère et gouverna l'Espagne sous Vespasien. Il commandait la flotte de Misène quand se produisit la fameuse éruption du Vésuve sous Titus. Il en fut victime. Bien qu'il eût toujours été chargé d'importantes fonctions, il ne cessa de consacrer à l'étude tous les moments que lui laissaient les affaires.

b) ***Son œuvre.*** — Il avait écrit un grand nombre d'ouvrages qui traitaient des matières les plus diverses; mais il est appelé *Pline le Naturaliste* parce que nous n'avons plus que sa vaste *Histoire Naturelle* (*Historia Naturalis*) en 37 livres. Le titre ne doit pas faire illusion. Pline n'y parle pas seulement des animaux, des plantes et des minéraux, mais il s'agit d'une véritable encyclopédie des sciences et des arts.

5. La science de Pline. Son style. — Pline l'Ancien a joui longtemps d'une grande autorité. Buffon en parle encore avec beaucoup de respect. Mais aujourd'hui on fait bon marché de sa science et l'on critique son style.

a) ***La science.*** — On rencontre chez Pline tous les défauts



Cl. Brogi.

Pompéi et le Vésuve. L'éruption volcanique qui causa la mort de Pline l'Ancien fut un désastre pour la région voisine. Trois villes importantes, Pompéi, Herculanum et Stabies furent ensevelies sous la lave et les cendres. C'est auprès de Stabies que Pline mourut étouffé par les émanations sulfureuses et les cendres du Vésuve (Pline le Jeune, *Lettres* VI, 16). On voit ici une colonnade longeant le forum de Pompéi qu'on aperçoit à droite entre les premières colonnes. C'était là que se tenaient, avec leurs denrées, les petits marchands, qu'on appelait *forenses* (gens du forum) à Pompéi.

de la science dans l'antiquité : rien n'est fondé sur l'observation rigoureuse et encore moins sur l'expérimentation méthodique. D'ailleurs Pline n'est lui-même qu'un compilateur : son ouvrage est un répertoire d'ouï-dire et d'anecdotes qui témoignent parfois d'une grande crédulité (Vers. Lat. N° 9).

b) ***La philosophie.*** — Pline prodigue à tout propos les réflexions morales et philosophiques. Il se montre, en *morale*, passionné pour la vertu et plein de mépris pour le luxe et la corruption de son temps. Quant à sa *philosophie*, elle insiste sur la misère de la destinée humaine et attaque violemment les croyances païennes; mais elle ne s'appuie sur aucun système précis et solide (Vers. Lat. N° 90).

c) ***Le style.*** — L'ouvrage de Pline est formé d'une accumulation énorme de notes brèves, rapides et brusques. Ce style est très original; mais, souvent obscur, recherché ou déclamatoire, il accuse, plus encore que celui de Sénèque, tous les défauts du temps.

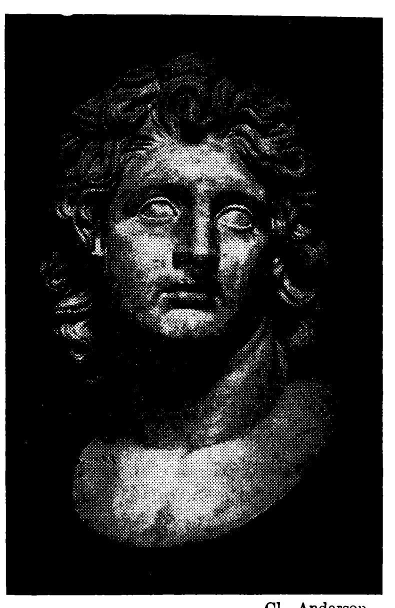
IV. L'HISTOIRE. QUINTE-CURCE

1. L'Histoire sous les Césars. — a) Beaucoup d'ouvrages historiques furent composés sous les Césars. Mais il est alors impossible de parler librement du passé. Sous Tibère, par exemple, *Crémutius Cordus* est condamné à mort pour avoir parlé avec sympathie des meurtriers de César. Nous n'avons à citer ici que *Velléius Paterculus*, *Valère Maxime* et *Quinte-Curce.*

b) ***Velléius Paterculus***, qui servit sous les ordres de Tibère en Germanie, a composé une *Histoire romaine* qui embrasse, en deux livres, les événements principaux du monde gréco-romain depuis la prise de Troie jusqu'à la mort de Livie (29 après J.-C.). L'auteur insiste surtout sur les règnes d'Auguste et de Tibère. Velléius a le style nerveux et serré d'un abréviateur de grand talent. Ses portraits, ramassés en quelques lignes, ont beaucoup de relief; ses réflexions morales, parfois prétentieuses, parfois profondes, rappellent, comme son style, la manière de Salluste. Malheureusement, Velléius flatte indignement Tibère (Cf. Vers. Lat. N° 5).

c) ***Valère Maxime*** n'a pas la valeur de Velléius. Ses *faits et dits mémorables* ne sont qu'un recueil d'anecdotes où l'auteur cherche à édifier, mais plus encore à étonner, en offrant un choix de faits extraordinaires, mal contrôlés et racontés avec emphase.

2. Quinte-Curce. — Le nom de Quinte-Curce est bien connu dans les classes, où l'on traduit son ouvrage. On ignore tout de sa vie. Les uns le placent sous Claude, les autres sous Vespasien. Il est l'auteur d'une Histoire d'Alexandre (*De rebus gestis Alexandri magni libri decem*) dont les deux premiers livres sont perdus. Le troisième commence par l'anecdote du nœud gordien. Le dixième contient le récit de la mort d'Alexandre et conclut par le partage de son empire.



Cl. Anderson.

Alexandre (Musée du Capitole). Il existait dans l'antiquité de nombreux portraits du célèbre conquérant. C'étaient des copies des œuvres de Lysippe, seul sculpteur autorisé par Alexandre à reproduire ses traits. Les bustes que nous possédons encore aujourd'hui semblent offrir, comme celui qu'on voit ici, des traits idéalisés. Quinte-Curce (Livre VI, chap. v) fait allusion à sa taille, qui était médiocre, et à l'ensemble de son aspect physique, qui ne répondait pas à sa gloire, mais son adresse et son audace étaient remarquables.

3. Appréciation de Quinte-Curce. — Quinte-Curce conte avec une bonne foi complète; il n'en représente pas moins la *conception romanesque de l'histoire*. On le constate :

a) ***Dans le choix du sujet lui-même.*** — L'auteur a été séduit par l'extraordinaire destinée d'Alexandre. Il puise d'ailleurs chez des historiens grecs des renseignements déjà influencés par la légende.

b) ***Dans le choix des épisodes.*** — Quinte-Curce insiste sur les aventures curieuses et les événements dramatiques : batailles, meurtres, conjurations et supplices. (Vers Lat. Nos 4 et 50). La géographie elle-même prend chez lui un air de roman (Vers. Lat. No 44)

c) ***Dans le style.*** — Quinte-Curce est un styliste de talent, mais il recherche trop les traits pittoresques et l'allure oratoire. Le goût de l'époque se révèle chez lui par l'abondance des discours où, en bon élève des rhéteurs, il prodigue les *sententiae* (p. 133).

d) Cependant on loue la manière dont il analyse l'*évolution du caractère d'Alexandre* vers l'orgueil et la tyrannie (Vers. Lat. N° 111). D'ailleurs, ici encore, le goût du temps se révèle dans le besoin perpétuel de moraliser.

V. — LE ROMAN. PÉTRONE

1. Le Satiricon de Pétrone. — **a**) Jusqu'à l'Empire, la littérature latine semble avoir ignoré le roman. Le premier que nous connaissions est le *Satiricon*. L'auteur, désigné sous le nom de *Petronius Arbiter*, paraît être le fameux Pétrone dont parle Tacite, qui fut le courtisan, puis la victime de Néron.

b) Ce roman raconte les aventures crapuleuses de quelques individus méprisables. Il nous donne quelques renseignements curieux sur l'époque (Vers. Lat. N° 108), mais surtout il nous fait toucher du doigt la profonde décadence des mœurs romaines. L'épisode le plus connu est le *festin de Trimalcion*. Ce *Trimalcion*, ancien esclave devenu possesseur d'immenses richesses, est le type complet du parvenu odieux et ridicule.

c) Des *fragments poétiques* s'intercalent dans l'ouvrage. Notamment un passage de 300 vers sur la guerre civile, récité par le vieux poète Eumolpe, semble vouloir rivaliser avec le début de la *Pharsale*, de Lucain (p. 146).

d) Le style est plein d'*entrain*, de *verve* et *d'esprit*, mais il ne saurait faire oublier le *grossier réalisme* où se complaît l'auteur.

CHAPITRE III

LA POÉSIE SOUS LES CÉSARS

SOMMAIRE. — I. *La fable. Phèdre.* — 1. La fable chez les Romains. — 2. Phèdre. — 3. Valeur des fables de Phèdre. — II. *La satire. Perse.* — 1. Vie et caractère de Perse. — 2. Les Satires de Perse. — III. *Le théâtre. Sénèque.* — 1. Le théâtre sous l'Empire. — 2. Les tragédies de Sénèque. — 3. L'influence. — IV. *L'épopée. Lucain.* — 1. L'épopée sous l'Empire. — 2. Vie de Lucain. — 3. La Pharsale. — 4. L'histoire dans Lucain. — 5. Le merveilleux dans la Pharsale. — 6. La poésie de Lucain. — 7. Conclusion.

I. — LA FABLE. PHÈDRE

1. La fable chez les Romains. — La fable grecque, que l'on faisait remonter à Esope, ne pouvait être ignorée des Romains. « Le rat de ville et le rat des champs » d'Horace offre déjà le modèle du genre. Mais c'est Phèdre qui fit entrer la fable comme un genre distinct dans la littérature latine.

2. Phèdre. — **a)** Phèdre était un affranchi d'Auguste. Sous Tibère, il fut exilé par Séjan; mais il revint à Rome après la mort de cet empereur. — **b)** Il nous a laissé cinq livres de *Fables*, versifiées dans le mètre ïambique et dont les sujets sont pour la plupart *empruntés à Esope*.

3. Valeur des fables de Phèdre. — **a)** ***La satire.*** — La fable n'est pas seulement pour Phèdre un *genre didactique* destiné à l'enseignement de la morale; elle appartient aussi au *genre satirique.* Phèdre est un homme de lettres persécuté et mécontent qui attaque *avec aigreur* les vices et les abus dont il a souffert. — **b)** ***L'art littéraire.*** — Même au temps où l'admiration de l'antiquité s'imposait avec un peu d'excès, on n'a pu féliciter

Phèdre que « de son exquise *élégance* et de sa *concision* classique ». On peut avouer aujourd'hui que le récit, chez Phèdre, est d'ordinaire sec et froid. Il ne saurait être question de comparer, même de loin, sa manière un peu terne avec le génie souriant et la souplesse merveilleuse de notre La Fontaine.

II. — LA SATIRE. PERSE

1. Vie et caractère de Perse. — **a)** Perse (*Aulus Persius Flaccus*) naquit à Volterra (Etrurie) en 34 après J.-C. Il fit ses études à Rome chez les rhéteurs. Il fut gagné au stoïcisme par l'exemple de ses proches, mais surtout par le philosophe Cornutus qui resta son intime ami. Perse mourut à vingt-huit ans.

b) Son tempérament était maladif, son caractère timide, son âme délicate et tendre; mais son ardeur stoïcienne et son dégoût des vices de son temps en ont fait un satirique passionné.

2. Les satires de Perse. — **a)** Il nous reste de lui des *Satires*, au nombre de six seulement. Il y censure les vices généraux de l'humanité : la paresse, l'orgueil, l'avarice, mais ses attaques retombent directement sur ses contemporains : sur l'empereur, sur les grands, sur les gens de lettres, sur le peuple; personne n'est épargné. Ses *Satires* sont ainsi comme des *sermons stoïciens* où l'invective indignée recherche l'expression vigoureusement réaliste, sans reculer devant l'injure hyperbolique ou brutale.

b) On lui reproche, au point de vue du style, sa gaucherie, sa rudesse et surtout son obscurité rebutante, qui tient à son excessive concision et plus encore à sa façon brusque de passer d'une idée à l'autre.

III. — LE THÉATRE. SÉNÈQUE

1. Le théâtre] sous l'Empire. — Nous avons signalé ailleurs (p. 38) la rapide décadence du genre dramatique. Cependant rien n'était négligé pour attirer les spectateurs, s'il est vrai que Néron fit voir sur la scène un incendie véritable et fit

brûler réellement un homme sur un bûcher dans une représentation d'*Hercule Furieux*. Les tragédies qui nous restent de l'époque de l'Empire ne semblent pas avoir été écrites pour la scène, mais pour les lectures publiques. Elles sont attribuées à *Sénèque le Tragique* qui, à en juger par les idées et le style de ces pièces, est certainement le même que *Sénèque le Philosophe*.

2. **Les tragédies de Sénèque.** — Nous avons sous le nom de Sénèque une dizaine de tragédies dont les plus connues sont : *Hercule furieux*, *Thyeste*, *Phèdre*, *Œdipe*, *les Troyennes*, *Médée*. *Octavie*, où figure Sénèque lui-même, n'est évidemment pas de lui. Ce théâtre donne lieu aux remarques suivantes :

a) ***L'action manque :*** les personnages viennent simplement sur la scène exprimer en vers lyriques leur désespoir ou leur haine.

b) ***L'inspiration stoïcienne,*** tout en suggérant les plus nobles pensées, tend à transformer les tirades en prédications philosophiques. Les personnages deviennent habituellement des abstractions irréelles aux sentiments trop absolus ou trop subtils.

c) ***Sénèque est un Espagnol :*** on



Cl. Brogi.

Médée, l'héroïne d'une tragédie de Sénèque (Peinture murale d'Herculanum). Médée, abandonnée par Jason, se vengea de lui en tuant leurs deux enfants. « Deux petites fresques de Pompéi représentent Médée, dit G. Boissier... Mais on a trouvé à Herculanum une Médée de dimensions plus vastes et qui révèle un talent plus sûr. Elle est représentée seule et sans ses enfants, la bouche entrouverte, les yeux égarés; ses doigts serrent la poignée de l'épée d'un mouvement convulsif. Cette figure est l'une des plus belles qui nous restent de l'antiquité ». On a supposé que c'était une copie d'une peinture de *Timomaque*, peintre auquel César acheta quelques tableaux à des prix énormes.

trouve chez lui déjà une certaine prédilection pour la passion exaltée, pour la jactance et l'emphase (Vers. Lat. N° 98).

3. **Influence.** — L'influence de ce théâtre s'est exercée sur celui du XVIe siècle et du XVIIe. C'est de Sénèque que nos tragédies du XVIe tiennent leur *lyrisme* et leur *manque d'action.* Il a communiqué aux auteurs dramatiques du XVIIe une certaine *raideur solennelle,* le goût du *style sentencieux* et *grandiloquent.*

IV. — L'ÉPOPÉE. LUCAIN

1. **L'épopée sous l'Empire.** — Les poètes épiques de l'Empire suivent les uns la tradition romaine de l'épopée historique (p. 31), les autres la tradition grecque de l'épopée mythologique. Virgile avait essayé de fondre les deux tendances; mais *Lucain* revient résolument à l'épopée historique en choisissant un épisode récent et retentissant de l'histoire romaine. La tradition de l'épopée mythologique sera continuée un peu plus tard par *Silius Italicus,* mais surtout par *Valerius Flaccus* et par *Stace.*

2. **Vie de Lucain.** — Lucain était un neveu de Sénèque. Originaire, lui aussi, de Cordoue, il naquit en 39 après J.-C. Il fut l'élève des rhéteurs et se distingua d'abord par son éloquence. Devenu l'ami de Néron, il fut disgracié quand son talent de poète eut excité la jalousie du prince. Pour se venger de l'interdiction qui lui était faite de lire ses vers en public, il entra dans la conjuration de Pison (Vers. Lat. N° 116). Découvert, il dénonça, dit-on, sa propre mère pour se faire pardonner. Il n'en reçut pas moins l'ordre de mourir (65).

3. **La Pharsale.** — Le poème épique de Lucain, la *Pharsale,* raconte, en dix chants, la guerre civile qui mit aux prises César et Pompée en 49 et 48 avant J.-C. et dont la phase essentielle se termina par la bataille de Pharsale, où Pompée fut battu.

La *Pharsale,* suivant pas à pas les événements historiques, raconte d'abord le passage du Rubicon et la marche de César sur Rome (Livre Ier). — On voit ensuite la résistance s'organiser : Brutus et Caton seront du parti du Sénat, qui représente la liberté. Mais Pompée, incapable de

tenir tête à César, se retire en Epire (Livre II). — César entre à Rome, puis se rend en Espagne, pendant que ses lieutenants assiègent Marseille (Livre III). — César s'empare de l'Espagne (Livre IV). — Puis, il passe en Epire (Livre V). — Il assiège Pompée dans Dyrrachium; après plusieurs échecs, il se retire vers la Thessalie (Livre VI). — Pompée le suit et se fait battre à Pharsale (Livre VII). — Pompée fuit en Egypte où les ministres du jeune Ptolémée le font mettre à mort (Livre VIII). — Caton organise néanmoins la résistance en Afrique, tandis que César arrive en Egypte (Livre IX). — Une sédition éclate à Alexandrie contre César (Livre X). — On voit aisément que le poème est inachevé. Seuls les trois premiers livres, où Néron est flatté, furent publiés du vivant de Lucain. Les autres ne furent connus du public qu'après sa mort.



Cl. Giraudon.

Néron (Musée du Louvre). On reconnaît dans ce buste les traits caractéristiques que l'histoire attribue à ce tyran : orgueil, dissimulation, entêtement, cruauté. La grande passion de Néron était de se faire applaudir au théâtre comme poète et comme musicien. On prétend que pendant l'incendie de Rome, il chanta sur la scène de son palais la destruction de Troie. On comprend qu'il n'ait pu voir sans jalousie la gloire naissante de Lucain.

4. L'histoire dans Lucain. — **a)** *Lucain est aussi exact qu'un historien* dans le récit des faits comme dans les descriptions topographiques ou géographiques. Ce souci de précision introduit parfois un peu d'aridité dans son poème.

b) *Mais cette histoire est partiale.* Lucain est aveuglé par la passion politique. Il déteste le régime impérial, mais surtout il se montre, à partir du 3e livre, l'ennemi personnel de Néron. Il ne fausse pas pour cela les faits, mais il en dénature la signification. En particulier, la peinture des caractères révèle le parti pris : César devient un monstre avide de sang; Pompée, désigné constamment par son surnom de *Magnus*, est un héros plein de générosité; quant au stoïcien

Caton, il est l'idole de Lucain et peut donner aux dieux eux-mêmes des leçons de justice (Vers. Lat. N° 66).

6. **Le merveilleux dans la Pharsale.** — **a)** Lucain renonce au merveilleux mythologique. Les dieux n'agissent plus séparément : d'ailleurs, conformément aux idées stoïciennes, c'est le destin (*fatum*) qui mène les événements.

b) En revanche, Lucain trouve une source d'intérêt nouvelle, qui rappelle d'ailleurs le merveilleux lui-même, dans la magie, les songes, les prodiges, les personnifications d'êtres abstraits : ainsi la Patrie apparaît à César au moment où il va franchir le Rubicon. Les digressions sur des faits étranges, se rapportant à la géographie ou à la science, ont aussi chez lui un rôle analogue.

7. **La poésie de Lucain.** — La poésie épique, dans la Pharsale, a des traits entièrement originaux.

a) Lucain mêle le *lyrisme* et l'*éloquence* à l'épopée. Le ton n'a nullement la sérénité habituelle au genre épique. Le poète interpelle fréquemment, en apostrophes passionnées, les personnes et les choses.

b) Cette poésie est volontiers *sentencieuse*. Le stoïcisme inspire à Lucain des maximes vigoureuses ou des pensées profondes qu'il aime à ramasser en un vers énergique ou en une formule plus brève encore, toute frémissante de force concentrée.

c) Malheureusement, Lucain, qui est d'origine espagnole et qui a suivi les leçons des rhéteurs, se complaît dans l'*enflure* et la *déclamation*. En outre, sa versification manque de souplesse; sa phrase, courte et comme essoufflée, avance souvent par saccades : rarement elle s'arrondit en périodes.

7. **Conclusion.** — En dépit de ces défauts, Lucain est un vrai poète. Il ne saurait être question de le comparer à Virgile, mais on doit se rappeler qu'il est mort à vingt-six ans en laissant son œuvre inachevée. Il plaisait beaucoup à Montaigne et plus encore à Corneille, dont le génie grandiloquent s'apparentait par certains côtés à celui de Lucain.

CHAPITRE IV

LA PROSE A L'ÉPOQUE DES FLAVIENS ET DES PREMIERS ANTONINS (69-117 après J.-C.)

SOMMAIRE. — I. *Quintilien.* — 1. Renaissance du goût classique. — 2. Vie de Quintilien. — 3. L'Institution oratoire. — 4. Quintilien professeur. — 5. Quintilien critique littéraire. — 6. Quintilien écrivain. — II. *Pline le Jeune.* — 1. Biographie de Pline. — 2. Les lettres de Pline. — 3. Intérêt de la correspondance de Pline. — 4. La correspondance avec Trajan. — 5. Le Panégyrique de Trajan. — 6. Pline écrivain. — III. *Tacite.* — 1. Biographie. — 2. Les ouvrages de Tacite. — 3. L'exactitude chez Tacite. — 4. L'originalité de Tacite. — 5. Le style de Tacite. — 6. Conclusion sur Tacite.

I. — QUINTILIEN

1. Renaissance du goût classique. — Sous les Césars, la littérature s'était écartée du naturel des classiques par le ton emphatique et la recherche affectée des pensées fines et spirituelles. Sous les Flaviens et les premiers Antonins, *on s'efforce de revenir aux anciens modèles*, à *Cicéron* surtout et à *Virgile.* Mais il était trop tard; les défauts du siècle se retrouvent même chez ceux qui protestent contre le goût régnant chez *Quintilien*, *Pline le Jeune* et *Tacite.*

2. Vie de Quintilien. — **a)** Quintilien (M. *Fabius Quintilianus*) naquit en Espagne vers 35. Son éducation se fit à Rome et fut d'autant plus soignée que son père était lui-même rhéteur. — **b)** Ayant gagné l'amitié de Galba en Espagne, où il était retourné, Quintilien revint à Rome avec ce prince, qui venait d'être proclamé empereur. — **c)** Comme avocat, il fut chargé de causes importantes, et comme professeur il enseigna la

rhétorique pendant vingt ans. Il dirigea ensuite l'éducation des petits-neveux de Domitien et mourut vers 95.

3. **L'Institution oratoire.** — L'ouvrage où Quintilien résume son expérience et qui a rendu son nom célèbre, est l'*Institution oratoire*. C'est, développé en douze livres, un programme complet des études propres à former le futur orateur.

L'auteur s'occupe d'abord de la première enfance et de l'éducation dans la famille; il suit l'élève chez le grammairien (*Livre Ier*) et le rhéteur (*Livre II*). Il étudie ensuite minutieusement les parties constitutives de l'art oratoire : invention, disposition, élocution (*Livre III à IX*). Après avoir indiqué les lectures dont le futur orateur tirera le meilleur profit (*Livre X*), il passe aux conseils qui concernent la mémoire, la voix et les attitudes (*Livre XI*). Le dernier (*Livre XII*) renferme surtout des conseils moraux.

4. **Quintilien professeur.** — Quintilien est avant tout *un maître de rhétorique*. Cette préoccupation professionnelle rétrécit un peu son horizon.

a) ***Son but.*** — Quintilien vise à former, non pas un citoyen, non pas même un écrivain, mais *seulement un orateur*. Tous ses conseils tendent à développer l'éloquence. Ce but exclusif ôte à son ouvrage le large intérêt d'un véritable traité d'éducation (Vers. Lat. No 57).

b) ***Sa rhétorique.*** — Mais cette rhétorique, à laquelle il veut tout subordonner, il ne la domine pas vraiment. Elle n'a pas pour base, comme chez Cicéron (p. 74), une large culture générale. Elle reste une *accumulation de préceptes techniques*. Là aussi Quintilien manque de largeur de vues.

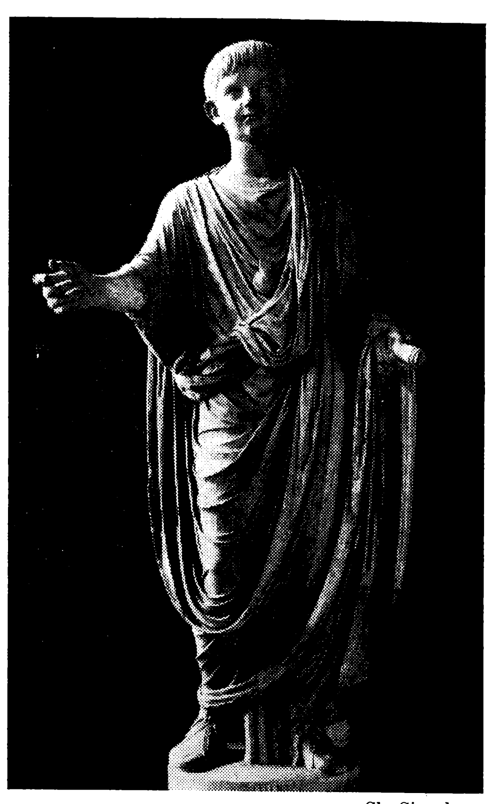
c) ***Son expérience.*** — Il faut pourtant rendre justice à son expérience de professeur. Non seulement il compare l'éducation privée et l'éducation collective, réprouve les châtiments corporels, mais il entre dans des détails qui révèlent l'*homme du métier* : faut-il écrire vite ou lentement ? sur la cire ou sur le parchemin ? la nuit dans sa chambre ou en pleine nature ? (Vers. Lat. No 39). Partout se révèle une grande connaissance de l'enfant et du jeune homme.

d) ***Sa moralité.*** — Quintilien a des idées morales très élevées. Il a une haute idée du rôle de professeur, car il s'agit

selon lui de former *un honnête homme en même temps qu'un orateur*. Il n'y a pas, en effet, de véritable éloquence sans vertu.

5. Quintilien critique littéraire. — a) Dans le *dixième livre* Quintilien parle des lectures que devra faire et des modèles que devra imiter le futur orateur. Il est amené ainsi à passer en revue les principaux auteurs grecs et latins. Les écrivains sont classés par genres littéraires et sommairement appréciés (Vers. Lat. N° 120).

b) Cicéron avait déjà fait de la critique littéraire dans le *Brutus* (p. 74), mais Quintilien *a l'avantage de suivre un plan et d'étudier tous les genres*. Toutefois, ici encore, son point de vue reste trop étroit, puisqu'il apprécie uniquement les écrivains, même les poètes, d'après les services que leur lecture peut rendre à l'éloquence. Son *jugement sur*



Cl. Giraudon.

Un élève des écoles de rhétorique (Musée du Louvre). On voit, suspendue à son cou, la *bulla*, capsule arrondie de métal ou de cuir, qui renfermait une amulette destinée à protéger l'enfant contre les maladies et les sortilèges. L'attitude de la parole publique est ordinaire aux statues romaines, même pour les enfants. D'ailleurs, on les préparait très jeunes au métier d'orateur. Suétone nous apprend qu'Auguste prononça à douze ans l'oraison funèbre de son aïeule Julie et que Tibère, âgé seulement de neuf ans, fit sur la tribune aux harangues l'éloge funèbre de son père.

Sénèque, assez sévère, mais plein de bon sens, est surtout connu.

6. **Quintilien écrivain.** — Quintilien s'efforce de reproduire le style classique; mais *il se laisse parfois entraîner lui-même aux défauts qu'il blâme chez Sénèque*, notamment à la recherche et à l'affectation. Sa phrase apparaît boiteuse et gauche si on la compare aux périodes de Cicéron et de Tite-Live (Vers. Lat. N° 89). Sa langue même s'éloigne de la pureté des classiques.

Tant pour le fond que pour la forme, l'*Institution oratoire* a été longtemps considérée comme un chef-d'œuvre. Aujourd'hui, on n'y voit plus qu'un « bon livre ».

II. — PLINE LE JEUNE

1. **Biographie de Pline le Jeune.** — **a)** Pline (*C. Plinius Caecilius Secundus*), né en 61, était originaire de *Côme* (Gaule cisalpine). Sa famille était riche et considérée. Encore jeune, il perdit son père; mais son oncle, Pline l'Ancien (p. 138), s'occupa de ses études et, en l'adoptant, lui laissa son nom. Quintilien fut son maître de rhétorique. La philosophie et la poésie l'intéressèrent, mais il visa surtout à l'éloquence en prenant Cicéron pour modèle.

b) Il acquit bientôt une grande réputation d'orateur. Comme son ami Tacite, il subit la tyrannie de Domitien; tous deux furent, sous Nerva et Trajan, les hommes de lettres les plus en vue de Rome.

c) Pline fut consul en 100. Trajan le nomma, vers 111, gouverneur de la Bithynie, où il eut à s'occuper des chrétiens. Il mourut probablement vers 114, peu de temps après son retour.

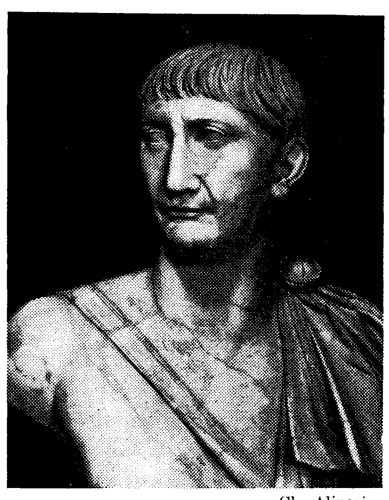
2. **Les lettres de Pline.** — Pline avait beaucoup écrit, mais nous n'avons que sa *Correspondance* et son *Panégyrique de Trajan*. Ses lettres sont réparties en dix livres. Les neuf premiers, qui contiennent 247 lettres, furent publiés par Pline lui-même. Le dixième est d'un caractère tout différent.

3. **Intérêt de la correspondance de Pline.** — Grâce aux lettres de Pline, nous pouvons nous faire une idée très nette de leur auteur et de son temps.

a) ***Portrait de Pline.*** — Pline était de petite taille et de santé délicate. Riche propriétaire, il aimait la campagne (Vers. Lat. Nº 41). C'était un ami affectueux et serviable (Vers. Lat. Nºs 12 et 22); un homme honnête et bienfaisant, plein d'amour pour l'étude et d'admiration pour la vertu (Vers. Lat. Nº 95). On lui reproche un peu de vanité littéraire : c'était d'ailleurs un caractère estimable plutôt qu'un grand esprit.

b) ***Son époque.*** — Ses lettres donnent une idée assez exacte, un peu trop favorable pourtant, de l'époque de Trajan : il y est souvent question des spectacles, des banquets, des esclaves, du luxe des habitations, des lectures publiques, des écrivains et des séances du Sénat.

c) ***Comparaison avec Cicéron.*** — Pline ne vaut pas Cicéron comme écrivain épistolaire (cf. p. 77). Il songeait trop au public en écrivant ses lettres; en outre son époque est inférieure en intérêt à celle du grand orateur; enfin sa personnalité n'est nullement comparable à celle de Cicéron.



Cl. Alinari.

Trajan (Musée du Vatican). Trajan (98-117 après J.-C.) était de haute stature. On note dans ses meilleurs portraits le peu d'élévation du crâne. Son éducation avait été toute militaire et ses études étaient restées incomplètes. Mais il avait beaucoup de bon sens et une solide pratique des affaires. Ses réponses aux lettres de Pline sont toujours concises et claires. Il rendit un service signalé aux lettres en laissant aux écrivains et en particulier aux historiens une indépendance complète : Pline l'en félicite chaudement dans son panégyrique (chap. XLVII).

4. **La correspondance avec Trajan.** — Le dixième livre des lettres renferme la correspondance échangée entre Trajan et Pline à l'époque où l'écrivain gouvernait la Bithynie. Pline, en consultant l'empereur sur les moindres détails de l'administration, nous révèle son caractère un peu timoré, mais aussi nous fournit une

preuve de la forte centralisation du gouvernement impérial. Ce livre renferme une lettre célèbre sur les chrétiens (Vers. Lat. N° 76).

5. **Le panégyrique de Trajan.** — Pline, nommé consul, prononça au Sénat un éloge de l'empereur et le publia ensuite. Trajan fut sans doute un grand prince; mais la louange chez Pline prend un *ton hyperbolique* qui nous déplaît, en dépit de la sincérité de l'auteur. On trouve dans ce panégyrique trop d'amplifications, d'antithèses, de pensées qui visent prétentieusement à la finesse ou à la profondeur. Les historiens y ont pourtant trouvé d'utiles renseignements.

6. **Pline écrivain.** — Même dans ses lettres, Pline n'a pu éviter les défauts de son temps. Seule sa correspondance avec Trajan, composée de simples billets d'affaires, est exempte d'affectation. Il n'est d'ailleurs qu'un écrivain agréable, au *style clair, mais un peu terne*, en dépit de son effort pour varier ses effets.

III. — TACITE

1. **Biographie de Tacite.** — Sur la biographie de Tacite (*P. Cornelius Tacitus*), nous sommes réduits presque exclusivement à des conjectures.

a) ***Jeunesse.*** — Il naquit entre 54 et 56. On peut inférer de ce qu'il dit de l'éducation qu'il fut élevé dans la sévérité des anciens principes, peut-être en province. Comme tous les jeunes Romains, il fréquenta les écoles de rhéteurs et l'on peut supposer qu'il fut l'élève de Quintilien.

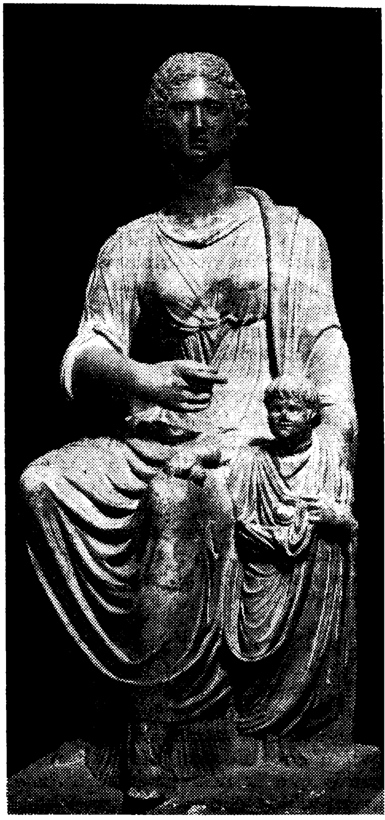
b) ***Ses débuts, de Vespasien à Domitien.*** — Tacite se fit remarquer de bonne heure par son éloquence, dont le trait caractéristique était la *gravité*. Après avoir épousé la fille d'*Agricola*, il entra dans la carrière des honneurs avec la protection de Vespasien. Il s'absenta de Rome au début du règne de Domitien, mais il vécut à Rome durant la dernière période (95-96) et dut subir, comme bien d'autres, l'effroyable tyrannie.

c) ***Tacite sous le règne de Trajan.*** — Sous Trajan, Tacite fut le familier de l'Empereur. Tout en parlant fréquemment au

Sénat, il s'occupait d'histoire. On ne sait s'il survécut beaucoup à la publication de ses grands ouvrages. Il mourut probablement sous Hadrien, entre 117 et 120.

2. Les ouvrages de Tacite. — **a)** Le *Dialogue des orateurs* est le premier en date des ouvrages de Tacite. Après la mort de son beau-père, il composa son éloge, l'*Agricola*. La *Germanie*, où sont étudiées les mœurs des peuplades germaines, prépara encore davantage Tacite à son rôle d'historien. — **b)** Mais ses grands ouvrages sont les *Histoires*, où l'auteur raconte les événements de son temps à partir de la mort de Néron, et les *Annales* qui, remontant plus haut, prennent le récit à la mort d'Auguste. Ces deux ouvrages ne nous sont parvenus que fort mutilés.

Le Dialogue des orateurs. — L'auteur rapporte une conversation entendue dans sa jeunesse, à laquelle auraient pris part divers personnages importants : Aper, Maternus, Messala. Il s'agit d'abord de savoir *si le métier de poète est plus agréable que celui d'orateur*. Tacite semble pencher pour la poésie. Mais bientôt l'entretien dévie et se trans-



Cl. Anderson.

Agrippine et Néron enfant (Musée du Capitole). La partie la plus connue des *Annales* de Tacite (Livres XII à XVI) raconte l'histoire de cette mère ambitieuse et du fils qu'elle réussit, par son mariage avec Claude, à mettre sur le trône. Agripine avait elle-même, selon l'expression de Tacite, « transmis à la postérité l'histoire de sa propre vie ». L'historien (*Annales* liv. IV, chap. 53) (*Commentarii Agrippinae*). On sait que la peinture que fait Tacite des démêlés de la mère et du fils ont inspiré à Racine sa tragédie de *Britannicus*.

forme en un *débat sur les anciens orateurs et sur les modernes*. Tacite signale, comme cause de la corruption de l'éloquence, la négligence des parents (Vers. Lat. N° 78) et la paresse des enfants, l'enseignement artificiel des rhéteurs et les conditions nouvelles de la vie politique sous l'Empire. Le style révèle un imitateur de Cicéron, mais qui aurait été influencé par Sénèque.

L'AGRICOLA. — Ce petit livre (*De vita et moribus J. Agricolæ*) est une biographie élogieuse du beau-père de Tacite. L'auteur retrace la carrière de ce magistrat intègre qui montra dans son gouvernement de Bretagne de réelles qualités d'organisateur et de général. Le portrait d'Agricola n'est pas très vivant (Vers. Lat. N° 99), mais les renseignements sur les Bretons sont déjà dignes d'un véritable historien et l'âme ténébreuse de Domitien est décrite avec quelques traits inoubliables. Pour ce qui est du style, on sent que Tacite s'éloigne de Cicéron et demande des leçons à Salluste.

LA GERMANIE. — En écrivant cet ouvrage (*De origine, situ, moribus ac populis Germanorum*), Tacite semble avoir voulu s'essayer au métier d'historien. Après avoir parlé des Germains en général et décrit leurs mœurs (Hist. Rom., p. 364 et 372), il énumère, en indiquant leurs traits particuliers, les peuplades germaniques depuis le Rhin jusqu'à la Sarmatie. En peignant les mœurs de ces peuplades, il oppose volontiers leurs rudes vertus aux vices délicats des Romains. Le style, très concis et même un peu recherché, est déjà fort voisin de la forme définitive que Tacite lui donnera dans les *Histoires* et les *Annales* (Vers. Lat. N° 18).

LES HISTOIRES ET LES ANNALES. — Les *Histoires* comprenaient, en XIV livres, les règnes de Galba, Othon, Vitellius, Vespasien, Titus et Domitien. Nous n'avons conservé que les quatre premiers et une partie du cinquième (années 69-70 après J.-C.). Tacite y racontait donc des événements arrivés de son temps; de là le titre d'*Historiæ*, qui, d'après l'usage, désignait précisément un ouvrage de ce genre, tandis que la dénomination d'*Annales* s'applique au récit des événements d'une époque plus ancienne. — Des seize livres des *Annales* (*Ab excessu Divi Augusti*), nous ne possédons que les quatre premiers avec des fragments du cinquième et du sixième et les six derniers. Il nous manque tout le règne de Caligula, le commencement de celui de Claude et la fin de celui de Néron. Quand on apprécie Tacite comme historien, il s'agit avant tout de ces deux grands ouvrages.

3. L'exactitude de Tacite. — Tacite, comme historien, a prononcé des jugements très sévères et qui ont été contestés; il faut donc se demander d'abord ce que vaut son témoignage.

a) ***Son information.*** — Tacite s'est renseigné consciencieusement. Outre les documents officiels, comme les *acta diurna*

ou les *acta senatus*, il a lu de nombreux historiens. Dans les cas douteux, il décide assez hardiment, mais il lui arrive aussi de laisser au lecteur le soin de choisir. Si l'on fait abstraction de quelques erreurs, par exemple sur les Juifs et les Chrétiens



Cl. Giraudon.

Une petite plage de l'île de Capri. Cette île s'appelait Caprée (*Capreae*, l'île aux chevreuils). Elle a environ 15 kilomètres de tour et se trouve à 4 kilomètres seulement de la côte. Elle ferme au sud le golfe de Naples. Depuis Auguste, elle faisait partie du domaine des Césars. Le séjour qu'y fit Tibère dans sa terrible vieillesse l'a rendue célèbre et il en est question souvent dans Tacite, Suétone et Juvénal. « Je crois, dit Tacite, que Tibère s'y plut parce qu'elle est peu habitée, parce que ses rivages sont abrupts et ne peuvent être abordés que d'un seul côté, et encore par de petites embarcations. Cette île avait une vue superbe sur le golfe de Naples avant que l'éruption du Vésuve ne transformât l'aspect de ces lieux ». Tibère y avait douze palais; plus d'une fois, du haut des rochers, il fit précipiter sous ses yeux dans la mer les gens qui lui déplaisaient.

(Vers. Lat. N° 114), on peut dire que ses ouvrages ont une valeur documentaire de premier ordre.

b) ***Son impartialité.*** — On a pourtant accusé Tacite d'avoir calomnié le régime impérial et en particulier les empereurs.

C'est une opinion fort exagérée. Tacite n'est nullement le représentant des haines de l'aristocratie romaine contre l'Empire. Son idéal est simplement l'Empire libéral (*principatum ac libertatem*), tel qu'il le voit réalisé par Nerva et Trajan. D'autre part, son jugement n'est pas faussé par ces opinions philosophiques ou religieuses, qui restent un peu flottantes. Mais sa haute moralité fait de lui un justicier parfois sévère.

c) ***Son pessimisme.*** — Il faut cependant avouer que Tacite est porté à voir les choses en noir. Cette tendance lui vient de son tempérament austère, et aussi de l'impression qu'il a gardée de la tyrannie de Domitien. On sent chez lui une *sourde rancune contre les tyrans*. Toutefois, ce pessimisme va rarement jusqu'à déformer les faits; il se traduit surtout par des conjectures défavorables sur les intentions des personnages ou par des appréciations trop dures portées sur les événements et sur l'ensemble de l'époque.

4. **L'originalité de Tacite.** — L'originalité de Tacite va jusqu'au génie : on admire surtout sa profondeur comme *moraliste* et son talent de *peintre*.

a) ***Le moraliste.*** — Tacite est sans égal pour apercevoir les passions secrètes des personnages et deviner les motifs des plus cachées de leurs actions. Cette *pénétration* est affinée par l'austérité de ses idées morales et stimulée par son pessimisme. Sa description du caractère de Tibère, notamment, est célèbre. Mais Tacite n'étudie pas seulement la psychologie des *individus*, il explique aussi comment s'excitent ou s'apaisent les passions des *groupes* ou des *masses populaires*, qu'il s'agisse d'une séance du Sénat, d'une mutinerie militaire ou d'une émeute à Rome.

En outre, de temps à autre, son expérience de la nature humaine s'exprime en *fines remarques* ou en *maximes profondes*, dignes des plus grands moralistes.

b) ***Le peintre.*** — Tacite a toujours été considéré comme un grand peintre d'histoire. Ce n'est pas à dire qu'il cherche à nous donner la sensation directe des formes et des couleurs, à la manière d'un romantique. Il est plutôt peintre par sa tendance à découper, dans la suite des événements, des *drames*

ou des *scènes*. Ces « tableaux » sont tracés sommairement à l'aide de quelques mots énergiquement expressifs. Les procédés de Tacite feraient d'ailleurs songer à la sculpture et particulièrement au bas-relief, plutôt qu'à la peinture proprement dite (Vers. Lat. N° 80).

5. **Le style de Tacite.** — L'originalité géniale de Tacite est renforcée par ses qualités de styliste.

a) Dans les petits ouvrages, Tacite n'est pas encore entièrement maître de ses procédés : la concision trahit parfois l'effort et cherche trop visiblement le trait. Dans les *Histoires* et les *Annales*, il s'est créé un *style très particulier* qui doit d'ailleurs beaucoup aux tendances de l'époque.

b) *Ce style est coupé et presque haché.* Tacite évite avec soin la période harmonieusement balancée : il cherche à masquer la symétrie des pensées par la variété des tournures grammaticales.

c) *Ce style est animé d'une force concentrée* qui resserre la pensée en mots frappants et inoubliables. C'est une perpétuelle création d'expressions vigoureuses, parfois hardiment poétiques, sans élan oratoire, mais soutenues sans cesse par la poussée d'une inépuisable énergie.

6. **Conclusion sur Tacite.** — Tacite fut oublié au moyen âge; mais depuis la Renaissance sa renommée n'a jamais faibli. Racine, qui lui doit le sujet de *Britannicus*, l'appelle « le plus grand peintre de l'antiquité », et Bossuet « le plus grave des historiens ». Les Romantiques eux-mêmes l'apprécient pour ses qualités de styliste original et son talent de peintre.

CHAPITRE V

LA POÉSIE A L'ÉPOQUE DES FLAVIENS ET DES PREMIERS ANTONINS

SOMMAIRE. — I. *Vue d'ensemble.* — 1. La réaction classique et ses opposants. — II. *La poésie épique.* — 1. Silius Italicus. — 2. Valérius Flaccus. — 3. Stace. — III. *La poésie satirique.* — 1. Biographie de Martial. — 2. Les épigrammes de Martial. — 3. Le talent de Martial. — 4. Biographie de Juvénal. — 5. Les satires de Juvénal. — 6. Juvénal peintre de son temps. — 7. L'art littéraire chez Juvénal.

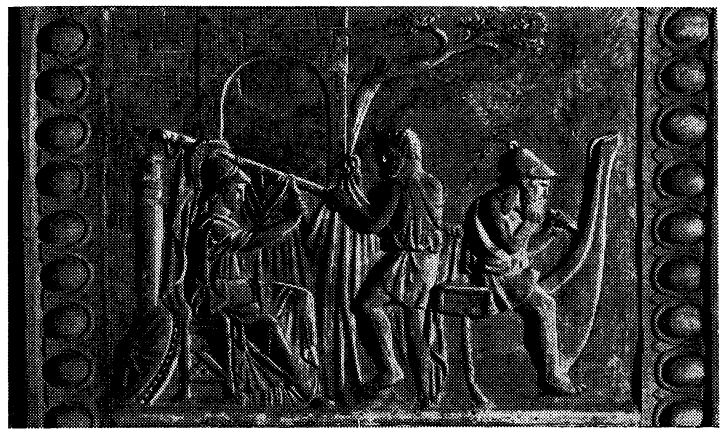
I. — VUE D'ENSEMBLE

1. La réaction classique et ses opposants. — **a**) Comme la prose, la poésie épique cherche, entre 69 et 117, à se rapprocher de l'idéal classique. Mais l'inspiration qui avait soutenu les poètes de l'époque d'Auguste a disparu. On renonce bien à imiter Lucain, mais l'on se contente, pour réagir contre son exemple, de reproduire artificiellement les procédés employés par Virgile : c'est le cas de *Silius Italicus*, de *Valérius Flaccus* et de *Stace.* — **b**) Au contraire, l'esprit satirique et réaliste d'Horace a pour héritiers deux poètes originaux, *Martial* et *Juvénal*, qui rejettent cette poésie pseudo-classique et s'attachent à l'imitation exacte de la vie.

II. — LA POÉSIE ÉPIQUE

1. Silius Italicus. — **a**) *Silius Italicus* (25-101) parvint au consulat sous le règne de Néron, en 67. Son éloquence lui valut une grande réputation. Virgile et Cicéron étaient ses auteurs préférés et il avait pour eux une sorte de culte. — **b**) Il nous reste

de lui une épopée en 17 chants, les *Puniques* (*Punica*), qui raconte la seconde guerre contre Carthage depuis les origines du conflit jusqu'au triomphe de Scipion après sa victoire sur Hannibal. — **c**) Silius traite donc un sujet entièrement historique, qu'il emprunte à Tite-Live; mais cette ressemblance avec Lucain n'est qu'apparente. En réalité, c'est l'*Enéide* qu'il



Cl. Alinari.

Construction du navire Argo (terre cuite antique de la Villa Albani). Deux personnages travaillent, sous la direction de Minerve, à la construction d'un navire. L'expédition des Argonautes symbolisait chez les Grecs les premiers progrès de l'art de la navigation et ce voyage avait donné naissance à un véritable cycle de légendes, racontées dans de nombreux poèmes. Les héros principaux de ces récits étaient Jason et Médée. Valérius Flaccus prit donc là un sujet mythologique déjà souvent exploité par les Grecs.

imite : mais il se contente d'en reproduire le merveilleux, les épisodes, la forme extérieure du style. La profonde inspiration patriotique et humaine de Virgile lui échappe complètement. Les *Puniques*, dont quelques passages ne manquent pas d'agrément, ne sont dans l'ensemble que l'œuvre d'un écolier bien appliqué.

2. **Valérius Flaccus.** — **a**) Originaire de Padoue, *Valérius Flaccus* mourut âgé d'environ quarante ans sous le règne de Domitien, vers 88. — **b**) Il a laissé un poème, les *Argonautiques*, dont il

nous reste huit chants. Ce n'est que le développement d'une courte épopée grecque de l'Alexandrin Apollonios de Rhodes (IIIe siècle av. J.-C.), qui raconte l'expédition de Jason à la recherche de la Toison d'Or. — **c**) Le poème de Valérius Flaccus est une œuvre entièrement mythologique, froide et artificielle, souvent obscure et notablement inférieure à celle de Silius Italicus. La peinture de l'amour de Médée pour Jason, qui rappelle l'épisode d'Enée et Didon dans Virgile, a cependant quelque originalité et un certain mérite.

3. **Stace (P. Papinius Statius).** — **a**) *Stace* naquit vers 40. Napolitain et fils de poète, il improvisait les vers avec une grande facilité. Il fut le protégé et le flatteur de Domitien. Retiré à Naples après un échec dans un concours, il mourut vers 96. Il nous reste de lui une épopée, la *Thébaïde*, deux chants d'une *Achilléide* et les *Silves*.

b) ***La Thébaïde*** raconte la rivalité d'Etéocle et de Polynice et la lutte des Sept chefs devant Thèbes. Mieux doué que Silius et Valérius, Stace est aussi plus habile. Tout en imitant principalement Virgile, il ne renonce pas à profiter de la lecture d'Ovide et de Lucain. Son poème, un peu décousu, renferme quelques scènes romanesques ou pathétiques exploitées avec une adresse qui n'est jamais en défaut. Il en est de même de l'*Achilléide*, qui raconte la jeunesse d'Achille.

c) ***Les Silves*** sont un recueil de 32 petites pièces, très rapidement composées, sur des sujets d'actualités : sur une statue de Domitien, sur une villa, sur un perroquet, etc. Ces pièces, inspirées par des faits précis, offrent un certain intérêt documentaire pour l'histoire des mœurs au temps de Domitien. Le ton s'y conforme adroitement à la variété des sujets et la facilité d'improvisation de l'auteur n'y paraît pas déplacée. Stace, fort admiré autrefois comme poète épique, est plutôt apprécié aujourd'hui comme auteur des *Silves*.

III. LA POÉSIE SATIRIQUE

1. **Biographie de Martial.** — Martial (*M. Valerius Martialis*) naquit vers 40 en Espagne, à Bilbilis (Tarraconaise), et mourut

vers 104. Il avait plus de vingt ans quand il s'établit à Rome. Comme son rival Stace, mais avec moins de dignité, il se fit le flatteur des riches et des puissants, de Domitien surtout. Son talent de poète le rendit célèbre dans tout l'Empire, mais ne lui procura qu'une modeste aisance. Après la mort de Domitien, il retourna en Espagne où il acheva sa vie.

2. Les « Epigrammes » de Martial. — Nous avons de Martial environ 1 500 petites pièces, réparties en quatorze livres sous le titre d'*Epigrammes*. Ce mot ne doit pas être pris ici au sens actuel, car un bon nombre de ces pièces pourraient porter le titre de « compliments ».

Les sujets des *Epigrammes* sont d'une variété extrême. Tantôt Martial flatte ses protecteurs : c'est ainsi qu'il énumère les spectacles donnés par Titus et par Domitien ou célèbre ce dernier comme le meilleur des princes; tantôt il adresse à des amis quelques vers à propos d'une circonstance marquante de leur vie; tantôt il se plaint de son sort ou nous fait des confidences sur ses goûts; tantôt enfin il attaque spirituellement les vices et les ridicules de ses contemporains. Mais préoccupé, en poète quémandeur, de ne pas se faire d'ennemis, il ne désigne ses victimes que par des pseudonymes.

3. Le talent de Martial. — Les *épigrammes*, d'une valeur fort inégale, révèlent toutes une conception originale de l'art littéraire.

a) ***L'homme d'esprit.*** — L'esprit de Martial joint à la finesse malicieuse une certaine bonhomie, qui fait parfois songer à Marot ou à La Fontaine.

b) ***Le réaliste.*** — Tandis que la plupart des poètes allaient chercher leurs inspirations dans l'histoire ou dans la mythologie, ou même, comme Stace, mêlaient la mythologie aux sujets les plus actuels, Martial se contente de regarder autour de lui en disant tout ce qu'il voit. Son œuvre renferme une galerie de portraits peints sur le vif, depuis le riche débauché jusqu'au parasite et au gladiateur. Malheureusement, ce réalisme va souvent jusqu'à la plus révoltante crudité (Vers. Lat. N° 25).

c) ***Le classique.*** — Martial est un *véritable classique* par sa conception de l'art littéraire. On ne trouve chez lui aucune trace des défauts du temps : il se moque lui-même de l'affectation et de l'emphase. Son style est vigoureux et simple; il cisèle ses pièces, mais en vue d'atteindre au naturel parfait.



Cl. Anderson.

Domitien (Musée du Vatican). Ce tyran, qui régna de 81 à 96, a laissé sur la littérature une forte empreinte. Stace le flatte avec une complaisance éhontée; Martial en fait autant, mais l'insulte après sa mort. Quintilien se charge de l'éducation de ses petits-neveux. Tacite et Pline, qui avaient tremblé sous sa tyrannie, le maudissent. Juvénal l'appelle le « Néron chauve » et raconte l'histoire du fameux « turbot de Domitien ». Suétone le décrit comme un des tyrans les plus hypocritement cruels.

4. Biographie de Juvénal. — Juvénal (*Decius Junius Juvenalis*) naquit vers 60 dans le pays des Volsques. Elevé « dans les cris de l'école », il fit jusqu'à quarante ans le métier de rhéteur et de déclamateur. Sa vie est d'ailleurs mal connue; il n'est nullement certain qu'il ait été exilé en Egypte ou ailleurs, sous Trajan ou sous Hadrien. Il mourut vers 130.

5. Les satires de Juvénal. — Nous avons de Juvénal seize satires réparties en cinq livres. Quelques-unes attaquent les défauts généraux de l'humanité, mais la plupart s'en prennent à des vices contemporains.

Satire I : *Pourquoi Juvénal écrit des satires.* A la vue des vices de son temps, le poète ne peut s'empêcher d'écrire des satires. — Satire II : *Les hypocrites.* L'auteur attaque ceux qui font de leur philosophie un masque à leurs vices. — Satire III : *Les embarras de Rome.* Un poète quitte Rome, lassé d'une ville incommode et corrompue. — Satire IV : *Le turbot.* Domitien assemble les sénateurs pour délibérer sur la manière d'accommoder un poisson d'une grosseur prodigieuse. — Satire V : *Les parasites.*

Les parasites et leurs hôtes, les riches orgueilleux, sont également méprisables. — SATIRE VI : *Les femmes.* Juvénal attaque les vices et les ridicules de ses contemporaines. — SATIRE VII : *Les gens de lettres.* Juvénal étale leur misère : un professeur est moins payé qu'un cuisinier. — SATIRE VIII : *Les nobles.* La vertu est la seule vraie noblesse. — SATIRE IX : *Le vice.* Juvénal donne un exemple repoussant de la corruption de son époque. — SATIRE X : *Les vœux.* Les hommes n'adressent le plus souvent aux dieux que des demandes déraisonnables. — SATIRE XI : *Le luxe de la table.* — SATIRE XII : *Retour de Catulle.* Le retour d'un ami fournit au poète un prétexte pour attaquer les captateurs de testaments. — SATIRE XIII : *Les dépôts.* Le poète constate que la bonne foi est devenue rare. — SATIRE XIV : *L'exemple.* Les parents romains donnent trop souvent de mauvais exemples à leurs enfants. — SATIRE XV : *La superstition.* Le poète rappelle à des fanatiques les droits de la pitié humaine (Vers. Lat. N° 102). — SATIRE XVI : *Les privilèges du soldat.* Juvénal se plaint des prérogatives accordées aux militaires. Cette satire semble incomplète.

6. Juvénal peintre de son temps. — Ces satires constituent un tableau très *réaliste*, mais inspiré par de hautes idées *morales.*

a) ***Le réalisme.*** — Les principales tares de l'époque impériale, du temps de Domitien surtout, sont décrites dans les *Satires* avec une fougue et une truculence qui va jusqu'à la pire crudité. Tout le monde est attaqué, même l'empereur, même le peuple qui ne réclame plus que du pain et des jeux (*panem et circenses*).

b) ***La morale.*** — Comme le poète semble se complaire dans ces descriptions, on l'a accusé de n'être qu'un déclamateur sans conviction. Il faut plutôt rendre justice à ses idées stoïciennes : sa « mordante hyperbole » lui est suggérée par une sincère indignation contre le vice (*facit indignatio versum*). Sa morale est pleine d'élévation et d'humanité. *Mens sana in corpore sano* est une devise de lui.

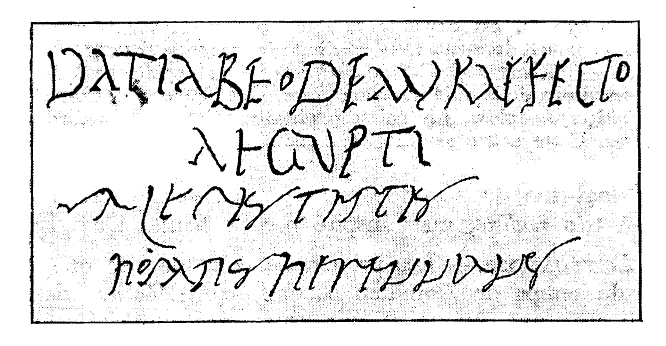
7. L'art littéraire chez Juvénal. — Juvénal est un artiste de grand talent et presque de génie (Vers. Lat. N° 102).

a) *Rhéteur et déclamateur de métier*, il connaît toutes les ressources de l'art littéraire; sa mémoire, ornée par la lecture assidue des classiques, lui fournit les ressources les plus variées.

b) *Ses procédés* les plus apparents consistent d'une part à substituer perpétuellement à l'idée abstraite le détail concret

et réaliste, d'autre part à passer avec une feinte brusquerie d'une idée à l'autre, bien que le développement reste fortement lié.

c) *Le style*, parfois déclamatoire, est d'une netteté concise et vigoureuse. Beaucoup de maximes et d'expressions frappantes, cueillies dans ses vers, sont devenues des citations courantes.



Spécimen de l'écriture cursive des Romains : Fragment du rôle des soldats d'une légion romaine trouvé en Egypte et remontant au IIe siècle après J.-C. Ce rôle indique le nom, la provenance des soldats et la date de leur entrée dans la légion. On lit ici : *dati ab eodem praefecto Aegypti ;* puis d'une autre main : *Valerius Tertius, Horatius Herennianus.* Bien que ces deux noms paraissent illisibles au premier coup d'œil, un examen attentif y distingue les lettres formées ou esquissées. Ce sont les lettres capitales qui servaient pour l'écriture cursive comme pour les inscriptions, mais la rapidité de l'écriture ordinaire tendait à en simplifier la forme et à les lier entre elles (cf. p. 22 et 106).

SIXIÈME PARTIE

LA DÉCADENCE (du IIe au VIe siècle)

CHAPITRE PREMIER

LE SIÈCLE DES ANTONINS

I. — GÉNÉRALITÉS

1. **Les périodes de la décadence.** — A partir du début du IIe siècle, surtout après la mort de Trajan (117 après J.-C.), la décadence littéraire se précipite. Le siècle des Antonins (IIe) mérite encore d'être étudié à part. Mais pour toute la période qui s'étend du commencement du IIIe siècle jusqu'au VIe, il suffira que nous résumions la rapide *agonie de la littérature païenne* et que nous indiquions les plus illustres représentants de la *littérature latine chrétienne* (cf. p. 181).

2. **Les causes de la décadence.** — Les causes de ce rapide dépérissement sont multiples.

a) Une civilisation, une fois engagée sur la *pente de la décadence*, la remonte difficilement : or, le premier siècle après

J.-C. ne s'était pas maintenu, au point de vue littéraire, au niveau des époques de Cicéron et d'Auguste. D'ailleurs, les causes énumérées plus haut (p. 131) continuent d'agir.

b) L'empire, à partir des Antonins, est organisé définitivement sous la forme d'une *monarchie absolue*. L'art littéraire ne peut plus jouer un rôle actif. Il ne peut plus être qu'une occupation de dilettantes.

c) L'activité des meilleurs esprits est absorbée par *le droit*, qui mène à de hautes fonctions, par *la philosophie* qui se trouve encouragée par une fermentation religieuse intense, par *l'érudition*, dont la vogue s'accentue durant les périodes d'épuisement littéraire.

d) Enfin, *la langue grecque prend sa revanche*. Des écrivains d'origine latine l'emploient volontiers : Marc-Aurèle s'en sert pour écrire ses « Pensées ». Suétone écrit aussi facilement en grec qu'en latin.



Cl. Giraudon.

Marc-Aurèle (Musée du Louvre). Avec cet empereur la philosophie, persécutée par les Césars, exilée par Domitien, prend possession du trône; mais le grec, qui était la langue préférée des philosophes, commence à faire une dangereuse concurrence au latin. Dès l'âge de douze ans, Marc-Aurèle porta le manteau grec qui était le signe distinctif des philosophes. C'est en grec qu'il écrivit ses « Pensées ». Sa préférence pour cette langue est un signe des temps : on n'a plus les scrupules de Tibère, qui évitait d'employer le moindre mot grec dans ses discours au Sénat.

e) Cependant le *christianisme*, qui fait de grands progrès

durant le IIe siècle, apportait de *puissants éléments de rénovation* littéraire. Mais les auteurs chrétiens, absorbés par les besoins immédiats de la propagande, s'enferment longtemps dans la littérature d'édification et les apologies.

3. La situation politique au IIe siècle. — Ce IIe siècle forme pourtant la plus belle période de la « paix romaine ». *Trajan* avait porté à son apogée la puissance de l'Empire. Son successeur *Hadrien* (117-138) s'efforça de la consolider encore en assurant la tranquillité à l'intérieur et la sécurité aux frontières. Il y réussit et *Antonin le Pieux* put régner vingt-trois ans (138-161) dans une paix presque complète. Sous *Marc-Aurèle* (161-180) et sous son fils *Commode* (180-192) les Barbares du Nord commencent à donner des inquiétudes; mais la stabilité de l'Empire est encore loin d'être ébranlée.

4. La littérature au IIe siècle. — Pour les raisons données plus haut, la misère littéraire est déjà grande au second siècle en dépit de la prospérité matérielle.

a) ***La poésie.*** — On ne compte en ce siècle aucun poète de talent et pourtant le goût de la poésie, qui reste fort vif, va jusqu'aux empereurs. Nous avons d'*Hadrien* lui-même quelques vers, les « Adieux à son âme », d'ailleurs bien mièvres.

b) ***L'éloquence*** — Ce genre, si romain, est encore cultivé mais l'indigence du fond s'aggrave et laisse paraître de plus en plus la vanité puérile des procédés artificiels. Nous en avons un exemple dans *Fronton*, qui fut le maître et l'ami de Marc-Aurèle. Sa renommée d'éloquence fut considérable de son temps, mais les lettres et les opuscules que nous avons de lui comme l'*Éloge de la fumée et de la poussière*, nous laissent deviner à quel point ses discours devaient manquer de véritable inspiration.

c) ***Les autres genres.*** — Cependant l'histoire est encore honorablement représentée par *Suétone*, *Florus* et *Justin*, le roman par *Apulée* et l'érudition par *Aulu-Gelle*.

II. — L'HISTOIRE : SUÉTONE, FLORUS, JUSTIN

1. Vie et ouvrages de Suétone. — **a)** Suétone (*Caius Suetonius Tranquillus*), né vers 75, mort vers 160 après J.-C., fut dans sa jeunesse un protégé de Pline le Jeune. Il devint le secrétaire intime de l'empereur Hadrien, mais fut ensuite disgracié; il acheva sa vie dans une studieuse retraite. — **b)** Suétone était un érudit qui avait composé des ouvrages variés se rapportant à la science et à l'histoire. Nous avons encore une partie de son *De viris illustribus* qui contient des biographies de poètes, de grammairiens et de rhéteurs. Mais il est surtout connu comme auteur des « Vies des douze Césars » (*Duodecim Caesarum vitae*).



Cl. Alinari.

Un des monstres décrits par Suétone : Caligula (Florence, Galerie des Offices). Selon Suétone, ce demi-fou eut une singulière façon de s'intéresser à la littérature. « Ayant institué des concours littéraires, il obligeait les auteurs des plus mauvaises compositions à les effacer avec leur langue, sous peine d'être noyés ». Il avait des prétentions à l'éloquence et parlait d'ailleurs au Sénat avec abondance et facilité. Il connut les brillants débuts de Sénèque et jugea, non sans finesse, que son style était « du sable sans chaux ». Il rêvait d'anéantir les œuvres d'Homère, trouvait que Virgile manquait à la fois de génie et de science, et que Tite-Live était verbeux et inexact.

2. Les « Vies des douze Césars ». — Cet ouvrage renferme les biographies de César et d'Auguste, ainsi que celles de leurs dix premiers successeurs (Tibère, Caligula, Claude, Néron, Galba, Othon, Vitellius, Vespasien, Titus et Domitien).

a) ***L'exactitude.*** — Suétone est *consciencieux et bien informé.* Ayant eu accès aux archives impériales, il a recueilli un grand

nombre de détails ignorés du public. Ses biographies sont d'une *précision minutieuse* aussi bien sur la vie intime que sur l'administration des empereurs.

b) ***Le manque d'idées générales.*** — Malgré les services qu'il a rendus à l'histoire, le livre de Suétone n'est pas l'ouvrage d'un grand historien. L'auteur se contente d'enregistrer, suivant un ordre rigoureux, mais artificiel, *aussi bien les anecdotes futiles que les faits considérables* (Vers. Lat. N° 3).

c) ***La moralité.*** — Suétone semble rapporter avec indifférence les détails odieux qu'il nous donne sur la tyrannie ou la corruption des empereurs. *Il laisse le lecteur se faire une opinion d'après les faits.* On ne saurait pourtant le taxer d'immoralité, car cette impassibilité est loin d'être absolue (Vers. Lat. N° 45).

d) ***Le style.*** — Suétone ne vise pas à l'élégance du style, il lui suffit d'être *clair* et *rapide*. Cette simplicité a l'avantage de le soustraire au mauvais goût. Mais son latin se ressent de l'influence de la langue grecque dont il se servait souvent.

3. Florus. — **a)** Nous avons, sous le nom d'un certain *Florus*, d'ailleurs mal connu, un « Abrégé (*epitome*) d'histoire romaine » qui va depuis Romulus jusqu'au-delà de la bataille d'Actium. — **b)** Florus est un styliste plutôt qu'un historien, car son livre nous apprend peu de chose et ne fait que résumer Tite-Live. Mais il n'est pas sans mérite comme écrivain. En dépit de fautes de goût et d'une prétention à l'élégance un peu solennelle, il faut reconnaître à son style de la rapidité, de la noblesse, et même une certaine chaleur patriotique.

4. Justin. — **a)** Sous Tibère, un écrivain d'origine gauloise, *Trogue-Pompée* avait écrit des « Histoires Philippiques ». Elles étaient ainsi nommées, bien qu'il s'agît de l'histoire de tous les peuples, de l'Orient à l'Espagne, parce que l'auteur insistait beaucoup sur Philippe de Macédoine (Cf. p. 124).

b) Cet ouvrage de Trogue-Pompée est perdu, mais il nous en reste des extraits faits au IIe siècle, par un certain *Justin*, qui n'est pas autrement connu. L'ouvrage, tel qu'il apparaît aujourd'hui, manque de justes proportions. Il est formé d'une

accumulation de faits brièvement notés entre lesquels se détachent quelques scènes assez frappantes (Vers. Lat. N° 1).

c) Il est impossible de savoir dans quelle mesure Justin a altéré le style de son modèle. Tel qu'il est, le style des « Histoires Philippiques » offre encore des qualités classiques de précision et de sobre élégance; mais on y trouve aussi çà et là des pointes, des antithèses cherchées, de la déclamation.

III. — LE ROMAN : APULÉE; L'ÉRUDITION : AULU-GELLE

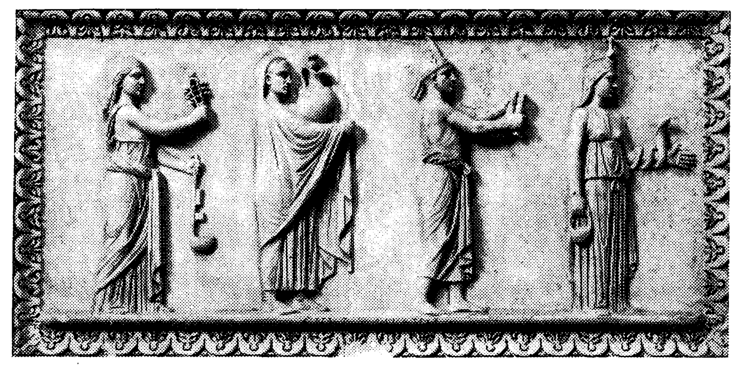
1. Vie et ouvrages d'Apulée. — **a**) Apulée (*Apuleius*) naquit en Afrique vers 125 après J.-C. Il voyagea beaucoup, se faisant initier aux mystères et donnant, à la manière des rhéteurs, des conférences en latin et en grec. Il séjourna à Rome et à Athènes, mais c'est à Carthage surtout qu'il vécut, entouré de considération par ses concitoyens.

b) On a de lui : une *Apologie*, où il se défend de l'accusation de magie; un recueil d'extraits de ses conférences, les *Florides;* quelques *traités philosophiques* assez médiocres. Mais l'ouvrage qui a rendu son nom populaire est un roman intitulé la *Métamorphose* et qu'on appelle aussi l'*Ane d'or* (Vers. Lat. N° 20-21).

L'*Ane d'or* (c'est-à-dire l' « Ane précieux », comme nous dirions « les merveilleuses aventures d'un âne ») raconte les aventures d'un certain Lucius, qui par suite de l'emploi imprudent d'une drogue magique se trouve transformé en âne. Il ne redeviendra homme que s'il broute des roses. Il n'en trouve l'occasion qu'à la fin du livre, en rencontrant une procession en l'honneur d'Isis. C'est dans ce roman que se trouvent, racontées par une vieille, les fameuses *Aventures de Psyché*.

2. Appréciation de l' « Ane d'Or » .— **a**) ***Les défauts.*** — Ce roman a le tort de reposer sur une donnée enfantine et bizarre. Il est mal composé, puisqu'il s'agit d'une suite d'aventures sans lien nécessaire. On y rencontre un singulier mélange de dévotion païenne et de libertinage. Le style est très maniéré, sans être pour cela exempt de locutions populaires et même d'incorrections. — **b**) ***Qualités.*** — Cependant le récit plaît par son *allure aimable et enjouée.* C'est Lucius lui-même qui raconte ses

malheurs avec une pointe d'ironie : on comprend que ce ton ait plu à La Fontaine, qui a tiré de cet ouvrage son roman de *Psyché*. Mais surtout Apulée nous intéresse par le *tableau réaliste* de la vie qu'on pouvait mener à Carthage au IIe siècle après J.-C.



Cl. Anderson.

Cortège en l'honneur d'Isis (Musée du Vatican). C'est dans une procession d'Isis que le Lucius d'Apulée retrouve la forme humaine. A cette occasion l'écrivain fait une longue description de cette cérémonie. Il y signale les détails figurés ici : le sistre (dans la main droite du dernier personnage), l'urne, symbole de la déesse, l'aspic (enroulé sur le bras gauche de la prêtresse qui marche en tête). Le culte de cette divinité égyptienne était alors répandu dans toutes les parties du monde romain; il tendait même à absorber celui de toutes les divinités féminines. Apparaissant à Lucius (Livre XI), Isis se vante d'être à la fois Cérès et Proserpine, Junon, Bellone, Hécate, etc. Le culte de cette déesse plaisait particulièrement aux âmes mystiques et ce fut, de tous les cultes païens, celui qui opposa la plus longue résistance au christianisme. Son sanctuaire le plus vénéré était en Égypte, à Philae, dans une île du Nil. Ce ne fut qu'en 550, sous le règne de Justinien Ier, que ce temple païen fut transformé en église chrétienne.

3. Aulu-Gelle. — **a)** ***Sa vie.*** — Aulu-Gelle (*Aulus Gellius*) vécut en lettré paisible à l'écart des affaires publiques, s'occupant de problèmes d'érudition et conversant volontiers avec ceux, nombreux alors, qui partageaient ses goûts pour la rhétorique et la philosophie. — **b)** ***Son ouvrage.*** — Nous avons de lui un livre assez considérable, les *Nuits attiques*, ainsi nommé parce qu'il fut composé (vers 150) durant les veillées d'hiver en Attique. Il contient près de 400 chapitres, formant autant de « notes » indépendantes. On y trouve une foule de renseigne-

ments, les uns curieux, les autres bizarres, sur l'histoire, la littérature, la grammaire ou les sciences. — c) ***Appréciation*** — Le livre d'Aulu-Gelle se lit encore avec plaisir, d'autant plus que ces « notes » sont souvent présentées avec une mise en scène intéressante (Vers. Lat. N° 16). Malheureusement, le style, souvent obscur et prétentieux, bizarrement émaillé d'archaïsmes, montre avec quelle rapidité la littérature latine descend la pente d'une irrémédiable décadence.

CHAPITRE II

FIN DE LA LITTÉRATURE PAÏENNE

SOMMAIRE. — I. *Généralités.* — 1. Évolution politique et littéraire du IIIe au VIe siècle. — II. *Les derniers prosateurs païens.* — 1. Déclin du paganisme. — 2. Les derniers prosateurs païens. — 3. Ammien Marcellin. — III. *Les derniers poètes profanes.* — 1. La poésie païenne. — 2. Vie d'Ausone. — 3. Œuvres d'Ausone. — 4. Vie de Claudien. — 5. Œuvres de Claudien. — 6. Rutilius.

I. GÉNÉRALITÉS

1. Évolution politique et littéraire du IIIe siècle au VIe. — a) ***Le troisième siècle.*** — Le IIIe siècle est pour l'Empire romain une période d'anarchie qui a pour conséquence une stérilité presque complète de la littérature profane.

b) ***Le quatrième siècle.*** Au début du IVe siècle, la main ferme de Dioclétien (284-305) achève de ramener l'ordre, mais l'Empire apparaît avec les caractères d'une monarchie orientale (Hist. Rom., p. 340). Durant tout ce siècle, une série d'empereurs habiles ou bien intentionnés, Dioclétien lui-même, Constantin (312-337), Julien (361-363), Théodose (379-395), donnent une plus vigoureuse impulsion à la vie politique de l'Empire. Dans le même temps, le christianisme passe de l'état de religion persécutée à celui de religion officielle. La littérature en profite et ce IVe siècle marque un arrêt dans la décadence. Mais Rome n'est plus le principal centre littéraire : l'Afrique, la Gaule, l'Espagne, ont leurs écoles et leurs écrivains.

c) ***Le cinquième siècle.*** — Quand Théodose disparaît après avoir partagé le monde romain en Empire d'Orient et Empire

d'Occident (395), le désordre recommence. Durant le ve siècle la pénétration violente ou pacifique des Barbares bouleverse la civilisation dans toutes les régions où se parlait la langue des Romains. En 476 l'histoire des temps anciens se ferme sur la destruction de l'Empire romain d'Occident. Dans les divers pays qui résultent de ce démembrement, le latin se déforme et donne naissance à des *langues romanes*. L'histoire de la littérature ancienne finit avec le VIe siècle, quand le latin, cessant d'être parlé par les masses populaires, devient une langue savante réservée à l'Église et aux écoles.

II. — LES DERNIERS PROSATEURS PAÏENS

1. **Déclin du paganisme.** — Durant tout le IIIe siècle, le paganisme avait défendu vigoureusement et maintenu sa situation de religion officielle. En 304, sous Dioclétien, il essaie encore d'étouffer le christianisme par la persécution violente. L'échec de cette suprême tentative fait pencher la balance en faveur de la religion nouvelle. Les païens et les chrétiens vivent dans une paix relative pendant le IVe siècle. Mais l'inspiration païenne achève de se tarir; elle disparaît au seuil du ve siècle.

2. **Les derniers prosateurs païens.** — Toutes les œuvres des derniers prosateurs païens appartiennent au IVe siècle. Elles intéressent peu l'histoire de l'art littéraire : ce sont plutôt des documents pour l'histoire proprement dite. Un seul auteur, *Ammien Marcellin*, mérite mieux qu'une simple mention.

   a) ***Les panégyriques*** — Il nous reste, du IVe siècle, un recueil de panégyriques, composés dans les Gaules, surtout à Autun, où se trouvait une célèbre école de rhéteurs. Ces éloges des empereurs, calqués sur le modèle du Panégyrique de Trajan (p. 153), aggravent l'affectation qui gâte l'œuvre de Pline; quant à l'adulation, elle répond à la conception orientale, qui prévaut alors, du pouvoir monarchique.

   b) ***L'Histoire Auguste.*** — Sous le titre d'Histoire Auguste, nous avons, de la même époque, des biographies d'empereurs du IIe siècle et du IIIe, sans valeur littéraire proprement dite, mais remplies d'utiles renseignements.

c) ***Eutrope et Aurélius Victor.*** — On peut en dire autant du Résumé (*breviarium*) d'histoire romaine écrit par Eutrope et des Biographies des Césars qui nous sont parvenues sous le nom d'Aurélius Victor.

b) ***Symmaque et Macrobe.*** — Il nous reste de Symmaque, personnage important de la fin du IVe siècle, une « Relation » sur l'affaire de l'autel de la Victoire et des lettres un peu vides et frivoles. Quant à Macrobe, le plus distingué des érudits si nombreux alors, il a écrit les *Saturnales* : ce sont des dialogues sur toutes sortes de sujets, spécialement sur des points de grammaire ou d'histoire.



Cl. Giraudon.

Julien l'Apostat. Cette statue de marbre grec, un peu maniérée, est actuellement au Musée de Cluny, à Paris. Le passage de Julien sur le trône (361-363) rappelle la lutte du christianisme et du paganisme, qui s'affrontent durant tout le IVe siècle. Neveu de Constantin et élevé dans la religion chrétienne, Julien l'abandonna pour essayer de rendre au paganisme une nouvelle vigueur. Ammien Marcellin, païen lui-même, officier de Julien et son admirateur, ne dissimule pas que l'attitude religieuse de Julien ne fait pas honneur à sa franchise (vers. lat. n° 48). Julien est aussi un écrivain, mais comme Marc-Aurèle, il écrivit en grec.

3. Ammien Marcellin.—a) ***Biographie.*** — Né à Antioche vers 340, il servit comme officier sous Constantin et fut le fidèle compagnon de l'empereur Julien qu'il suivit dans son expédition contre les Perses. — b) ***Son œuvre.*** — Sous le titre de *Res gestae*, il a écrit une histoire qui continue Tacite. Ce qui nous en est parvenu raconte les règnes de Constance, de Julien, de Valens et de Valentinien. — c) ***Appréciation.*** — Son œuvre frappe par une impartialité relative, qui était méritoire à une époque de dissensions politiques et religieuses. Sa pensée, large et ferme, étend sa curiosité aux sujets les plus divers. Malheureusement,

son style, assez alerte, manque de simplicité, la phrase est surchargée de mots, les hellénismes trop fréquents rappellent qu'on parlait habituellement le grec dans l'entourage des empereurs (Vers. Lat. N° 48).

III. — LES DERNIERS POÈTES PROFANES

1. La poésie païenne. — **a**) C'est sur la poésie que la littérature païenne, en s'éteignant, jette un dernier éclat. L'espèce de culte dont on entoure alors Virgile et son œuvre profite au maintien des saines traditions poétiques. — **b**) On compte encore au IVe et au Ve siècle trois poètes qui ne sont pas sans valeur : *Ausone*, *Claudien*, *Rutilius*. Aucun d'eux, n'est originaire de Rome, ni même d'Italie. Ausone, il est vrai, est chrétien, mais rien de son christianisme n'a passé dans ses vers. Quant à Claudien et Rutilius, ils se montrent païens obstinés.

2. Vie d'Ausone. — **a**) Né à Bordeaux vers 310, il enseigna la grammaire et la rhétorique dans sa ville natale. Il fut le maître et l'ami de saint Paulin de Nole. L'empereur Valentinien le choisit comme précepteur de son fils Gratien. Son élève le nomma consul en 379. Il mourut très âgé vers 395. — **b**) C'est le type du littérateur bourgeois, qui vit étranger aux grands problèmes politiques et religieux.

3. Œuvres d'Ausone. — L'œuvre d'Ausone est très variée. — **a**) Elle se compose d'un grand nombre de pièces de circonstance où le poète célèbre les membres de sa famille, son père particulièrement, ses anciens maîtres, ses collègues des écoles de Bordeaux et les villes illustres. On y trouve aussi des idylles, des épigrammes, enfin des lettres. — **b**) Le poème le plus connu d'Ausone est *La Moselle*. Il fut composé à l'occasion d'un voyage à Trèves. On y voit la preuve de la prospérité qui régnait alors dans les pays gallo-romains. — **c**) Ausone est un poète habile et agréable, mais son adresse, toute de métier, doit trop à ses études et à ses lectures. Le manque d'inspiration est souvent masqué par la description minutieuse de détails sans intérêt (Vers. Lat. N° 85).

4. Vie de Claudien. — Né à Alexandrie vers 365 après J.-C., Claudien s'attacha à Stilicon, ministre et tuteur de l'empereur Honorius. Il semble avoir péri en même temps que son protecteur qui fut assassiné en 408.

5. Œuvres de Claudien. — Il faut faire deux parts dans l'œuvre de Claudien. — **a)** ***Les poésies diverses.*** — Cette partie de son œuvre relève d'une inspiration simplement littéraire. Elle contient des idylles, des épigrammes, des épîtres; telle est la petite pièce sur le *Vieillard de Vérone*, qui rappelle le *Vieillard de Tarente* de Virgile. On y trouve aussi un poème mythologique d'environ 1100 vers sur l'*Enlèvement de Proserpine*. — **b)** ***La poésie officielle.*** — Une autre série d'œuvres comprend des *Panégyriques* à la louange d'Honorius et de Stilicon et des *Invectives* contre les adversaires de leur politique, comme Ruffin. — **c)** ***Appréciation.*** — Les poésies d'inspiration purement littéraire sont banales et à peine supérieures à celles d'Ausone. Mais les *Panégyriques* et plus encore les *Invectives* méritent à Claudien le titre de dernier grand poète du paganisme. Le fond en est inspiré par un profond patriotisme. Claudien éprouve une



Cl. Alinari.

Un protecteur de Claudien : l'empereur Honorius (une des feuilles d'un diptyque d'ivoire, appelé diptyque d'Aoste). Il tient d'une main un étendard surmonté du monogramme du Christ avec cette inscription : *in nomine Christi vincas semper*. Sa main gauche porte une boule, symbole de son autorité sur l'Empire. Ce globe est surmonté d'une victoire qui tient une palme et une couronne.

haine violente contre ceux qui compromettent la gloire de la patrie romaine. Le style, souvent périodique, prend facilement une allure solennelle et puissante. Pour le fond comme pour la forme, les *Invectives* sont un modèle de satire lyrique (Vers. Lat. N° 100).

6. **Rutilius.** — Le Gaulois *Rutilius Namatianus* a beaucoup moins d'importance. Il a composé en 416 un *Itinéraire* (*De reditu suo*) dont nous n'avons qu'une partie. Il y raconte un voyage d'Italie en Gaule. Cet écrit n'est intéressant que comme témoignage des rancunes du paganisme expirant contre le christianisme qui triomphait alors partout.

CHAPITRE III

LA LITTÉRATURE CHRÉTIENNE

SOMMAIRE. — I. *Généralités.* — Tardive éclosion de la littérature chrétienne. — 2. Caractères de la littérature chrétienne. — II. *La littérature chrétienne au IIIe siècle.* — 1. Le IIIe siècle. — 2. Minutius Félix. — 3. Tertullien. — 4. Saint Cyprien. — III. *La littérature chrétienne au IVe siècle.* — 1. Triomphe du christianisme. — 2. La littérature chrétienne au IVe siècle. — 3. Arnobe et Lactance. — Saint Hilaire de Poitiers. — 5. Saint Ambroise. — 6. Saint Jérôme. — 7. Saint Augustin. — 8. La poésie chrétienne. — 7. Prudence. — IV. *Le Ve et le VIe siècle.* — 1. Effets des invasions barbares. — 2. Les derniers prosateurs. — 3. Les derniers poètes. — V. *Conclusion.* — 1. Le latin au moyen âge. — 2. La littérature latine moderne.

I. — GÉNÉRALITÉS

1. Tardive éclosion de la littérature chrétienne. — Dès les débuts du christianisme, les écrits jouèrent un rôle important dans sa diffusion; mais il ne s'agissait pas encore de littérature proprement dite.

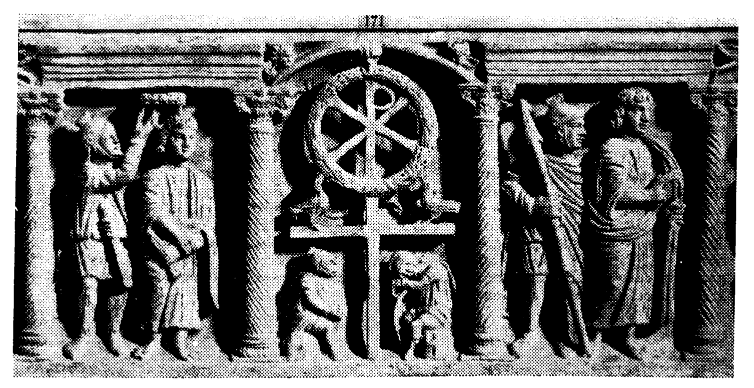
a) Les premiers chrétiens, soucieux des intérêts immédiats de leur foi, n'écrivirent d'abord que des *traductions* extrêmement littérales des livres saints, des *lettres* dédaigneuses de toute prétention littéraire, des *livres d'édification* destinés à des fidèles peu lettrés.

b) D'ailleurs *le grec* fut, pendant près de trois siècles, la langue principale du clergé, même à Rome. C'est en Afrique que les Chrétiens commencèrent à se servir du latin.

c) Enfin le christianisme naissant éprouvait une *répugnance* bien compréhensible pour cet art littéraire dont les chefs-d'œuvre étaient tout pénétrés de paganisme ou d'immoralité.

2. Caractères de la littérature chrétienne. — La littérature chrétienne se distingue de la littérature latine classique à la fois par le fond et par la forme.

a) ***Le fond.*** — Le christianisme faisait triompher des idées et des sentiments non seulement différents, mais d'une essence toute nouvelle. L'inspiration chrétienne, par sa hauteur morale, par la profondeur de sa conception du monde, de l'homme



Cl. Alinari.

Un sarcophage chrétien des premiers siècles. Sous l'empire, l'usage des sarcophages s'était considérablement répandu. Ils sont alors ornés de scènes mythologiques ou de scènes de chasse. Les chrétiens des premiers siècles ornèrent les leurs de figures symboliques qui rappelaient leur foi, ou d'épisodes empruntés aux deux testaments. Celui-ci porte au centre le monogramme du Christ. C'est ce monogramme qui ornait le *Labarum* de Constantin. Il surmonte l'étendard d'Honorius (p. 179). De chaque côté se voient ici des scènes de la passion.

et de la divinité, apportait à l'art des ressources bien supérieures à ce qu'on pouvait trouver chez les plus illustres écrivains païens.

b) ***La forme.*** — Malheureusement, la littérature chrétienne naquit à une époque où les traditions d'art littéraire ne subsistaient qu'entièrement faussées, où la langue était déjà défigurée sous le rapport du vocabulaire et de la grammaire. Il fut impossible, même aux plus grands génies chrétiens du IVe siècle, de se soustraire à ces conditions désastreuses. A vrai dire, ils ne pouvaient même pas en avoir l'idée. Ayant à expri-

mer des idées nouvelles, ils durent même contribuer à la déformation du latin classique, en empruntant des mots à l'hébreu ou au grec et en détournant de leur sens ordinaire un bon nombre de mots latins.

c) ***L'influence.*** — Nous n'étudierons donc que brièvement cette littérature. Mais il n'en faudrait pas conclure que les œuvres chrétiennes sont ou peu nombreuses ou peu intéressantes. Leur rôle dans la formation de la pensée moderne a été très considérable.

II. — LA LITTÉRATURE CHRÉTIENNE AU IIIe SIÈCLE

1. **Le troisième siècle.** — a) La littérature chrétienne naît précisément au milieu de ce IIIe siècle où nous n'avons trouvé à nommer aucun écrivain païen. Cette époque, si troublée au point de vue politique, est pour le christianisme un temps d'épreuves douloureuses, car le paganisme, qui se sent menacé, a encore pour lui la majorité de la population et l'autorité des empereurs. — b) Mais tandis que les fidèles maintiennent leur foi en dépit des persécutions, les écrivains chrétiens commencent à défendre leur religion contre les calomnies des païens; ils combattent les hérésies et contribuent au développement des principes du christianisme. Ce sont ces préoccupations qui inspirent les trois meilleurs écrivains du IIIe siècle; *Minucius Félix*, *Tertullien* et *saint Cyprien*.

2. **Minucius Félix.** — a) ***Biographie.*** — D'origine africaine et païen, *Minucius Félix* vint s'établir à Rome, comme avocat, à une date qu'on ne peut préciser. S'étant converti au christianisme, il écrivit une apologie sous forme de dialogue, l'*Octavius*. — b) ***L'Octavius.*** — Dans cet ouvrage un païen, pour défendre sa religion, attaque le christianisme; mais le chrétien *Octavius* lui répond en faisant valoir, en faveur de la foi nouvelle, les arguments les plus propres à réfuter les préjugés hostiles et à convaincre un païen intelligent et instruit. — c) ***Appréciation.*** — Minucius Félix veut convertir les gens du monde, aussi est-il préoccupé d'art littéraire. Il choisit pour son dialogue un cadre aimable, le bord de la mer à

Ostie; les interlocuteurs parlent avec modération et élégance. L'auteur insiste peu sur les détails de la doctrine et s'inspire, pour le ton, des dialogues philosophiques de Cicéron.

3. Tertullien. — a) ***Biographie.*** — Né à Carthage vers 150, Tertullien fit de brillantes études, exerça le métier de rhéteur et



Cl. Ofalac.

Une ville de l'Afrique romaine : Timgad (Province de Constantine). A gauche, l'arc de Trajan. Une colonie romaine, en l'an 100 de notre ère, fonda cette ville, qui s'appela Thamugadi. Elle devint rapidement chrétienne, mais elle fut un des centres du *donatisme*, hérésie combattue par saint Augustin. En 1875, son emplacement était encore un désert. Les fouilles, entreprises à partir de 1880, ont fait apparaître un ensemble de ruines antiques presque aussi vastes et aussi intéressantes que celles de Pompéi. L'Afrique fut, en effet, durant tout l'empire, une des provinces les plus riches; elle fut surtout la plus féconde en écrivains, particulièrement en écrivains chrétiens.

resta longtemps païen. Quelque temps après sa conversion il fut ordonné prêtre. Venu à Rome, il se laissa gagner par l'hérésie de Montan. — b) ***Œuvres.*** — Tertullien a écrit de nombreux traités. Une partie d'entre eux est entachée d'hérésie. Aussi distingue-t-on ses *écrits orthodoxes* et ses *écrits*

montanistes. Ses ouvrages les plus cités sont une *Apologie* et un traité *Sur les spectacles.* — c) ***Appréciation.*** — Tertullien est remarquable par son âpreté fougueuse, par l'intransigeance implacable avec laquelle il impose à tous la morale la plus austère, enfin par une grande hardiesse d'imagination. Il rencontre souvent des images et des mots frappants que Bossuet a utilisés. Malheureusement, cette imagination africaine n'est pas surveillée par un goût assez sûr.

4. **Saint Cyprien.** — a) ***Biographie.***— Saint Cyprien est comme Tertullien, dont il fut l'élève, un Africain. Issu d'une famille sénatoriale, il fut professeur d'éloquence et resta païen jusqu'à l'âge de trente-cinq ans. Il se convertit et devint évêque de Carthage en 248. Il périt victime de la persécution de Valérien en 258. — b) ***Œuvres.*** — Il a écrit des *traités* et des *lettres.* Ces ouvrages traitent surtout de la conduite des chrétiens, spécialement en temps de persécution. Tel est son traité *Ad Donatum* (Vers. Lat. N° 96) et le *De lapsis.* — c) ***Appréciation.*** — Le génie de saint Cyprien est tout l'opposé de celui de Tertullien. Chez lui, c'est la douceur et la conciliation qui dominent : on l'a comparé à saint François de Sales. Son style est souvent fleuri et gracieux, parfois même précieux. Mais si l'on songe au goût qui régnait alors, on conçoit qu'il pouvait paraître aux contemporains précis et vigoureux.

III.— LA LITTÉRATURE CHRÉTIENNE AU IVe SIÈCLE

1. **Triomphe du christianisme.** — Le IVe siècle voit le triomphe définitif du christianisme. Les premières années en sont marquées par un suprême effort du paganisme. Mais quelques années après l'échec de la terrible persécution de Dioclétien, qui eut lieu en 304, les chrétiens ont la joie de voir la pourpre échoir à un prince favorable à leur cause : par l'édit de Milan (313), Constantin accorde sa liberté au culte chrétien. Sous Julien seulement (361-363) une courte réaction païenne se produit.

2. **La littérature chrétienne au IVe siècle.** — Ce siècle, surtout à l'époque de Théodose (379-395), est la plus belle époque de la

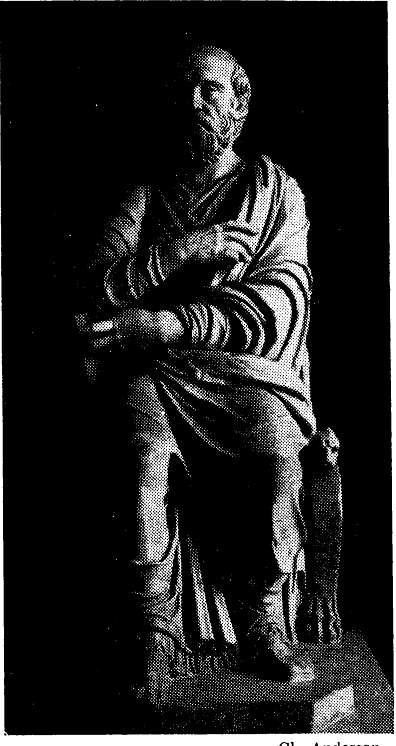
littérature chrétienne. A côté d'écrivains appartenant à la société laïque, comme *Arnobe* et *Lactance*, on trouve des auteurs ecclésiastiques importants, dont les écrits ont été approuvés par l'Église et auxquels on donne le nom de *Pères*. Outre *saint Cyprien* dont nous avons parlé et qui appartient au siècle précédent, les principaux Pères de l'Église latine sont, dans l'ordre chronologique, *saint Hilaire de Poitiers*, *saint Ambroise*, *saint Jérôme* et *saint Augustin*. Le christianisme commence même à inspirer des poètes et l'on peut citer, dès ce IVe siècle *Prudence* et *saint Paulin de Nole*.

3. Arnobe et Lactance. — a) ***Arnobe*** (*Arnobius*) fut un rhéteur africain de l'époque de Dioclétien. Il a écrit, tout au début du IVe siècle, un ouvrage, *Adversus nationes* (Contre les Gentils), où il attaque la religion païenne. Il n'avait probablement pas encore reçu le baptême, car il se montre mal instruit des dogmes chrétiens. Son style, souvent incorrect, rappelle l'abondance cicéronienne.

b) ***Lactance*** (*Lactantius*) enseigna la rhétorique à Nicomédie, et fut précepteur de Crispus, fils de Constantin. Il mourut vers 325, probablement à Trèves, où il s'était retiré. Dans ses nombreux ouvrages, il met ses connaissances philosophiques au service de la religion et combat les Stoïciens et les Épicuriens; mais ses connaissances théologiques sont peu précises et peu étendues. Son ouvrage le plus souvent cité est le *De mortibus persecutorum*, dont l'authenticité n'est pas absolument certaine. Ce court traité, écrit vers 313, au moment de l'édit de Milan, veut prouver que les persécuteurs de la religion sont morts d'une façon misérable. Le style de Lactance, grâce à une imitation appliquée des bons modèles, est plus pur que celui de ses contemporains : saint Jérôme l'appelle « le Cicéron chrétien ».

4. Saint Hilaire de Poitiers. — a) ***Biographie***. — Né à Poitiers au début du IVe siècle, saint Hilaire (*Hilarius*) fut élevé dans le paganisme. Converti, il devint évêque de sa ville natale en 350 et mourut en 366. Il fut en Occident le plus persévérant adversaire de l'*arianisme*. — b) ***Œuvres***. — Ses nombreux écrits ont surtout une importance doctrinale : saint Hilaire interprète les livres saints en s'attachant à montrer dans la

Bible les « préfigurations » des événements de la vie du Christ et de l'histoire de l'Église. Ses ouvrages dirigés contre les hérétiques témoignent de son impartialité et de sa bonté. — c) ***Appréciation.*** — Saint Hilaire attache du prix à la forme littéraire. Son style a des qualités françaises de netteté et de vigueur. Il s'est même essayé à la poésie et a composé des hymnes liturgiques.



Cl. Anderson.

Un évêque des premiers siècles (Musée de Latran). Cette statue, dont la tête est rapportée, date certainement d'une époque où la sculpture gardait encore d'excellentes traditions. Elle représente un personnage assis sur une chaise curule et passe pour être le portrait de saint Hippolyte, qui fut évêque d'Ostie au commencement du IIIe siècle. Saint Hippolyte a laissé quelques écrits, mais en grec; le grec fut en effet, jusqu'à cette époque, la langue la plus employée par le clergé de Rome et des environs.

5. Saint Ambroise. — **a)** ***Biographie.*** — Saint Ambroise (*Ambrosius*) appartenait à une famille aristocratique de Rome (vers 340-397). Il était à trente-cinq ans fonctionnaire de l'empire, quand le peuple de Milan le réclama instamment pour évêque. Ambroise finit par céder et ses vertus, son activité, son expérience des affaires lui valurent bientôt un prestige universel. Il osa même, dans une occasion importante, résister publiquement à Théodose. — **b)** ***Œuvres.*** — Tous les écrits de saint Ambroise sont des actes; tous tendent à fondre, plutôt qu'à opposer, les traditions de la civilisation romaine avec les idées chrétiennes. Ce sont surtout des *sermons*, des *oraisons funèbres* et des *traités de*

morale chrétienne dont l'un est placé sur le plan du *De officiis* de Cicéron (p. 77). Il a laissé aussi des *lettres* et quelques *poésies*. — c) ***Appréciation.*** — Le style se ressent des défauts de l'époque; aussi le principal intérêt des ouvrages de saint Ambroise réside dans leur valeur documentaire. Ils fournissent de précieux renseignements sur l'époque et sur l'auteur lui-même, qui nous apparaît comme le modèle des vertus romaines idéalisées par la foi.

6. **Saint Jérôme.** — a) ***Biographie.*** — Né en Illyrie, de parents chrétiens, vers 340, saint Jérôme (*Hieronymus*) fut à Rome l'élève du célèbre grammairien *Donat*. Sa jeunesse fut dissipée; mais, s'étant converti, il alla faire pénitence durant trois ans dans un désert sur les confins de l'Arabie. Ordonné prêtre, il revint à Rome; puis, trois ans après, il retourna en Orient. Il y mourut vers 420 dans son monastère de Bethléem.

b) ***Œuvres.*** — Saint Jérôme est l'auteur de la traduction littérale de la Bible, connue sous le nom de *Vulgate*. Il a composé en outre des *ouvrages d'exégèse*, où il explique les Saintes Écritures en s'attachant au sens naturel plutôt qu'au sens symbolique; des *ouvrages historiques*, où l'on trouve des renseignements nombreux, mais de valeur inégale, sur l'histoire romaine et sur les écrivains chrétiens (*De viris illustribus*). On a aussi de lui quelques vies de saints dont l'une, celle de *saint Paul Ermite*, est particulièrement captivante. Au point de vue littéraire, saint Jérôme est surtout connu par ses *Lettres*, où se révèlent la tendresse de son cœur et la fougue de son caractère.

c) ***Appréciation.*** — Saint Jérôme fut surtout un savant. Mais dans la plupart de ses écrits il se révèle en outre comme un des plus riches tempéraments qui aient existé : son âme vibrante ne quitte les violentes invectives que pour se porter aux effusions de tendresse mystique (Vers. Lat. N° 46). Si l'on fait la part des habitudes littéraires du temps, devenues pour les écrivains une seconde nature, on peut dire que son style est spontané et naturel.

7. **Saint Augustin.** — a) ***Biographie.*** — Saint Augustin (*Augustinus*) naquit à Tagaste (Afrique romaine) en 354. Son père était païen, mais sa mère, sainte Monique, était chrétienne. Ses

parents, fiers de ses précoces succès, lui firent donner la plus brillante éducation. Il enseigna lui-même la rhétorique à Carthage, à Rome et à Milan. Cependant, il s'était laissé séduire par l'hérésie manichéenne et sa vie était loin d'être irréprochable. L'influence de sainte Monique et de saint Ambroise, jointe à l'appel de la grâce, provoqua en lui une crise violente qui le ramena à la vraie foi et à la vertu (Vers. Lat. N° 38). Il avait alors trente-deux ans. Devenu évêque d'Hippone, il y mourut en 430.

b) *Œuvres.* — Les ouvrages de saint Augustin sont fort nombreux. La plupart combattent les hérésies alors si répandues en Afrique. Mais il faut faire une place à part dans son œuvre à la *Cité de Dieu* et aux *Confessions.*

Dans la *Cité de Dieu,* écrite à la suite du sac de Rome par Alaric (410), saint Augustin démontre que Rome n'a pas dû ses anciens succès à ses faux dieux et que, par conséquent, l'abandon de ces mêmes dieux n'est pas la cause des malheurs de l'Empire. Puis, remontant à une vue plus large encore des destinées humaines, il oppose la *cité terrestre,* symbolisée par l'État païen, à la *cité céleste,* composée depuis l'origine du monde par les fidèles qui luttent pour la vraie foi et pour leur salut. Cet ouvrage contient de nombreux renseignements sur la religion romaine et trace, sans beaucoup d'ordre d'ailleurs, un plan que *Bossuet* reprendra plus rigoureusement dans son *Discours sur l'histoire universelle.*

Les *Confessions* n'ont à peu près rien de commun avec les *Essais* de Montaigne ou les *Confessions* de Rousseau. Il s'agit moins d'une autobiographie proprement dite que d'une suite de méditations où saint Augustin met en relief le rôle de la grâce dans l'histoire de sa vie et spécialement dans l'œuvre de sa conversion. L'auteur, s'adressant à Dieu, rappelle avec humilité tous ses égarements passés et le remercie de l'avoir ramené au bien.

c) *Appréciation.* — Saint Augustin est d'abord un *grand esprit,* un des plus profonds penseurs dont s'honore l'humanité. Mais c'est aussi un *grand cœur,* longtemps inquiet, qui cherche le vrai avec passion et, l'ayant rencontré, s'efforce de le communiquer à tous. Son style porte malheureusement, jusque dans les effusions les plus touchantes, des *traces de la rhétorique du temps;* mais ce qui nous semble un défaut constituait alors un ornement obligatoire dont l'absence eût choqué le lecteur.

8. **La poésie chrétienne.** — Le christianisme, en transformant toute la vie intérieure, apportait à la poésie une inspiration nou-

velle, plus vaste et plus profonde. Malheureusement, il était trop tard pour remonter la pente de la décadence. Cependant *Commodien*, *Juvencus*, *saint Paulin de Nole* ne sont pas sans mérite, et *Prudence* a quelques traits du grand poète.

a) ***Commodien*** écrivit, au IIIe siècle, une sorte d'*Apologie* en hexamètres, dont la versification est irrégulière et barbare. Cependant la violence de ses sentiments fait parfois de lui un vrai poète et le rapproche d'Agrippa d'Aubigné.

b) ***Saint Paulin de Nole*** (353-431), élève d'Ausone, interrompit brusquement une vie mondaine fort brillante pour se consacrer à la piété. Il a laissé des poésies qui nous révèlent son âme aimable et doucement mystique.

c) ***Juvencus*** était un prêtre d'origine espagnole qui, au Ve siècle, mit en vers les *Évangiles*. Avec lui la poésie religieuse cherche à se rapprocher de la tradition classique.

9. Prudence. — **a**) Originaire d'Espagne, *Prudence* (vers 348-410), après avoir été longtemps fonctionnaire de l'Empire, se consacra à la composition de poèmes chrétiens. — **b**) Ses ouvrages sont nombreux et considérables. Dans ses poèmes didactiques, il brille par l'adresse avec laquelle il expose en vers les doctrines théologiques; dans sa *Psychomachia*, il décrit le combat des vertus et des vices de cette façon allégorique qui aura tant de succès, en partie grâce à lui, durant tout le moyen âge. Mais c'est surtout dans la *poésie lyrique* qu'il se montre supérieur. Utilisant les mètres d'Horace, il les met au service de la piété en composant des *hymnes* où l'élévation morale et la tendresse mystique vont de pair avec la perfection de la forme.

IV. — LE CINQUIÈME ET LE SIXIÈME SIÈCLE

1. Effets des invasions barbares. — **a**) Durant le Ve et le VIe siècle, les hordes barbares, comme des « îles flottantes », errent, avant de se fixer, dans toutes les régions de l'Empire romain d'Occident. Ces désordres eurent pour conséquence la destruction de nombreux monuments, d'innombrables œuvres d'art et de bibliothèques entières. — **b**) Heureusement, beaucoup de

manuscrits latins sont gardés et copiés dans les couvents, suivant l'exemple donné par *Cassiodore* (vers 468-562) dans son abbaye de Calabre. — c) Cependant le *latin populaire* se corrompt rapidement et donne naissance à diverses *langues romanes* subdivisées en une infinité de dialectes. Quant au



Cl. Anderson.

La résistance aux barbares : Trajan combat victorieusement contre les Daces (bas-relief mutilé de l'arc de Constantin). Les meilleures sculptures de cet arc de triomphe ont été prises à un monument de Trajan (cf. p. 52, un bas-relief de ce même arc de triomphe, mais datant de l'époque de Constantin). Les barbares sont représentés habituellement par les sculpteurs romains avec l'air farouche, la barbe et les cheveux hirsutes. Tous, à l'exception des Goths, ignoraient l'écriture; ils n'avaient donc aucune raison d'épargner les bibliothèques. Mais n'oublions pas que leur pénétration dans l'empire se fit surtout par une infiltration pacifique, imprudemment autorisée par les empereurs.

latin classique, il continue à être employé dans les écoles et par l'Église.

2. **Les derniers prosateurs.** — Les écrivains sont encore nombreux durant ces deux derniers siècles. Mais l'art littéraire est le plus souvent dédaigné ou ignoré.

a) Il suffit de mentionner *Sulpice Sévère* (vers 365-425), auteur d'un abrégé d'histoire sacrée qui va depuis la création

jusqu'à l'époque de l'auteur. *Paul Orose*, vers 417, traite un sujet analogue dans le dessein de montrer que, malgré le malheur des invasions, son époque n'est pas plus éprouvée que bien d'autres. Ces deux auteurs, à la suite de saint Augustin, sont les initiateurs de la philosophie chrétienne de l'histoire.

b) *Boèce* (*Boethius*) est plus important. Né vers 475, il fut ministre de Théodoric qui finit par le disgracier et le faire périr dans les tortures en 524. Il est connu par sa *Consolation philosophique*, mêlée de prose et de vers, qu'il écrivit dans sa prison. Quant à ses ouvrages sur la philosophie d'Aristote, ils ont eu une grande influence au moyen âge.

c) Citons enfin l'évêque *Grégoire de Tours* (vers 538-594), qui composa à la fin de sa vie une *Histoire des Francs*, dont le style est soigné, mais la langue incorrecte.

3. **Les derniers poètes.** — La poésie ne se soutient pas au niveau où l'avaient portée saint Paulin de Nole et Prudence. Les œuvres de *Sidoine Apollinaire* (430-488), évêque de Clermont, les hymnes et les poèmes théologiques de *saint Prosper d'Aquitaine* (né vers 400), de *saint Avit*, évêque de Vienne (mort vers 525), intéressent surtout comme formant la transition entre la littérature ancienne et celle du moyen âge. Quant à *Fortunat* (né vers 530), intendant de sainte Radegonde, puis évêque de Poitiers, dont le lyrisme chrétien n'est pas sans mérite, on peut le rattacher de préférence, avec Grégoire de Tours, à l'époque mérovingienne.

V. — CONCLUSION

1. **Le latin au moyen âge.** — **a**) A partir du début du VIIe siècle, le latin classique cesse d'être une langue vivante proprement dite. Mais, demeurant la langue de l'Église, *il continue à être parlé et écrit par l'élite intellectuelle*. Jusqu'au VIIIe siècle, le peuple le comprend assez pour que la prédication puisse se faire en cette langue.

b) Le latin sera, pendant plusieurs siècles encore, dans les pays issus de l'Empire romain d'Occident, la seule langue capable de servir à la *théologie*, à la *jurisprudence*, à la *science*.

Les langues romanes, pour devenir plus tard capables de traiter ces matières, devront faire de larges emprunts à son vocabulaire.

2. **La littérature latine moderne.** — **a**) Même alors, le latin n'est pas abandonné. *Il reste jusqu'au XVIIIe siècle une sorte de langue internationale* de l'Europe occidentale, qui permet aux savants de correspondre entre eux et de se communiquer leurs découvertes. La *littérature moderne* est extrêmement riche et variée : tous les genres y sont abondamment représentés (Vers. Lat. No 17).

b) Aujourd'hui encore le *latin sert de base à l'éducation de l'élite de la jeunesse* dans la plupart des pays civilisés. L'étude des classiques latins maintient ainsi entre les nations un fonds commun d'idées et de sentiments qui contribue à les rapprocher.

TABLE ALPHABÉTIQUE

N. B. — On trouvera ici, outre les noms d'auteurs cités dans l'ouvrage, quelques renseignements sur des écrivains latins moins importants.

TABLE DES GRAVURES

TABLE DES MATIÈRES

I

TABLEAU DE LA LITTÉRATURE GRECQUE

II

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE LATINE